

LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA



ANDRÉ SCHLEMMER

1890 - 1973

In memoriam, P. MARCEL et E. La GRAVIÈRE	1
Le Christianisme réformé : Ordre universel de pensée	5
Foi et Médecine	11
La Parole de Dieu dans la pratique de la Médecine	23
La Maladie a un sens	31
Et l'Astrologie ?	37
La Maîtrise du corps dans la perspective de l'Homme nouveau	43
La Sécularisation de la Cure d'âmes	49
Le Jeûne religieux	71
Y a-t-il un Mysticisme réformé ?	79

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIETE CALVINISTE DE FRANCE

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises réformées françaises et étrangères.

COMITE DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL

Pierre MARCEL — Richard STAUFFER

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, J. G. H. HOFFMANN
A.-G. MARTIN, Pierre PETIT, etc...

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.

Président de l'Association Internationale Réformée

*Rédaction et commandes : 10, rue de Villars
78100 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)*

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS se référer page 3 de la couverture

Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux
de « La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture

Prix de ce numéro — double : **15 F.**

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque
tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre
adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable
pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois
de l'année. Les frais de rappel (F. 1,50) sont à la charge des abonnés.

André Schlemmer

In memoriam

La tâche est aisée au Président de la Société calviniste de France — elle est toute de reconnaissance et de gratitude — d'évoquer ce que fut son Vice-président, le Docteur André SCHLEMMER, pour notre groupe d'amis, uni autour de la Confession de La Rochelle, de l'enseignement de Jean CALVIN et de ses fidèles successeurs. Pas plus qu'en médecine, André SCHLEMMER ne fut un conformiste en religion : les grandes idées régnantes, mais combien fugitives, qui se succédèrent depuis les années vingt, n'eurent pas de prise sur lui. De bonne heure, il avait découvert que le Christianisme le plus authentiquement chrétien est celui de la Réforme dans son expression la plus pure : celle du *Calvinisme* qu'il appelait de préférence le « Christianisme réformé ».

La conception originale et profonde du monde, de la vie et de l'action que sous-tend le Calvinisme l'imprégna profondément. Sa vie fut claire et limpide, d'un tracé harmonieux mais inflexible tant en pensée qu'en action ; leurs points de départ, en effet, avaient été choisis dans les enseignements de la Bible et n'avaient pas à être changés. Au jour le jour ils trouvaient leurs applications pratiques et démontraient leur vérité dans la communion au Christ vivant et agissant, par une foi qui ne fléchit jamais. Quand elle est reçue, la Révélation divine nous gratifie de l'unité de notre personne et de nos connaissances. Ainsi n'y eût-il jamais chez André SCHLEMMER conflit — mais mutuelle fécondation — entre la pensée et l'action, la science et la foi.

Approfondir sa foi aussi bien que sa science était pour lui une nécessité vitale. En pleine activité, vers la quarantaine, il trouvait le moyen d'être exact le vendredi après-midi au cours de dogmatique que donnait son ami Auguste LECERF à la Faculté de Théologie protestante, et le mercredi aux conférences de notre Société. Son érudition religieuse était surprenante, ses conférences et ses articles plus nourris, mieux pensés que ceux de beaucoup de « théologiens » professionnels. Point de sujet qui ne l'intéressât et dont il n'essayât la synthèse. La maîtrise de la pensée acquise, il la traduisait en une écriture dense et précise, le mot exact, la phrase brève, la syntaxe légère : un talent d'écrivain.

La Société calviniste de France se fait un honneur de rassembler ici quelques unes des études religieuses publiées par André SCHLEMMER dans diverses revues et périodiques. Elles n'ont rien perdu de leur actualité.

Par là, elle exprime son infinie gratitude à celui qui fut un ami fidèle, un confesseur hardi et tenace de la foi chrétienne en sa profession comme dans l'Eglise dont il fut un membre et un conseiller éminent.

Pierre Ch. MARCEL.

Simples souvenirs

André SCHLEMMER fut le conseiller écouté et l'ami — le grand ami, l'ami bienveillant et bon — des étudiants.

Il y a quarante-cinq ans, un certain nombre de camarades âgés déjà de vingt-deux, vingt-quatre, vingt-cinq ans et plus, issus des mouvements de jeunesse qui florissaient alors (scoutisme, unions chrétiennes de jeunes gens), se retrouvèrent sur les bancs de l'Ecole préparatoire de théologie des Batignolles aux fins de préparer dans les meilleurs délais le baccalauréat ès lettres, diplôme alors exigé pour accéder à la Faculté de théologie. Ces amis avaient en effet, en vertu d'une vocation, pris la grave décision de quitter, celui-ci la banque, cet autre la fabrique ou l'atelier, celui-là le bureau et cet autre encore le commerce ou l'administration. Une telle situation présentait aux intéressés de réelles difficultés d'adaptation à des conditions de vie nouvelles exigeant d'eux un méthodique effort d'organisation et une rigoureuse discipline de travail, n'accordant au surplus qu'une place mesurée à la détente, aux loisirs et au repos : bref, une vie impliquant à bien des égards ce que nous appellerons, sans user d'un trop grand mot, une ascèse.

Au plus fort de l'épreuve — c'en était une, en vérité — une aide inespérée se manifesta en la personne d'un jeune médecin qui s'était providentiellement et intuitivement approprié les problèmes multiples et complexes avec lesquels les candidats bacheliers se trouvaient aux prises et qui risquaient parfois de dégénérer en découragement, voire en abandon.

Comment procéda le docteur André SCHLEMMER ?

A plusieurs reprises, et en accord avec le directeur de l'Ecole, le pasteur Gédéon BENOIT, il s'adressa à nous en un langage familier, direct et pénétrant. Avec un discernement parfait, il nous entretint des problèmes de la vie personnelle — collective aussi —, des conditions d'une existence équilibrée, saine, et d'un travail fé-

cond dont la perspective exigeante devait constamment être la culture et l'harmonie. Un rayonnement émanait de cet ami souriant et simple qui, nous ayant vraiment compris, nous enveloppait d'un réseau de sympathie active. Ainsi, d'emblée, André SCHLEMMER avait répondu à notre recherche jusqu'alors incertaine et confuse.

Dès cette époque, il fut pour plusieurs d'entre nous un ami personnel et généreux, un confident patient et prévenant — non seulement un médecin perspicace et efficace, mais aussi, pourquoi pas ? comme un pasteur complet.

Ce ne fut que plus tard, devenu étudiant en théologie régulièrement inscrit, que je découvris qu'en fait le docteur SCHLEMMER se consacrait en effet à sa clientèle et à ses amis comme un pasteur-médecin. Quoi de plus beau !

Médecin, avec une science, une conscience et une intelligence souveraines, il l'était comme disciple et continuateur de l'apôtre que fut Paul CARTON, et aussi comme successeur de son propre père. Et pasteur, à défaut d'un diplôme et mieux qu'au moyen d'un diplôme, il s'imposa d'abord par sa culture théologique et par l'impulsion qu'il sut donner, dans l'Eglise réformée, aux travaux poursuivis en vue d'une liturgie vivante et d'un chant sacré plus proche de la source biblique. Et surtout, il s'affirma par la fidélité et la ferveur de sa participation à la vie de la communauté spirituelle et par le soutien que sa présence tout ensemble discrète et agissante apportait à ceux qui se préparaient au ministère pastoral.

Comment oublier que dans l'humble sanctuaire du boulevard Arago, où le culte fraternel était célébré chaque matin à 8 heures, André SCHLEMMER était souvent là, s'unissant aux futurs pasteurs par la méditation et la prière ?

Très simplement, nous considérions notre aîné comme l'un des nôtres et nous voulions l'associer à telles de nos recherches, lui faire part de nos incertitudes, de nos insatisfactions mêmes et des perspectives que nous découvrions. Parfois, il participait à certains de nos groupes d'études qualifiés « séminaires » ou, plus familièrement, « turnes » ; nous l'invitions souvent à diriger nos débats, lesquels, d'autres fois, se prolongeaient dans le cabinet de travail ou le salon de la rue de Prony, ou bien dans l'accueillante demeure de Boissy-Saint-Léger où, sans façon, nous entourions la table de famille.

Ainsi s'écoula pour nous le temps de la préparation au saint ministère, préparation à laquelle André SCHLEMMER avait été associé de près.

Puis notre génération de pasteurs s'engagea dans l'action et la pratique du ministère sans que fut oublié l'ami qui nous avait communiqué avec bonheur, par son rayonnement attentif, une exigence susceptible de conduire l'exercice du pastorat au delà du verbalisme.

La féconde influence d'André SCHLEMMER restera durable. Nous savons qu'une de ses dernières joies a été de pouvoir, octogénaire, s'adresser à des médecins et à des étudiants, futurs médecins, assemblés autour de lui, et d'être compris d'eux.

— *Il a été pour nous un « grand patron », a pu déclarer Mme le docteur Marguerite ESPAZE.* Avec sa collaboratrice, et assurés de conserver profondément le message qu'il nous laisse, tout ce qu'il nous a donné de lui-même en un temps difficile, et la méthode que sa science et sa foi ont contribué à remettre en lumière, nous pouvons être certains et dire que, par la grâce de Dieu, la personne, la carrière et l'existence d'André SCHLEMMER ont été, en totalité, consacrées au service de la Vie.

Emmanuel La GRAVIÈRE.

N.B. — *Les Cahiers de la Méthode naturelle en Médecine* viennent de publier un numéro spécial consacré à André SCHLEMMER. Quatorze témoignages d'amis et de collaborateurs, 14 photographies, 96 pages. N° 55, 4^e trimestre 1973, 27, rue Casimir-Périer, 75007 Paris.

En dehors des études publiées ici, rappelons encore :

— *L'Eglise du Livre des Actes est-elle normative*, dans la Revue Réformée, N° 27 - 1956/3, pp. 73-79.

— *Réflexions sur l'Interprétation*, Ibid. N° 71 - 1967/3, pp. 1-9.

— *Le respect de la vie devant la naissance et la mort*, Ibid. N° 95 - 1973/3, pp. 97-106.

— *Culpabilité ou servitude*, Les Cahiers de la Méthode naturelle, 1971/2, pp. 5-19.

Le Christianisme réformé : Ordre universel de pensée *

Le Christianisme Réformé est une religion qui se veut *pensée*. Sans doute est-elle soumission de la *volonté* à Jésus-Christ, connu par l'Ecriture Sainte, comme l'Islam est obéissance à Dieu s'exprimant par la voix du Prophète, le catholicisme obéissance à Dieu représenté par la hiérarchie ecclésiastique, le Kantisme fidélité à l'impératif catégorique, substrat de Dieu. Sans doute est-elle *sentiment*, de même que la Baktiyoga, le luthéranisme, l'arminianisme, le Rousseauisme ; et *émotion*, comme toutes les religions à base de mysticisme. Elle ne serait pas si elle n'avait à son origine l'évidence du Saint-Esprit ; dans ses effets l'assujettissement à Dieu ; comme influx de vie l'amour de Dieu et la charité.

Mais le fait que la volonté, la présence de l'amour de Dieu se révèlent pour le peuple réformé dans l'Ecriture, l'obligent ou devraient l'obliger à réfléchir sur sa foi et, en fonction de celle-ci sur sa vie entière. Aussi bien le culte est-il fait de méditation, de prières qui doivent être sincères, conscientes et réfléchies et de sacrements conçus comme « Paroles visibles de Dieu »¹.

Il est significatif que le catéchisme de Calvin commence par cette affirmation : la principale fin de la vie humaine est de connaître Dieu.

De fait, quand les fidèles de l'Eglise réformée cessent de penser leur foi, et d'être tous en quelque sorte théologiens elle est menacée de mort.

Evidemment, il n'y a pas de religion sans pensée, mais il n'y en a pas où la pensée exige au même point d'être à la fois *religieuse*², *personnelle* et *objective*. La pensée catholique romaine se veut objective ; elle n'est pas tenue d'être personnelle ; et en religion athée, la pensée communiste s'en garde.

La pensée religieuse de l'arménien ou du luthérien est essentiellement personnelle, mais s'accepte subjective ; on peut en dire autant de toutes les religions basées sur les états mystiques ou les

* La Revue Réformée, 1950 N° 1.

¹ AUGUSTIN, cité par CALVIN. Préface de *La forme des prières et chants ecclésiastiques*.

² La pensée scientifique, objective et personnelle, a donc des affinités avec la pensée réformée, et c'est pourquoi celle-ci y prédispose, comme le montre l'histoire : mais actuellement, l'esprit scientifique croit le plus souvent être a-religieux.

sentiments ; et parmi les religions athées, le bouddhisme est une intellecction résolument égocentrique (bien qu'impassible), puisque solipsiste.

Objective, la pensée réformée l'est d'abord par son pessimisme en face de la nature humaine. Le péché n'a pas seulement détourné du bien la volonté de l'homme : il a obnubilé son sens spirituel ; il a faussé toutes ses facultés : sensibilité instinctive et affective, clairvoyance de l'intuition et du jugement. Ainsi est écartée toute tentation de prendre comme guide, comme règle, ou comme raison de vivre, c'est-à-dire en quelque sorte de déifier rien de ce qui est le Soi : soi individuel (corps, sens, sentiment, impressions artistiques, émotions mystiques, raison), avec ses composantes sociales qui sont devenues sa chair et son sang (conscience morale, patrie, race, classe ou société)³, car l'homme est entier, corps, vie et âme, dans le péché comme dans la régénération et la pensée réformée est seule avec le jansénisme, qui a fait la profondeur de nos écrivains classiques, à avoir la force de regarder en face la conception de la nature humaine. Mais la doctrine réformée de l'homme est cependant personneliste, puisque toute vocation de Dieu s'adresse à des personnes et que cela suffit à donner à chaque être humain, à chaque vie humaine, une valeur unique. Elle est personnelle aussi parce que chacun ne la comprend bien que s'il éprouve au fond de lui la servitude mortelle du péché et la liberté des enfants de Dieu, par la vie en Christ.

Objective, la pensée réformée l'est aussi par sa soumission à l'Ecriture Sainte. Sans doute, l'autorité de celle-ci est-elle établie une première fois et souvent renouvelée dans l'esprit du croyant par l'évidence intérieure que lui apportent les témoignages du Saint-Esprit, c'est-à-dire par le choc personnellement reçu de la vérité divine s'imposant comme telle. Une fois cette autorité ainsi établie, rien ne peut la remettre en doute, précisément parce que les faits de la vie confirment continuellement, dans l'esprit qui pense selon elle, qu'elle est bien la clef universelle de la vérité et de la vie.

Mais la pensée réformée est *personnelle* parce que ces certitudes ne sont vraies que si elles sont vécues, et parce que, pensée religieuse, elle contient une doctrine de salut qui n'est comprise que par le cœur, là où la corruption totale est personnellement éprouvée comme conviction du péché, là où le salut est reçu en pliant les genoux devant le Christ, dans la reconnaissance et dans l'adoration, là où est perçu son appel et où vit la foi. Autrement dit, la pensée réformée est personnelle parce que chrétienne et évangélique.

Et cependant même en temps qu'elle est personnelle, elle ne cesse d'être objective, par sa connaissance de la souveraineté de

³ BARRÈS jeune cultivant son Moi y découvre l'instinct (*Le Jardin de Bérénice*) le milieu social et le pays d'origine (*Les Déracinés*) puis la patrie, c'est-à-dire les morts (d'où son œuvre nationaliste).

Dieu. Celle-ci fait de la foi même l'œuvre du Saint-Esprit, engendrant le cœur régénéré d'une nouvelle naissance, instaurant par la grâce sanctifiante du Christ la vie cachée en lui.

Souveraineté de Dieu qui fonde la valeur objective de la prière, qui interdit toute conception magique des formules, des rites et des sacrements, qui refuse à l'homme tout droit sur Dieu, qui barre la route à tout paganisme, à toute idolâtrie, à l'intronisation de toute créature ; et qui, en reconnaissant la Royauté du Fils, abolit toute théosopie, toute tentative prométhéenne, toute exaltation, même ascétique du soi.

Souveraineté de Dieu qui, dans le théocentrisme biblique, fonde la science, le droit, la morale et les rapports sociaux ; et dans le christocentrisme évangélique délivre la vie spirituelle de tout égo-centrisme et fait de la charité comme de la piété un élan de reconnaissance et de vie.

Souveraineté de Dieu sur le monde et sur l'homme qui a donné à celui-ci puis préservé en lui de la détérioration générale, par un don, général aussi de sa grâce, un esprit analogue à celui de son créateur, en temps qu'il est capable de comprendre les lois du monde créé, de prévoir ses phénomènes et dans une large mesure de diriger ses énergies et ses inerties, donc de régner sur lui. Souveraineté de Dieu qui fonde donc la science comme connaissance réelle, objective, d'un monde réel, qui a confié à l'homme la puissance que donne la science, mais lui a donné en même temps une vocation d'intendant de la terre. Elle lui assigne ainsi comme règle à ce pouvoir le respect de la création divine et de l'ordre institué par Dieu et corrige, selon la doctrine réformée, l'indifférence de la raison scientifique par la conscience d'une responsabilité *personnelle* et le devoir d'un amour vivant à l'égard des êtres.

La pensée réformée garde ce style objectif et personnel dans sa conception de l'Eglise. Vivant de la grâce et de la Parole de Dieu, l'Eglise Réformée garde ce double caractère : rassemblant des chrétiens dont la foi personnelle atteste qu'ils ont reçu personnellement vocation de Dieu, en même temps qu'ils sont au bénéfice de son alliance de grâce, fait objectif ; fondée sur la Parole de Dieu, donnée objective, elle appelle tous ses membres à étudier l'Ecriture pour la connaître personnellement, guidés par l'action personnelle du Saint-Esprit, et à confesser chacun et tous ensemble leur foi personnelle, en des textes symboliques qui s'efforcent très honnêtement de résumer ce que signifie l'ensemble de la révélation chrétienne telle qu'elle se présente à un esprit objectif ; affirmant son unité autour du fait de l'Ecriture, mais admettant, là où celle-ci n'est pas explicite, une certaine variété de pensée personnelle.

Dans le domaine de la piété, la pensée réformée conserve ce double caractère : sincérité personnelle, mais soumission à la volonté de Dieu se traduisant objectivement dans sa Parole et dans les faits qu'il dirige ; méfiance à l'égard de l'apport tout subjectif du mysticisme cultivé par les divers procédés d'exaltation religieuse.

Les tendances complémentaires de l'esprit réformé créent ainsi un style de pensée qui se manifeste dans tous les domaines ; et nous dépasserions la mesure de cet article si nous voulions en décrire toutes les applications aux diverses sciences, à l'art, aux activités humaines, aux rapports personnels, familiaux et sociaux. Elles s'expriment en un style de vie bien caractérisé, où s'associent l'originalité et la sobriété, l'indépendance et l'ordre, la culture et la simplicité, le respect de la personnalité et une discipline sociale qui n'est pas moins forte et impérieuse pour n'être écrite dans aucun texte humain, ni appuyée sur la contrainte extérieure. Elle se traduit par des institutions politiques où s'allient liberté et traditions, diversité et unité : monarchies constitutionnelles, républiques fédératives, démocraties fières de leur patriarcat.

En littérature et dans le journalisme, l'esprit réformé éprouve un malaise en présence des outrances et des jugements de passion qui détruisent l'objectivité ; son expression se veut sereine et juste. Mais il ne se méfie pas moins des démonstrations toutes rationnelles à allures sillogistique, des casuistiques subtiles, des ironies perpétuelles ou des airs détachés de tout ce qui dispense d'engagement personnel : il a surtout horreur de la pensée commandée, et la subordonne avec un sens aigu.

Le Christianisme Réformé, parce qu'il est biblique, est donc école de pensée, et d'ailleurs dans tous les sens de terme.

Le mot *pensée* est bien le plus général de tous ceux qui s'appliquent à nos facultés mentales. Il enveloppe aussi bien la simple attention (« j'y ai pensé ») que l'intelligence (« une pensée souple »), l'intuition (« il m'est venu une pensée poétique »), la conscience morale (« j'ai lutté contre une mauvaise pensée »), le jugement (« voilà le fond de ma pensée »). Il comporte tout ce qui se passe dans l'esprit, depuis l'élaboration des données de la sensibilité et de la mémoire jusqu'à la formation des décisions. La pensée est donc en même temps que l'organe qui discerne, celui qui dirige, et son achèvement est à la fois la science et la sagesse.

Le mot ne s'applique pas seulement à la faculté de penser, mais au résultat général de son exercice.

Quand le penseur, en réfléchissant sur sa propre pensée, cherche à la rendre cohérente, il s'aperçoit qu'un certain principe central, doué d'une grande force d'attraction, en organise l'ensemble autour de soi ; ou, si l'on veut employer une autre métaphore non plus copernicienne mais physiologique, on verra qu'une pensée « capitale » joue le rôle directeur de la tête sur le corps de la pensée. La pensée est en effet comparable à un organisme, plutôt qu'à un système. On peut parler ainsi de la pensée de Péguy, de la pensée indienne.

Dans une conférence, Henri BERGSON indiquait que chaque grand philosophe a fait ainsi une seule grande découverte d'où procède toute son œuvre. On peut le dire de tous les penseurs quelle que soit la discipline où excelle leur pensée.

Mais ce qui est, chez eux, conscient et élaboré, existe au fond, mais plus ou moins inconscient et informe, chez tout homme ; il y a en lui un *à priori* auquel se rapportent son attention, ses jugements et sa conduite, une mesure de toutes choses, un critère fondamental. Cela peut être lui-même ou une partie de lui-même, haute ou basse : savoir, jouissance, activité, orgueil ; ou être hors de lui : argent, famille, parti, société, patrie... Sans le savoir tout être humain a son dieu qui n'est pas toujours celui qu'il croit avoir ; il lui donne sa confiance, son amour, son attention et son obéissance.

Il peut changer de dieu, mais c'est alors un bouleversement non seulement de sa vie, mais de toute sa pensée. Qu'un homme adonné à l'argent soit saisi par une passion sentimentale, que dans la vie d'une femme férue d'études éclose l'amour maternel ; que pour un bourgeois devenu snob la vanité prime sur l'argent ; voici que toutes les valeurs changent comme s'il y avait conversion... Ce qui rend impénétrables les êtres les uns aux autres, et cela est particulièrement sensible dans les conflits familiaux entre générations, c'est qu'ils n'ont pas le même dieu, et que, dès lors, leurs pensées, n'ayant plus la même mesure des valeurs et ne donnant plus le même sens aux mots, deviennent impénétrables l'une pour l'autre.

Ainsi ceux qui font profession d'athéisme ont leur dieu et leur foi, et ceux qui font profession de croire en Dieu ont souvent une préoccupation qui hante leur pensée et qui est vraiment leur dieu.

La pensée est d'autant plus dominée par un *à priori* qu'elle est moins consciente de l'être.

Nous voyons mieux maintenant combien de pensées au siècle dernier étaient arrêtées sur tout chemin conduisant à contredire leur doctrine matérialiste et leur foi au progrès, confortablement assises sur une série de principes mieux crus que démontrés, toute réalité faite de matière et de force, origine fortuite de la vie, formation automatique des êtres du plus simple au plus complexe, possibilité de ramener la psychologie à la physiologie, extrapolation de l'évolutionnisme au progrès futur de l'humanité, et dans l'étude de la religion et de l'exégèse, suspicion préalable envers tout esprit croyant (comme si un acousticien devait être sourd pour n'avoir pas d'idée préconçue sur les sons !).

Plus étrange encore a été, chez des milliers et des milliers d'êtres, avec leur adhésion au parti, le bouleversement, non seulement de leurs idées en matière de politique ou de sociologie, mais de leur morale ou de leur religion, la préoccupation initiale et légitime de la grandeur de la patrie ou de la condition ouvrière, entraînant une fanatique mise au pas de toute pensée.

Ainsi, la pensée réformée n'est pas frappée d'interdit intellectuel, du fait qu'elle a reçu de la Foi un *à priori*. Bien au contraire : elle prouve par l'expérience, en s'exerçant sur tous les plans, la valeur de son principe, de sa Foi. Toute pensée a son principe qui est sa foi, met sa confiance dans quelqu'une des idoles que l'être humain fait de son pouvoir et de ses facultés,

La foi chrétienne, la foi au Dieu tout-puissant, au Christ rédempteur, en sa grâce souveraine, la foi au Saint-Esprit parlant au cœur par la Parole de Dieu, est un principe dont l'application universelle est salutaire à la pensée.

Elle ne l'est bien entendu que quand elle est un engagement de tout l'être. La simple acceptation des formules d'un Credo ou d'un catéchisme, crues en quelque sorte par procuration, et même un intérêt tout cérébral pour la doctrine, mais qui n'entraîne pas le cœur ni ne transforme la conduite, n'est tout simplement pas la Foi. L'enseignement de saint Jacques ne contredit pas celui de saint Paul, mais prévient toute équivoque. Consacrer à la foi quelque compartiment de l'intelligence discursive sans penser toute sa conduite et toute sa vie ne serait pas « aimer Dieu de toute sa pensée ».

S'adressant à tout l'être, reçue par le cœur, comprise par l'intelligence, acceptée par la volonté, œuvre du Saint-Esprit, servante de la Parole divine, connaissance donnée par Dieu de lui-même et de son amour, la foi évangélique est formative d'une pensée saine et droite, quel que soit le champ de son travail.

Dépositaires de ce trésor, les chrétiens que nous sommes en méconnaissent trop la valeur. Ils en ont, même pasteurs, une ignorance invraisemblable et presque scandaleuse. Un travail de pensée religieuse a été accompli par nos très grands ancêtres, qu'il n'est pas permis de mépriser, faute de s'exposer au ridicule de découvrir la Lune ou à sauter par-dessus de décisives et élémentaires objections, rédigées depuis quatre siècles !

On n'a pas le droit de se priver de l'œuvre du Saint-Esprit agissant dans les toutes grandes intelligences que Dieu avait données aux serviteurs de son Eglise, jadis, et de ce qu'Il donne à nos frères étrangers aujourd'hui. Et surtout, les données de la Révélation restent efficaces, pour sonder toute pensée, et jeunes pour nous conduire dans bien des découvertes. C'est pourquoi nous avons fondé cette Revue d'enseignement et de critique.

Foi et médecine ⁽¹⁾

Le rapprochement de ces deux termes pose-t-il un problème ?

Ce ne serait pas le cas si la foi et la médecine habitaient deux domaines séparés. PASTEUR, qui était croyant, laissait, disait-il, sa religion au vestiaire, en entrant dans son laboratoire. Cette solution est en réalité étrangère à l'esprit du christianisme et surtout du christianisme réformé. En effet, la révélation nous oblige à croire que toute vocation vient du Tout-Puissant, et nous interdit la séparation, mortelle pour la vie religieuse comme pour la vie morale, du surnaturel et du naturel, du sacré et du profane, de la vie spirituelle et de la vie pratique. Si cela est vrai même quand il s'agit de la vocation d'un savant qui se confine à la théorie pure, combien davantage l'est-ce pour la médecine, c'est-à-dire en face de la souffrance et de la guérison, de la vie et de la mort; ou plutôt, en face de personnes vivantes, aimantes ou aimées, de parents, d'époux ou d'enfants qui souffrent, qui meurent ou qui vivent.

Ayant un domaine commun, la foi et la médecine ne doivent-elles pas se combattre et s'exclure ? Il y eut, à la fin du siècle dernier, une conception de la médecine qui déniait toute place à la foi, au nom des généralisations scientifiques qui faisaient alors figure de dogmes. C'est en grande partie grâce aux médecins que le mécanisme transformiste a établi son prestige dans le monde, et c'est pourquoi on l'a appelé : *matérialisme médical*. Il n'est plus guère de penseurs en Occident qui considèrent un système mécanique comme la plus satisfaisante des explications et qui croient qu'en définitive tout peut s'y ramener; et pourtant ce « mécanomorphisme » est depuis vingt ans la philosophie officielle d'une immense nation.

Du côté des croyants, le mépris du corps et par conséquent des soins à lui donner, n'est plus entouré de la même admiration qu'au temps des grands ascètes. Mais d'Amérique nous est venue une secte puissante qui tend à ramener la foi à une croyance, et à cette croyance précisément que la maladie n'existe pas. Et, d'Angleterre une autre qui, au début, liait le dynanisme de la foi à la production de phénomènes prodigieux et ne voulait de guérisons que par miracles.

Ainsi, à l'extrême du matérialisme comme du spiritualisme, accepter la médecine, c'est nier virtuellement la foi, en sorte qu'on

ne pourrait pas être en même temps chrétien et médecin ; ni, malade, mettre sa confiance en Dieu si on la donne à son médecin.

La question ainsi posée, nous ne la considérerons donc pas comme un problème philosophique, dans l'abstrait, mais comme une question vécue, puisque chacun de nous, s'il est médecin, la vit sans cesse, et s'il ne l'est pas, l'a vécue, et est appelé à la vivre encore.

Les conceptions que nous proposerons de la foi, comme de la médecine, en les définissant par leurs propriétés, ne peuvent être que des descriptions de ce que nous connaissons par la grâce de Dieu. Précisément parce qu'il s'agit de réalité vécues, et vivantes, nous pouvons seulement parler de ce qui a été éprouvé et mis à l'épreuve.

La foi dont nous pourrons parler sera donc la foi chrétienne, universelle dans son essence puisqu'elle est un don du Fils de Dieu, en sorte que tout chrétien peut y reconnaître la sienne ; elle s'exprime ici sous la forme particulière qui est celle de l'Eglise réformée.

La médecine que nous décrirons est tout d'abord celle de la tradition clinique occidentale et surtout française, et tous les médecins y retrouveront les caractères de leur art tel que la vie les conduit à le pratiquer ; mais elle est aussi celle qui résulte d'une influence précise, d'une ferme et longue amitié, d'un enseignement magistral, d'une forte construction doctrinale et d'une expérience clinique et thérapeutique immense : nous voulons rendre hommage ici à l'œuvre et à la personne d'un grand médecin chrétien, le Dr. Paul CARTON.

LA FOI. La foi est un acte de Dieu à l'égard de ceux qu'il veut enrôler, et qui ne le refusent pas.

A l'origine de la foi il y a en effet toujours un appel, un contact, une évidence, progressive ou soudaine, se perdant dans l'éveil de la conscience enfantine, ou survenant plus ou moins tard dans la vie. Mais l'expérience religieuse ne servirait à rien sans une connaissance de ce que, pour croire, c'est-à-dire pour obéir à l'appel de Dieu, nous avons besoin de savoir de Lui. L'organe de cette connaissance, Dieu le donne avec la foi : c'est son Esprit Saint. La matière de cette connaissance, c'est donc ce que Dieu a à nous dire, et c'est par conséquent la Parole de Dieu. Parole que nous trouvons dans l'enseignement de la Bible, parole qui s'est faite chair et que nous reconnaissions dans le Fils qui nous fait connaître Dieu en nous montrant notre réalité d'égoïsme et d'esclavage et en s'identifiant à nous pour nous délivrer. Parole vivante que nous retrouvons une fois nourris de l'Ecriture Sainte dans tous les faits de la vie, dont aucun n'est l'œuvre du hasard, mais qui sont des paroles de Dieu grâce auxquelles nous pouvons au jour le jour penser et agir dans l'obéissance, selon notre vocation particulière.

La foi nous révèle Dieu souverain, maître des causalités, Dieu qui nous parle et nous sauve, Dieu qui dirige toute notre vie. Elle

reçoit la lumière qu'Il donne aux âmes simples en qui il n'y a plus qu'un « oui ». Elle nous donne la clairvoyance spirituelle comme l'œil nous transmet la lumière ; sans elle, tout est nuit noire : en nous, dans l'Ecriture sainte, et dans la vie.

La foi est donc une reconnaissance de l'œuvre continue de Dieu. Dès lors elle est un élan du cœur qui se donne, de la volonté qui se plie et de l'intelligence qui accomplit sa vraie fonction : comprendre le sens religieux de toutes choses afin d'obéir à celui qui nous l'accorde. La Foi est donc une attention, une discipline de la pensée et c'est pour cela que le culte que Dieu demande est essentiellement un effort de compréhension. « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre culte raisonnable. Ne vous conformez pas au présent siècle, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence, afin que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, qui est bonne, agréable et parfaite »².

La foi n'est pas un moyen de cultiver la personnalité, ni de surélever l'homme jusqu'à Dieu. Elle est une vocation qui s'exerce à la place où Dieu nous a mis, c'est-à-dire auprès des prochains qu'Il nous a donnés à aimer. La grâce que Dieu nous a faite en joignant les deux commandements du sommaire de la Loi est incommensurable. Parce que notre obéissance doit s'exercer dans la charité, dans l'amour de notre prochain, dans la réalité sociale, la foi nous délivre de tout égocentrisme, de la préoccupation de notre personne, de l'attendrissement sur nous-mêmes qui sont les pestes de l'âme, les formes subtiles et essentielles du péché et de la corruption.

La foi *agit*, parce qu'elle sait que le support et le contrôle de toute action spirituelle est une réalisation humblement matérielle. Tout amour qui ne s'incarne pas dans un don d'argent, de force et de temps, tout élan qui ne se traduit pas par un effort ou un sacrifice mettant notre corps en jeu, ne sont que fiction et hypocrisie. Mais elle sait aussi que tout acte matériel qui n'est pas réfléchi devant Dieu n'est qu'une vaine agitation, un simple déplacement du mal, et que s'il n'est précédé, accompagné et suivi de la bénédiction de Dieu, il reste vain, quand il n'est pas malfaisant.

La foi *prie*, parce que la prière est un ordre de Dieu qui fait partie de notre vocation. Elle prie, pour écouter et comprendre Dieu, le reconnaître et lui rendre grâce, et elle prie pour demander, car elle sait que c'est lui qui, selon sa prescience, crée en nous la prière et dans la réalité l'exaucement. Prenons un exemple. Pour guérir un malade, Dieu n'a besoin de personne. Pourtant il veut que ce malade prenne et reçoive des soins³. Pour lui comme pour

² Romains 12 : 1-2.

³ CALVIN a exposé dans le Livre I de l'*Institution*, au ch. XVII, la place des causes inférieures (ou secondes) et par conséquent celle de l'accomplissement de notre devoir terrestre dans l'ordre de la providence.

son entourage, ces disciplines, ces obéissances, ces renoncements et ces actes de charité sont dans le plan de Dieu. De même et en même temps, Dieu veut que les uns et les autres mettent en œuvre cette inspiration de l'action et cette action même qu'est la prière, et qui, elle aussi, s'insère dans la série des causes secondes, à la fois contingentes pour Dieu, et nécessaires pour ceux qui y ont recours, actes de charité pour certains, et attitude de vérité pour tous.

La foi sait que tout élan sans acte matériel est un mensonge ; mais tous les chrétiens savent aussi par des expériences, dont certaines sont leur honte, que tout acte grave qui n'appelle pas une prière ardente, est un acte fait avec présomption, sans que le cœur, la volonté et la réflexion y participent réellement, c'est-à-dire un acte vide ou dangereux.

LA MEDECINE. La médecine n'est pas tant l'art de guérir les maladies que celui d'aider son prochain, par les conseils qu'on lui donne, à conserver ou à retrouver la santé. Et ce n'est pas la même chose.

La santé n'est pas un état négatif caractérisé par la simple absence de symptômes pénibles ou inquiétants. Elle n'est pas seulement bien être : elle est harmonie, résistance, et surtout efficacité des fonctions du corps et de l'esprit. Chose étrange, la maladie n'est pas non plus un état négatif : sauf dans sa phase terminale, mortelle, elle n'est pas la simple déficience de telle ou telle fonction. Bien plutôt correspond-elle à la définition du vieux SYDENHAM, de celui qu'au XVII^e siècle on appelait l'Hippocrate anglais : « *Quelque contraires que soient au corps humain les causes des maladies, celles-ci ne sont, à tout prendre, qu'un effort de la nature qui, pour conserver le malade, travaille avec puissance à éliminer l'élément malsain* ».

Par là, il veut dire d'abord que le mal, ce n'est pas la crise morbide, dont les divers aspects, plus ou moins dramatiques ou dououreux traduisent la réaction salvatrice de l'organisme ; ce sont les circonstances qui ont rendu cette réaction nécessaire. Et ces circonstances ne sont pas toujours indépendantes de la volonté humaine. Le gourmand qui a mal mangé, le paresseux qui se laisse encrasser, l'ambitieux ou l'agité qui se surmènent, le fantaisiste qui n'obéit à aucune règle, violent de par leur propre tendance les lois de la vie humaine et normale. Car il y a des lois de vie et de développement pour chaque espèce ; les éleveurs les connaissent et les appliquent pour les bêtes qu'ils veulent élever, les animaux sauvages y obéissent nécessairement comme les plantes obéissent à leurs tropismes particuliers : mais l'Homme, chez qui l'instinct a perdu sa sûreté et sa toute puissance, peut et veut vivre au gré de ses caprices et de ses passions sans tenir compte des lois qui lui ont été assignées dans l'ordre de la création. Et c'est toujours la désobéissance, toujours la tentation de prendre la jouissance sans la fonction qu'elle représente, toujours le péché, qui est à l'origine

du désordre de l'humanité, et de ce désordre qu'est la maladie⁴. Si le péché n'était pas à l'arrière plan de la maladie, les guérisons du Seigneur, que raconte l'Evangile, ne s'accompagneraient pas toutes d'une déclaration de pardon⁵.

Ce sera l'œuvre nécessaire du médecin de remonter à la cause spirituelle, profonde et souvent lointaine, du mal. Mais il n'aura pas toujours besoin de la dire pour agir. Car prescrire un régime à un gourmand, une règle à un indiscipliné, du repos à un ambitieux, du calme à un agité et, d'une manière générale, un renoncement matériel à la tendance hypertrophique du caractère qui s'est manifestée par des fautes d'hygiène, c'est bien, indirectement, faire œuvre rééducatrice et obéir au sens profond, spirituel, de la maladie à traiter. Les médecins qui ont pris à cœur leur vocation savent bien que cette œuvre est souvent nécessaire et qu'elle n'est pas facile, qu'elle demande beaucoup de charité et de patience (car il est bien agaçant de se donner beaucoup de peine pour des gens qui s'obstinent à être les auteurs de leurs maux) et qu'elle se brise souvent devant les esclavages intérieurs de l'homme et son incapacité à se réformer soi-même, à moins qu'il ne reçoive de Dieu sa délivrance.

La seconde partie de la définition de SYDENHAM nous demande de reconnaître, de comprendre, de respecter et, s'il est possible, de favoriser l'œuvre de ce qu'il appelle, à la suite d'Hippocrate, la NATURE.

Il ne s'agit pas, on le comprend bien, de ce que le romantisme

⁴ Cf. Jean CALVIN, Commentaire sur Jacques 5 : 15 : « ...et s'il a commis péché, il lui sera pardonné ». « Ceci n'est point seulement ajouté pour augmentation, comme s'il eût dit que Dieu donnerait quelque plus grande chose au malade que la santé du corps, mais pour ce que les maladies sont plus souvent envoyées à cause des péchés : parlant de la rémission d'iceux, il signifie que la cause du mal sera ôtée. Et de fait, nous voyons que quand David étant affligé de maladie, désire allégrement, il s'arrête totalement à demander pardon de ses péchés. Et pourquoi, sinon que reconnaissant l'effet de son offense en la punition ou châtiment qu'il portait, il n'estime point qu'il n'y ait autre remède, sinon que Dieu cesse de lui imputer ses péchés ? Ces livres des Prophètes sont pleins de cette doctrine : que les hommes sont allégés de leurs maux, quand ils sont délivrés de la coulpe de leurs iniquités. Sachons donc que la vraie médecine tant pour nos maladies que pour nos autres calamités est, qu'ayant soin d'apaiser Dieu, et obtenir rémission de nos péchés, nous nous examinions diligemment. »

⁵ Le péché est le plus souvent personnel, mais aussi familial et social, parce que les hommes sont des êtres solidaires. Le corps souffre alors pour les fautes de la tête : les parents, en quelque sorte, souffrent des conséquences de leurs fautes dans le corps de leur enfant, et c'est eux qu'il faut réformer.

Par ailleurs, c'est la vocation et le privilège de certains que de souffrir pour les autres et la maladie montre alors que Dieu est particulièrement exigeant pour ceux qu'il aime. Il faut donc se garder de porter un jugement sur notre prochain affligé de maladie comme si la sévérité de l'épreuve était le signe d'un plus grand péché, ou la santé robuste, la marque de la perfection. Dieu retarde souvent la sanction du péché ; et souvent aussi, c'est dans la purification par le feu de la souffrance qu'il manifeste d'abord son élection.

« Ce que nous avons naguère dit est bien certain, dit CALVIN, à savoir que toutes misères tirent leur source et origine du péché : mais Dieu afflige les siens pour diverses raisons... non pas qu'ils aient plus grièvement péché, mais afin que pour l'avenir il mortifie les vices de la chair en eux. Il y a bien plus, que quelquefois il ne regarde point à leurs péchés et offenses, mais seulement les instruit à patience, ou éprouve leur obéissance. » (Commentaire sur Jean 9 : 1.)

appelle ainsi, ni du *cosmos* en général, mais le mot signifie qu'en présence d'un être vivant le médecin se trouve aussi devant un monde : un être qui a son sens, son plan, sa providence et sa finalité⁶.

Rien ne correspond moins à la réalité vécue par nous tous que de considérer l'homme comme un agrégat de matière, que des hasards détracent. Sans doute, on peut comparer l'organisme à une machine en ce sens que les échanges physiques et chimiques s'opèrent suivant les lois de la matière et de l'énergie. Mais la similitude s'arrête là. L'être vivant *n'est pas une machine*, parce qu'aucune mécanique ne se nourrit elle-même, ne se nettoie elle-même, ne se répare elle-même, ne se reproduit elle-même, ne se construit elle-même. Aucune n'a, comme l'être vivant, son plan préétabli qu'elle suit et restaure spontanément.

Dans l'être vivant tout se passe comme si une force intelligente était à l'œuvre pour diriger, coordonner, corriger, réparer, mémo-riser, adapter et créer⁷. Une providence veille en nous, beaucoup plus clairvoyante et sage que notre raison abîmée par le péché. Dans la santé et la maladie, elle répare souvent et aussi longtemps qu'elle le peut, nos fautes et nos sottises. La biologie est dans son rôle en démêlant les échanges physico-chimiques qui accompagnent la vie, l'action de telle ou telle hormone, ou la formation des anticorps. Mais la finalité qui préside à l'être vivant est tellement agissante que les plus résolus matérialistes se surprennent sans cesse à parler, malgré leurs efforts, en langage finaliste, dès qu'ils se risquent à expliquer.

Cependant nous passons en aveugles à côté de cette force personnelle, tant son action, pas sa constance même, se fait oublier. Pensons pourtant au phénomène de la reproduction : aussitôt fécondé, l'ovule se segmente en plusieurs cellules qui forment une masse dans laquelle se creuse une cavité ; celle-ci, par plissements, invaginations, évaginations, bourgeonnements, allongements, étranglements, cloisonnements, constitue les divers appareils du corps, appareil digestif avec ses glandes, appareil respiratoire, système nerveux avec son incroyable complexité et ses liaisons avec les autres appareils, organes des sens, système osseux, musculaire, appareils circulatoire, sang ; peu à peu tout cela réalise un être humain complet et celui-ci, séparé de sa mère, possède ses fonctions et son instinct, continue à grandir, à voir se développer des organes nouveaux, en leur temps, jusqu'à ce qu'il devienne un

⁶ Cf. Jean CALVIN, *Institution chrétienne*, I, xvi, 4. « ...Le monde est gouverné par Dieu, non seulement pour ce qu'il maintient en être le cours de nature, tel qu'il l'a établi pour un coup, mais pour ce qu'il a soin particulier d'une chacune créature. Vrai est que toutes espèces ont quelque conduite secrète, selon que leur naturel le requiert, comme si elles obéissaient à un statut perpétuel, auquel Dieu les a astreintes ; et, par ainsi, ce que Dieu a une fois décrété, coule et va son train comme d'une inclination volontaire. »

⁷ Jean CALVIN, *Institution chrétienne*, I, xvi.

homme ou une femme qui aura des ressemblances de forme, de traits, de gestes, de voix avec ses parents et en qui se réalisera, à partir de l'ovule microscopique, ce plan préétabli, inscrit mystérieusement on ne sait où. Est-il plus simple et plus étonnante illustration, si l'on y pense, de cette finalité qui préside silencieusement à toute vie ? Le moindre des phénomènes auquel nous assistons au cours de la maladie a les mêmes caractéristiques. La vie est la même, à l'œuvre de la même façon dans la maladie comme dans la santé.

C'est une tentation pour le malade — et pour le médecin — de croire qu'il est question simplement d'arranger une mécanique détraquée. Pour le malade, dirons-nous, plus que pour le médecin : celui-ci, mieux averti par l'expérience et l'intuition de son art, aimerait souvent résister aux exigences de son client qui veut être soulagé, rapidement, sans renoncer à rien et qui pour chaque symptôme exige un palliatif.

La thérapeutique symptomatique, avec ses médicaments violents, avec son attrail à grand spectacle, par ses faux miracles, payés chèrement plus tard, fait l'admiration et l'étonnement du grand public ; elle déborde le domaine de la médecine officielle pour entrer dans celui des exploitations de toute sorte. La fausse science est un des faux-dieux les plus encombrants du monde actuel.

L'œuvre complexe de la médecine est au contraire profonde. Elle consiste d'abord à mettre en action la science, la technique, la compréhension humaine, le sens psychologique, pour connaître non seulement la maladie mais le malade. Préciser le nom de l'affection dont il souffre dans le cadre de la nosologie est en effet une partie essentielle, et souvent bien difficile, de l'œuvre du médecin. Mais il lui reste encore à retrouver les circonstances qui ont entouré son malade, à tenir compte de son caractère, de sa vitalité, de ses habitudes acquises, de son adaptabilité, de son âge, à interpréter le travail de la nature pour le favoriser, à choisir pour cela les techniques appropriées et à les appliquer quand et comme il convient. S'il veut aller jusqu'au bout de sa vocation, le médecin est celui qui, au cours d'une crise de la vie d'un être humain, dont la maladie est la manifestation évidente, devrait déterminer la signification de cette crise et non seulement conduire son malade au delà du passage dangereux, mais, d'une façon générale, être son conseiller clairvoyant, désintéressé et son guide affectueux au travers d'un sacrifice.

Si elle est bien cela, la médecine, qui peut prétendre s'en passer ? Du moment qu'on choisit un mode de vivre pour mieux pouvoir agir, on fait de la médecine comme Monsieur Jourdain faisait de la prose ; quelle folie serait celle de l'homme qui demanderait avis à un architecte pour réparer sa maison, à un financier pour placer sa fortune, à un horticulteur pour choisir ses arbres fruitiers et qui trouverait impie de demander à celui qui a étudié les lois de

l'être humain comment il doit manger, se reposer ou s'aérer ? Faut-il bâtir sa maison sans tenir compte des lois de la pesanteur et de la résistance des matériaux, et compter sur un miracle pour qu'elle ne s'écroule pas, sous peine de manquer de foi ?

Il y a pourtant des croyants qui affirment aujourd'hui l'antinomie de la foi et de la médecine et qui voient dans la guérison uniquement miraculeuse, la pierre de touche de la foi vraie et l'une des formes essentielles de l'action du Saint-Esprit. Rien de nouveau sous le soleil. En 1545, CALVIN ne disait-il pas dans son traité : *Contre la secte phantastique et furieuse des Libertins qui se nomment Spirituels* : « C'est une honte qu'il faille débattre avec ceux qui s'appellent chrétiens, et veulent être estimés tels, qui plus est veulent faire les docteurs, d'une chose qui de tout temps a été toute résolue entre les païens. Car cela a été une sentence commune entre eux, que la médecine est un don de Dieu. Je dis, et qui plus est, je prouve, qu'elle est venue de Dieu : en tant que c'est une science de bien user des créatures qu'il nous donne, selon les nécessités auxquelles il nous assujettit. »

« Quand saint Paul fait mention de saint Luc, il le nomme médecin : Luc, dit-il, médecin, vous salut (Col. 4 : 14). Le veut-il déshonorer par ce titre comme s'il l'appelait brigand ou larron ?

« Pour montrer que nous ne tenterions pas Dieu, méprisant la médecine : on dit que celui qui met toute sa confiance en Dieu, ne le tente point. Je le confesse. Mais je dis que celui qui ne tient compte des moyens que Dieu a ordonnés, ne se fie pas en lui : mais est enflé d'une fausse présomption et témérité »⁸.

D'ailleurs, il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas de prodiges en dehors de la vraie foi, ni de vraie foi sans phénomènes miraculeux. Avec certains moyens d'entraînement individuels et surtout collectifs, on peut voir se produire des phénomènes étonnans dans le corps humain et nombreuses sont les sectes païennes qui les utilisent. Qu'ils soient conjoints avec une terminologie chrétienne ou non, il s'agit en somme des mêmes moyens d'actions et des mêmes résultats. C'est le mérite de M. COUÉ que d'avoir montré une fois pour toutes la puissance quasi-miraculeuse de l'auto-suggestion, même dépouillée de son exposant mystique.

La foi chrétienne, certes, affirme le miracle, mais le miracle qui — châtiment ou grâce — est en tout cas une parole de Dieu : avertissement, appel, encouragement, pardon, enseignement, parabole vivante. Mais il est faux que les phénomènes prodigieux soient l'accompagnement nécessaire et comme la pierre de touche de la foi. La souveraineté de Dieu, c'est d'abord sa liberté. Il n'y a donc pas d'exaucement sur commande et c'est tenter Dieu que de compter sur des prodiges comme d'exiger de lui une présence sensible. Tout

cela, il le donne quand il le juge bon et, de fait, une fois pour toutes : les miracles, pour fonder le règne du Christ dans le monde ; pour l'établir dans une âme, le contact de sa grâce ⁹.

La foi, parce qu'elle est obéissance, nous est donnée pour nous permettre d'œuvrer avec les humbles moyens qui nous sont normalement assignés : simplement, quotidiennement, consciencieusement et par conséquent sans en négliger aucun. Cela reste vrai quand ces moyens naturels s'appliquent au soin du corps (c'est-à-dire à la pratique de l'hygiène et de la médecine). L'Écriture les mentionne en plusieurs passages et ce n'est jamais pour en condamner l'emploi. Quand saint Paul recommande à Timothée de modérer son ascétisme en recommandant à boire un peu de vin pour sa santé, il fait de la médecine ¹⁰. Quand le bon Samaritain applique sur les plaies du blessé un pansement avec de l'huile et du vin, il met en œuvre un traitement protecteur, anti-inflammatoire et anti-septique ¹¹ ; quand Jésus lui-même, après avoir ressuscité la fille de Jaïrus, prescrit qu'on lui donne à manger ¹², il agit comme un sage médecin et recommande de ne point négliger les aides matérielles, comme s'il voulait justement défendre de ne compter toujours que sur le miracle ¹³.

N'avait-il pas reconnu en cela une offense faite à Dieu, quand le tentateur lui avait suggéré de ne pas tenir compte des lois naturelles auxquelles le corps humain est assujetti et qui veulent qu'il tombe et s'écrase à terre quand il s'élance au-dessus d'un précipice ? ¹⁴. Ne vouloir que des miracles pour être guéri c'est avoir la prétention de donner des leçons de foi au Seigneur lui-même !

D'ailleurs prenons garde ! L'action surnaturelle de Dieu ne s'accomplit pas toujours pour guérir, elle peut aussi bien frapper de maladie ou de mort. Le miracle que nous méritons, c'est celui qui a été donné à Simon le magicien qui voulait des prodiges dans

⁹ « Combien que Christ n'exprime pas s'il veut que ce don des miracles soit pour un temps seulement, ou bien qu'il réside perpétuellement en l'Eglise, dit CALVIN, toutefois il est plus vraisemblable que ce n'est que pour un temps qu'il promet les miracles, qui soient pour éclaircir et magnifier l'Evangile qui était alors encore nouveau et obscur. Vrai est toutefois, qu'il se peut que le monde ait été privé de cette grâce par son ingratitudo : toutefois, je tiens pour certain que la propre fin à laquelle les miracles ont été ordonnés, était à ce qu'aucun moyen qui put servir d'approbation à la doctrine de l'évangile ne fut omis à ce commencement. Et de fait, nous voyons que l'usage d'iceux a cessé bientôt après, ou pour le moins que les exemples en ont été si rares qu'on pouvait bien apercevoir que l'intention de Dieu n'était pas qu'ils fussent également communs à tous âges. » *Commentaire sur Marc, 16 : 17.*

¹⁰ I Timothée 5 : 23.

¹¹ Luc 10 : 34.

¹² Luc 8 : 55.

¹³ Voyez aussi la prophétie par laquelle Esaié annonce au roi Ezéchias sa guérison, en même temps qu'il ordonne l'application d'un gâteau de figues sur l'ulcère dont il allait mourir (Esaié 38) et dont CALVIN donne le commentaire suivant : « *Quemadmodum saepe alias factum videmus, nam etsi inferioribus mediis, quae vocant, non indiget Dominus : ita tamen utitur quoties visum est.* »

¹⁴ Luc 4 : 9-12.

son intérêt égoïste¹⁵, ou celui qui a frappé Ananias et Saphira¹⁶. Quel est celui d'entre nous qui s'approche de Dieu sans un cœur partagé, sans quelque réserve d'égoïsme ou d'incrédulité ?

CONCLUSION

La médecine et la foi sont si peu séparables que, pour le malade comme pour le médecin, c'est la foi qui permet de reconnaître le sens de la maladie. Même dans les moments obscurs, où notre esprit ne peut pas encore apercevoir le but de Dieu¹⁷, elle seule peut écarter la révolte qui aggrave et enracine le mal, elle seule inspire l'acceptation et le renoncement qui souvent conduisent tout droit vers la guérison, et toujours font découvrir le bon usage de la maladie. Pour celui qui manque de foi, « la première pensée devant l'épreuve, c'est la révolte ».

« L'organisme se cabre et l'esprit s'insurge devant la souffrance. Et aussitôt passé le saisissement initial, la faible raison commence ses récriminations. Suis-je assez malheureux, assez malchanceux, assez mal récompensé ? Suit alors l'énumération de tout ce que l'on croit être la perfection des devoirs accomplis. Puis c'est l'inévitable comparaison avec les gens qui vivent sans foi ni loi et à qui, affirme-t-on, tout réussit... »

« Qui donc crie à l'injustice et prône la non-acceptation en nous ? C'est le vieil homme, c'est-à-dire l'orgueilleuse individualité qui craint pour ses ambitions et l'animale sensualité qui redoute d'être endiguée »¹⁸.

Nous savons qu'une telle attitude d'esprit, chez les malades, les rend impossibles à soigner et les fait tôt ou tard la proie des charlatans. Exiger la guérison et le bien-être, penser sans cesse à sa santé est aussi loin de la vérité que de ne pas vouloir faire ce qu'il faut pour conserver ce que Dieu nous a confié¹⁹. L'acceptation de sa volonté n'est pas le fatalisme. Nous prévaloir d'un sophisme pour couvrir nos négligences et notre indiscipline qui nous condui-

¹⁵ Actes 8 : 9-24.

¹⁶ Actes 5 : 1-2.

¹⁷ Lire, Jean CALVIN, *Institution chrétienne*, I, xvii, 1 et 2.

¹⁸ Paul CARTON, *Bienheureux ceux qui souffrent*.

¹⁹ Cf. *Institution chrétienne*, III, x, 1 à 5 : *Comment il faut user de la vie présente et de ses aides.* « L'Écriture nous instruit quel est de droit usage des biens terriens ; laquelle chose n'est pas à négliger quand il est question de bien ordonner notre vie. Car si nous avons à vivre, il nous faut aussi user des aides nécessaires à la vie... Car elle montre que toutes choses nous sont tellement données par la bénégnité de Dieu, et destinées à notre utilité qu'elles sont comme un dépôt dont il nous faut une fois rendre compte. Pour cela, il nous les faut dispenser en telle sorte, que nous ayons toujours mémoire de cette sentence, qu'il nous faut rendre compte de tout ce que notre Seigneur nous a baillé en charge. Davantage, nous avons à penser que c'est qui nous appelle à compter, asçavoir Dieu, lequel comme il nous a tant recommandé abstinence, sobrité, tempérance et modestie aussi il a en exécration toute intempérance, orgueil, ostentation et vanité... »

sent à abîmer notre corps, c'est détruire l'instrument que Dieu nous a donné pour le glorifier. Il y a plus : le mépris des lois physiologiques et des règles d'hygiène ne nuit pas à l'être matériel seulement mais, ce qui est plus grave encore, il peut anéantir jusqu'à nos facultés spirituelles. La punition de la désobéissance n'est plus alors la souffrance, mais la déchéance²⁰. La grâce du Christ agissant dans une âme sait résoudre les contradictions apparentes et en particulier celle-ci : mettre sa bonne volonté à donner au corps les soins qu'il requiert comme si ces soins étaient une discipline voulue par Dieu, et cependant accepter comme venant de lui les gênes, les limitations et les souffrances que la maladie nous impose²¹. Grande est la force de ceux qui, avec sincérité, peuvent répéter la prière de Pascal :

« Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer dans les douleurs que je sens celles que je ne sentais pas dans mon âme quoique toute malade »²².

La vérité, c'est que pour tous les êtres vivants, dans la maladie comme dans la santé, la *providence* de Dieu est à l'œuvre, cette *providence* par laquelle il fait subsister et dirige sa création, par laquelle il maintient en vie les êtres, au travers des adaptations, des efforts et des réactions nécessaires, et qui se confond avec la « nature médicatrice » c'est-à-dire avec la Vie, car « en Dieu seul nous avons la vie, le mouvement et l'être »²³.

La vérité, c'est aussi que pour tous les hommes, dans la maladie, la *grâce commune* se manifeste ; cette grâce par quoi Dieu contient

²⁰ Cf. *Institution chrétienne*, III, x, 3. Il faut donc brider notre liberté par cette règle : c'est que tous les biens que nous avons, nous ont été créés afin que nous en reconnaissions l'auteur et magnifions sa bénignité par actions de grâce. Or où donc sera l'action de Grâces si par gourmandise tu te charges tellement de vivres et de viandes que tu en deviennes stupide et sois rendu inutile à servir Dieu et faire ce qui est de ta vocation ? Où est la reconnaissance de Dieu, si la chair étant incitée par trop grand abondance à vilaine cupidiscence infecte l'entendement de son ordre jusques à l'aveugler et lui ôter la discrétion du bien et du mal... Le flair de la cuisine en ravit tellement d'autcune qu'ils en sont hébétés pour ne rien apprêhender de spirituel.

²¹ Cf. Jean CALVIN, *Commentaire sur Jean* 17 : 11. « Il faut aussi que nous soyons de même disposés et préparés à endurer la croix. Ce n'est pas toutefois à dire que nous devions écouter un tas d'esprits fanatiques, qui disent qu'il ne faut pas chercher remède pour les maladies et autres maux, de peur que nous rejetions la coupe que le Père céleste nous présente. Parce que nous savons qu'il nous faut mourir une fois, il faut aussi que nous soyons préparés à la mort ; mais parce que le temps de la mort nous est inconnu, notre Seigneur nous permet de contrecarrer notre vie par les aides lesquelles il a lui-même ordonnées. Il nous faut patiemment endurer les maladies quelques graves et fâcheuses qu'elles soient à notre chair : toutefois, tandis qu'il ne nous appert point qu'elles soient mortelles, nous devons chercher allègrement. Seulement, gardons-nous de rien tenter qui ne soit permis par la Parole de Dieu. Bref, moyennant que ceci reste toujours arrêté dans nos cœurs, que la Volonté de Dieu soit faite, quand nous cherchons délivrance des maux qui nous pressent ou tourmentent, nous ne laissons pas pour tant de boire la coupe qu'il nous a baillée. »

²² Blaise PASCAL, *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*.

²³ Actes 17 : 28.

l'excès du mal, par laquelle il protège contre eux-mêmes, avertissant ou contrecarrant, par l'instinct ou la souffrance, les individus ou les sociétés, qu'il sauve de la ruine totale où leur corruption les entraînerait s'il les abandonnait; cette grâce par laquelle il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons²⁴, et par laquelle il maintient l'existence de l'humanité jusqu'au retour du Christ.

La vérité, c'est enfin que pour les chrétiens et pour ceux que Dieu appelle à lui, la maladie comme toute épreuve, et la guérison comme toute bénédiction peuvent être des actes de la *grâce particulière* par laquelle l'amour du Christ nous cherche, nous poursuit, nous conquiert et nous sauve.

Pour le malade chrétien la foi est une obéissance qui lui fait accepter d'avoir un corps à soigner et de devoir tenir compte du « frère âne » comme l'appelait saint François, quand pareil à l'ânesse de Balaam²⁵ il se met au travers du chemin qu'il ne faut pas suivre.

La foi est aussi la certitude qu'aucun mystère douloureux ne trouble, et qui commande à chaque chrétien, comme aux croyants dont le souvenir est pour lui une force et une bénédiction, d'être à son tour, dans la souffrance, le témoin de la vérité.

Pour le médecin chrétien, la foi est aussi soumission, abandon et obéissance dans une vocation redoutable, qui demande une grande attention, une prière réitérée pour plus de clairvoyance et une constante humilité. Nous savons tous que nos plus grandes fautes ne sont pas de science, car on peut presque toujours s'informer ou consulter un confrère, mais de conscience et surtout d'excès de confiance en nous-même, c'est-à-dire de manquements à cette foi sérieuse qui donne le discernement, en écartant ce qui vient du moi et qui aveugle ou fausse le jugement. Sans regarder en arrière vers de vains remords, sachant que Dieu pardonne, répare et utilise les fautes, il faut nous en souvenir sans cesse afin de ne plus lâcher sa main.

Et quand il nous arrive d'avoir été par sa grâce un instrument dans la transmission de ses bienfaits et que nous avons fait ce que nous devions faire, n'oublions pas que nous sommes en tout cas²⁶ des serviteurs inutiles.

Soli Deo gloria !

²⁴ Matthieu 5 : 45.

²⁵ Nombres 22.

²⁶ Luc 16 : 10.

La parole de Dieu dans la pratique de la médecine⁽¹⁾

Pour la plupart de nos contemporains, qu'ils soient médecins ou non, ce titre n'a pas de sens.

Pour les incroyants, athées, les mots *Parole de Dieu* ne signifient rien. Pour des déistes, Dieu n'a jamais parlé aux hommes autrement que dans leur conscience morale ; la Bible n'a tout au plus qu'un intérêt culturel : document contenant des informations sur l'histoire, la vie, les exemples et les mythes des habitants d'un petit pays, en des temps depuis longtemps passés ; tout au plus, la médecine peut-elle y trouver des traces de quelques conceptions périmentées !

Aux yeux même des si nombreux chrétiens dont la religion n'est guère que sentimentale, il y a deux ordres de réalités : l'ordre des faits, du déterminisme ou du hasard, des affaires, de la matière et du corps, que comprend la science et que domine la technique ; celui des sentiments, de la vie, de la liberté et de l'âme, qui donne une place aux aspirations religieuses. La médecine fait partie du premier ; la Bible du second. Celle-ci peut inspirer les sentiments du médecin comme de tout homme ; elle n'a pas de place dans le domaine de la science et de la technique médicale !

Mais pour ceux qui ont perçu dans la Bible la Parole de Dieu, pour qui elle est l'Écriture Sainte, qu'ils en aient connaissance par la lecture personnelle ou par les enseignements et la liturgie de l'Eglise, cette position dualiste est en contradiction absolue avec la Bible elle-même, avec la pensée qui y règne, avec les enseignements et les exigences divines dont elle est faite.

D'abord, ce dualisme affirmerait l'existence de deux règnes : l'un où Dieu commande ; l'autre d'où Dieu est exclu et où l'homme s'efforce d'établir son propre règne à la place de celui du hasard. Si l'on adopte le langage de la Bible elle-même qui désigne sous le nom de *cœur* ce qui, en l'homme, décide ses options et ses engagements essentiels, par quoi il donne sa créance, sa confiance et son obéissance, qui le porte à choisir son axe de référence, son critère du vrai, et la signification de sa vie, la présupposition dualiste signifie que le *cœur* de l'homme est partagé.

¹ Etude publiée dans *La Revue naturiste*, 28^e année, 1^{er} trimestre 1957.

Elle implique qu'il mette sa confiance dans sa propre ingéniosité, dans son don d'organisation, dans la perfectibilité infinie de sa technique ; alors que celle-ci, qui est multiplication de la puissance et, comme telle, richesse tombe sous la condamnation de Jésus, qui ne tient pas la richesse pour bonne ni pour neutre, mais comme le mur qui ferme à l'homme le Royaume des réalités éternelles.

Elle affirme, en somme, que la science et la technique en général, et en particulier la science et la technique médicales, sont en dehors des thèmes dominants de la Bible : Création, Chute et Rédemption ; que la Bible n'est pas la clef de toute connaissance véritable, révélant le sens de toute réalité terrestre.

Le dualisme, dont les conséquences ne seraient pas apparentes s'il s'agissait des mathématiques ou de la minéralogie, porte des fruits particulièrement pernicieux en faisant écran à la perspective biblique quand il s'agit de la médecine. Il implique que pour prendre soin de la vie humaine, il n'est besoin de savoir ni ce qu'est la vie, ni ce qu'est l'homme, ou du moins de le savoir d'une connaissance qui en donne la signification. Vouloir conseiller ou traiter cet homme qui est là devant moi, dans mon cabinet de consultations ou dans son lit, sans savoir ce qu'il est, d'où il vient, où il va, c'est me conduire en aveugle conduisant un aveugle. Mon action met en jeu ma conscience ; et l'existence que mon prochain me confie dépend de la réponse à cette question : cette vie dont je veux prendre soin, quel est son sens, sa nature et son but ?². Cette réponse, qui la connaît ?

Un Seul la connaît, parce qu'un Seul connaît l'homme. Celui qui l'a voulu et créé ! Dieu seul connaît l'homme. Ainsi, l'homme ne comprend l'homme, ne se connaît soi-même que par Dieu, en connaissant Dieu. Et voici : Dieu s'est fait connaître à l'homme et a fait connaître l'homme à l'homme en se faisant homme. En contemplant celui qui est à la fois Dieu et homme, Jésus-Christ, image du Dieu invisible et modèle parfait de l'homme tel que Dieu l'a voulu, l'homme connaît le vrai Dieu et le vrai homme, le nouvel Adam. Celui qui s'est appelé lui-même *l'Homme* (employant la locution hébraïque : *Fils de l'homme*) est le même qui a dit : « Quiconque m'a vu a vu le Père ». « Personne n'a jamais vu Dieu sinon celui qui nous l'a fait connaître », a dit saint Jean. Pilate ne croyait pas si bien dire quand, en présentant Jésus au prétoire, il disait : « *Ecce homo !* » Nul n'a exprimé cette vérité essentielle mieux que PASCAL, avec son admirable concision : « Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. Nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus-Christ. Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes ». « Ainsi sans l'Écriture,

² Cf. Jean Bosc : *La Vie humaine dans la perspective biblique*.

qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien, et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature. »

Rencontrant en Jésus-Christ, l'image de celui qu'il est destiné à être, tout cœur sincère est amené par l'Esprit de Dieu à lui comparer sa propre réalité, et à se découvrir égoïste, insensé, asservi. Chacun est forcé de trouver en soi-même dans l'humilité de la clairvoyance intérieure ce qu'il trouvait en autrui, dans l'orgueil de son jugement critique. Et Jésus, pour faire connaître les hommes à eux-mêmes, s'est identifié plus encore à eux. Ecouteons encore PASCAL : « Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste. Mais il a été fait péché par moi. Tous Vos fléaux sont tombés sur lui ».

C'est ici l'expérience littéralement *cruciale* de la foi chrétienne. Sur la Croix, l'homme voit sa propre humanité condamnée et suppliciée, comme criminelle.

Dans la charité de Jésus-Christ, l'homme comprend aussi la misère des autres hommes, et les reconnaît comme ses prochains. En s'identifiant à l'homme, Jésus s'identifie à tout être qui souffre dans son corps : « J'étais malade et vous m'avez visité »³. Et cela nous conduit à le trouver en tout malade que nous aidons. Dans le récit du bon Samaritain, celui qui aime, c'est encore l'homme qui soigne celui qui souffre dans son corps. Mais l'humanité parfaite de Jésus, dans l'identification avec l'humanité perdue et souffrante, montre cette humanité rachetée, transfigurée et triomphant de la mort par sa résurrection. En assumant jusqu'à la mort la condition humaine déchue, il montre qu'en lui la Vie triomphe de la mort ; il montre la vie humaine dans sa destinée dernière et glorieuse.

A la question : Qu'est-ce que la vie ? c'est encore Jésus qui répondra : « Je suis la vie ». Lui-même est la réponse de l'Ecriture à cette question comme à toute question vraiment importante. En lui s'éclairent tous les mystères de l'être humain et de sa destinée. En lui, le Verbe, « était la vie, et la vie était la lumière des hommes ». Ainsi la vie, l'homme l'a reçue avec la création, et la reçoit continuellement du Verbe Vivant, du Dieu Vivant, de sa volonté créatrice et de son amour rédempteur : « En toi est la fontaine de la vie », dit le psalmiste⁴.

Pour l'Ecriture, la vie est donc bien autre chose qu'un hasard de la grosse molécule protidique. La vie de l'être humain, qu'il le sache ou non, que son médecin l'ignore ou le croie, est un don continual du Fils. « Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu » ; « Je suis venu, dit Jésus, afin que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient dans l'abondance »⁵.

* * *

³ Matthieu 25 : 36.

⁴ Jean 11 : 25 ; 1 : 4 ; Psaume 36 : 10.

⁵ Colossiens 3 : 3 ; Jean 10 : 10.

En fait, l'homme ne comprend et ne vit pleinement sa vie qu'en union avec Dieu, que lorsque sa relation avec Dieu est ce qu'elle doit être. La vie séparée de sa source et de son but, ce n'est bientôt plus la vie. Ce qui devrait être harmonieux devient grimaçant, ce qui devrait être clair devient obscur, ce qui devrait être constructif devient destructeur. La vie se précipite dans la mort ! Le refus de la vérité, le refus de Dieu, c'est le refus de la vie, la destruction de l'être même.

Bien sûr, l'homme moderne, s'il est spiritualiste, interprète toutes ces paroles selon sa philosophie, en leur donnant un sens allégorique : « La vie dont il est question dans toutes ces paroles, dit-il, c'est la vie spirituelle, la réalité immortelle de l'âme ; non pas la vie corporelle avec ses fonctions matérielles ; cette vie spirituelle, qui est la vie de l'âme, n'a rien à faire avec la vie biologique, botanique ou animale ». Voire ! Sur quoi se base-t-on pour interpréter ainsi les paroles de l'Ecriture ? Pas sur l'Ecriture dans son ensemble, car elle affirme fortement l'unité de l'être humain, dans la vie et dans la mort, dans la création et dans la résurrection. Elle identifie la vie et le sang, marquant ainsi qu'elle est répandue et qu'elle circule dans tout le corps ; et le même mot lui sert pour signifier vie et âme. L'Ecriture n'est ni spiritualiste ni matérialiste. Elle considère toujours l'homme entier, esprit, âme et corps, il est *un* dans son péché et dans sa génération, dans sa mort et dans sa résurrection, dans son égarement et dans sa vocation.

Dans l'*ordre de la création*, la vie est en chaque être un don de la Parole créatrice, incessamment à l'œuvre, elle sans quoi le monde serait « informe et vide »⁶. C'est elle qui, par le moyen des structures intra-cellulaires et des organisations cellulaires, dirige la multiplication de la première cellule, la formation des organes, des fonctions et des instincts, la croissance ; elle, qui assure la synergie entre le système nerveux, les sécrétions internes et les organes ; elle, qui réalise et poursuit dans chaque être selon son espèce le plan originel, la permanence des lois de l'espèce ; elle, qui en chaque créature, maintient l'harmonie assortie à l'ordre cosmique de la création et à ses changements, les adaptations et les évolutions.

Dans le désordre du monde abîmé par l'égarement de l'homme, la patience de Dieu est à l'œuvre par sa Parole créatrice qui se sert de la vie pour limiter les effets destructeurs de cet égarement, et maintenir l'existence du monde avec ses lois, les divers règnes de la vie et les sociétés humaines. Ainsi, dans le désordre humain et cosmique dont la maladie est la conséquence, la vie assure les réactions de défense, les signes d'avertissement et l'œuvre de réparation. Elle s'efforce de maintenir dans les groupes humains la permanence de quelque instinct moral élémentaire qui limite leur désintégration et maintient dans l'homme un peu d'humanité. Ainsi, par la conservation de la vie qui est aussi son œuvre, le Fils poursuit, par son Egli-

se, son Corps sur la terre des hommes, l'œuvre rédemptrice qu'il a commencée en s'y incarnant.

Dans *l'ordre de la Rédemption*, l'œuvre de la Grâce s'accomplit au travers de la vie quand elle se sert, pour la conversion et la sanctification, des maux du corps et de leur guérison, des perceptions qui traversent le corps, et des émotions qui le mettent en jeu, des clairvoyances, des prières et des disciplines auxquelles le corps prend part, des communions où il reçoit le Pain de Vie⁷, des actes d'amour fraternel dont il est l'agent ou le sujet : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner *sa vie* pour ses amis »⁸.

Dans *l'ordre du Royaume à venir*, la vie, dès maintenant appelée à être vie éternelle, participe à la Résurrection, au renouvellement de toutes choses, au règne de l'économie des nouveaux cieux et de la nouvelle terre annoncés par les prophètes. Le soin de la vie humaine, qui réalise l'obéissance à l'ordre édénique voulu par Dieu et tend à restaurer entre les hommes et la création l'harmonie première, a dans cette perspective un caractère prophétique.

L'Écriture n'a qu'un mot pour désigner *vie* et *âme*. La vie, c'est l'âme même, la puissance personnelle qui assemble, anime et renouvelle le corps ; c'est la réalité même du corps, car la matière change plusieurs fois au cours des années. Le marquage des éléments par la radio-activité montre que même les tissus osseux et dentaires se renouvellent entièrement : la réalité permanente du corps, c'est la vie qui assure ce renouvellement comme elle a assuré cette formation ; c'est l'âme présente et active dès le premier moment de la conception et jusqu'au dernier soupir. Depuis l'instant où Dieu l'a donnée jusqu'à celui où il la reprend, la vie provient de Dieu et elle lui appartient ; elle n'appartient qu'à lui.

Le sentiment qui domine la pensée et l'action du médecin chrétien, c'est alors le respect de cette vie, c'est-à-dire l'admiration devant ses réalisations et ses virtualités insondablement complexes et merveilleusement efficaces ; la modestie scientifique devant la sûreté, la souplesse et la sagesse prodigieuses de son action ; la reconnaissance pour les dons innombrables reçus en elle, de l'origine à la fin de notre existence ; l'affection pour le patient dont Dieu nous confie la vie, tissée avec celles de ses prochains, dont la nôtre ; l'unité de cette reconnaissance, et de cette charité, dans un même amour pour notre Père et pour nos frères ; le vertige devant l'éternité à laquelle est appelée cette vie dès l'origine.

Si tout ce qui précède est vrai (et comment ne le serait-ce pas si c'est fidèle à l'Écriture), seule, de toutes les formes de la médecine, celle dont notre maître Paul CARTON a dressé l'édifice majestueux et cohérent répond à la conception biblique de la vie.

★ ★ ★

⁷ Jean 6 : 35.

⁸ Jean 15 : 13.

Mais le lecteur a sans doute remarqué que nous n'avons pas jusqu'ici employé le mot *nature*. C'est qu'il est plus sûr, pour exprimer la pensée biblique, d'employer les mots bibliques, ou ceux qui les traduisent ; et de penser selon des concepts qui recouvrent exactement ceux que comporte le langage biblique. Or, le mot *nature* est absent de l'Ancien Testament, des Evangiles et du livre des Actes. Les Epîtres n'emploient qu'en cinq passages le mot *phusis* qu'on traduit par *nature* avec une minuscule dans le sens de *condition*.

A vrai dire, chaque forme de pensée donne un sens différent au mot *nature*, que l'on met bien en lumière en désignant ce à quoi on l'oppose : homme, liberté, surnaturel ou grâce, civilisation ou société, artifice ou sophistication.

Sans doute, dans l'esprit du médecin cartonien, *nature* signifie *création* et *créatures* ; mais le mot *nature* n'a pas ce sens pour la plupart des gens. Il en a d'autres, nombreux, selon les options religieuses de chacun. Etymologiquement, il est associé à l'idée de naissance, non de création. Il a trait à ce qui naît, c'est-à-dire aux êtres engendrés, les uns par les autres. Il ne comporte pas de références à un Créateur. Cela donne au mot *nature*, donc au mot *naturisme*, un sens équivoque que chacun infléchit selon sa doctrine fondamentale.

Pour les uns, la nature est la réalité matérielle où règne le déterminisme physico-chimique ; l'homme qui en fait partie la perçoit par ses sens, la comprend par sa raison, et la connaît, l'exploite et la corrige par la science et la technique, en vue de son bien-être économique (car lui-même n'est que matière, puisqu'il n'y a pas d'autres essence). Religieusement, cette conception tend à l'athéisme. En médecine, elle inspire consciemment ou non, la médecine classique.

Pour d'autres, la nature est au contraire le flux des puissances élémentaires, irrationnelles, dont l'intuition ou l'instinct, par une sorte de communion avec elle, perçoit mieux la réalité que la raison, dont les catégories rigides ne s'adaptent pas à ce qui est mouvant. Religieusement, cette conception tend au panthéisme ou à l'athéisme nitzschéen. Moralement, au libre épanouissement de l'instinct. Médicalement, au naturisme fanatique et nudiste, ou à la recherche anarchique des stimulations de l'instinct.

Pour d'autres encore, la nature est la projection des apparences trompeuses que forme l'esprit du sujet pensant, seule réalité, dans laquelle le monde et Dieu n'existent qu'immanents. Telle est la tendance des religions indiennes et de la *Christian Science* ; pour le Bouddhisme primitif, il n'est même pas question de Dieu. L'idéal moral tend au détachement. La médecine, au seul traitement mental.

Pour d'autres aussi, l'esprit humain libre et la nature déterminée sont deux réalités d'essences différentes ; la première capable de conscience morale et religieuse, la deuxième plus ou moins connais-

sable en soi selon les philosophies. Religieusement, cette conception tend au déisme. Moralement, au volontarisme.

Pour d'autres déistes, avec Jean-Jacques ROUSSEAU, l'idée de nature s'oppose à celles de société et de civilisation ; s'appliquant au monde terrestre comme à la nature humaine, elle glorifie la nature vierge, mère bienfaisante, et le bon sauvage, animé de bons instincts.

Pour les penseurs chrétiens, le mot *nature* ne s'identifie pas toujours à celui de *création*. L'appliquant aux facultés humaines, il s'oppose pour les uns au surnaturel dont la chute les a découronnés et comporte l'idée d'une imperfection par incomplétude ; pour d'autres, il signifie tendance au mal ; il comporte l'idée de corruption et s'oppose à l'œuvre de Dieu. Le mot *nature* signifie dans ce premier cas l'homme incomplet qui doit se dépasser ; dans le second, l'homme abîmé par le mal, et qui doit être régénéré.

Les doctrines médicales qui se réclament de l'épithète *naturiste* sont inspirées au fond par telle ou telle de ces conceptions. Dans le public, l'assentiment ou l'opposition avec lesquels les esprits divers abordent cette épithète dépend de ce qu'eux-mêmes y mettent, c'est-à-dire de leurs présuppositions, réfléchies ou non, à l'égard du concept de *nature*.

Par la confrontation de l'idée de médecine avec la pensée de l'Écriture, nous voici conduits à cette double conclusion : de toutes les doctrines qui définissent et orientent la médecine, la doctrine naturiste, telle que Paul CARTON l'a édifiée, répond seule à la doctrine biblique de la Création, de la Chute et de la Rédemption au sens biblique de la destinée du monde et de l'homme ; mais le mot *naturisme* qualifie très imparfairement cette doctrine médicale parce qu'il suggère tout autre chose que cet accord avec la Parole de Dieu. Nous avons été amenés à analyser la raison d'un malaise que nous ressentons tous depuis longtemps et, nous l'espérons, à mieux comprendre le soin de la vie humaine, le soin de la vie des autres, et celui de notre propre vie, dans la perspective de la reconnaissance envers Dieu, créateur, sauveur et inspirateur.

*Gloria Patri et Filio, et Spiritui Sancto,
Sicut erat in principio, et nunc, et semper,
et in saecula saeculorum. Amen.*

La maladie a un sens⁽¹⁾

La maladie a un sens, que ceux qui soignent le malade doivent discerner et l'aider à discerner.

Il faut reconnaître qu'il y a une médecine paresseuse et rapide qui se contente de donner au symptôme douloureux ou gênant un nom terminé en *algie* ou en *ite*, puis à prescrire une drogue destinée à le supprimer, et que beaucoup de patients s'en contentent. Mais tout médecin conscient pose un diagnostic, c'est-à-dire, bien sûr, cherche la signification des symptômes morbides. C'est une application de la science, qui fait appel à la mémoire et à l'intelligence du médecin ou d'une succession de médecins. Au diagnostic est attaché un traitement qu'applique éventuellement la compétence technique des auxiliaires médicaux.

Remarquons que dans une perspective strictement rationaliste, on pourrait confier cette œuvre à une machine : il y a des partisans de la cybernétique de la consultation. Le diagnostic, nous est-il dit, est la confrontation des symptômes, relatés ou observés, avec les connaissances du médecin : les erreurs sont dues à l'incomplétude soit de ses connaissances, soit des signes notés. La science médicale s'est tellement étendue qu'aucun médecin ne peut avoir tout appris ni se rappeler tout ce qu'il a su. Seule, une machine, désormais, pourrait contenir et garder la somme de tous les livres de médecine. Le médecin (ou même une succession de médecins) noterait tous les signes sur une carte perforée, et l'on s'en remettrait à la machine de donner soit le diagnostic, soit la liste des informations manquant encore pour l'assurer (on compléterait alors la carte pour recommencer l'opération). La machine indiquerait aussi le traitement correspondant, tel que l'auraient fixé les ouvrages ayant servi à son réglage. Le médecin aurait alors tout loisir d'ajouter à cette réponse son influence morale, comme on ajoute une bonne sauce à un plat trop sec, et d'utiliser là un peu de sa valeur d'homme, rendue inutile pour la fixation du diagnostic, du traitement et du pronostic. Sauf une élite de chercheurs attitrés, chargée de faire progresser la science et d'en tenir à jour le catalogue, les médecins n'auraient qu'une fonction instrumentale. L'invention et l'intuition personnelles n'auraient plus de place dans un tel système.

¹ *Les cahiers de la Méthode naturelle*, 38^e année, Nouvelle série N° 31, 3^e trimestre 1987.

Ne nous y trompons pas : cette conception nous menace et cherchera à s'imposer, et peut-être assez vite, car elle est séduisante pour la tendance d'esprit (au fond obsessionnelle) d'une technocratie dont l'idéal est la planification rationnelle et sociale. Sans doute, cela se bornera-t-il pendant très longtemps à la présence, dans les bibliothèques, de machines à la disposition des praticiens et tenues à jour (et d'ailleurs d'une manière internationale, car le langage des cartes perforées est universel), donnant en un quart d'heure un renseignement qui prendrait des heures à être découvert parmi les livres.

Mais quiconque a vécu la grande aventure de la vie du médecin voit les limites de ce que peut apporter la cybernétique.

Tout d'abord, celle de la nosologie des traités. Rares sont dans la pratique journalière les cas qui coïncident avec un beau diagnostic tel qu'on apprend à les faire à l'hôpital. La plupart des situations qui se présentent à nous refusent de s'y insérer.

Nous connaissons trop aussi, si nous avons vécu quelque temps, la vanité des traitements successivement attachés aux entités nosologiques, changeant de décennie en décennie avec les éditions successives des traités, pour croire que tous ceux d'aujourd'hui échapperont au ridicule qu'ont acquis ceux du passé, et par conséquent pour prescrire avec conviction la partie thérapeutique dictée par les cartes perforées.

Surtout, nous savons qu'en médecine un certain dogmatisme à prétention scientifique cache souvent un esprit primaire propre aux identifications abusives et qui n'enrôle qu'avec une partie du réel. Le diagnostic nosologique est essentiel, mais le médecin ne peut s'imaginer qu'il connaît la situation du malade quand il a dit le nom de sa maladie ; cela convient au malade qui a le droit d'en rester au stade de la pensée magique, et pour qui il est très important d'être rassuré et admiratif en présence du médecin qui a prononcé ce nom : c'est un élément essentiel de sa relation au médecin. Quand le malade dit : « Il a trouvé ce que j'ai ! », le médecin doit utiliser, dans l'intérêt de son malade, cette conviction qu'on est le maître de ce qu'on peut appeler par son nom ; mais il ne peut pas être assez naïf pour croire que ce nom est la clef de la connaissance essentielle et de la puissance.

A l'hôpital, on désigne parfois le malade par le nom de sa maladie, comme si c'était son être. Si fier que soit parfois le malade d'être un cas intéressant, il ne dit tout de même pas : je suis le diabète, mais *j'ai* le diabète. Cependant, ce verbe *avoir* ne fait pas de la maladie une entité qui l'habite. La réalité, c'est qu'il *est diabétique*, car toute maladie est la relation du malade avec la cause pathogène. Le bacille d'Eberth est une réalité concrète, le typhique aussi : la typhoïde, non ; elle est la relation de l'un à l'autre ; on peut la guérir en agissant sur le bacille par le chloramphénicol (mais en pensant au danger d'une bactériolyse brutale) ; on pouvait aussi, et on pourrait encore, en cas d'intolérance de l'antibiotique, la gué-

rir en agissant sur l'organisme du patient, par les manœuvres diététiques et hydrothérapeutiques.

Connaître ce qu'il faut pour soigner un malade n'est pas plus connaître le nom de son mal que connaître son patronyme : c'est connaître *le sens de sa situation*. L'abstraction est une démarche féconde de l'intelligence ; il faut former des abstractions et s'en servir : encore faut-il être conscient de le faire, pour que le jugement qui en dépend soit sain.

Comprendre la réalité n'est donc pas la comparer avec une classification, c'est en pénétrer le *sens*. Le jugement médical s'inscrit donc dans la perspective épistémologique d'une sémantique généralisée. La question préliminaire au *que faire ?* n'es pas tant *qu'a-t-il ?* mais *que signifient les manifestations et la situation qu'il présente ?*

A partir du moment où nous cherchons un *sens*, nous en trouvons plusieurs, successivement, dans des *ordres* différents d'être et de pensée. Bien sûr, le sens, d'abord, des symptômes éprouvés par le malade et recueillis par le médecin, c'est le *diagnostic primaire* ; celui que pourrait porter la machine et qui considère en quelque manière l'être humain comme une machine : ce diagnostic s'apparente à celui de l'horloger ou du mécanicien. Exemple : chez un enfant, dyspnée, sibilances et sous-crépitants, avec ou sans fièvre, éosinophilie du sang et des crachats = asthme ; traitement = théophylline.

Mais au second degré, le malade est considéré comme *un animal*, dont l'organisme cherche l'homéostase et manieste son alarme. Si le sens des symptômes, c'est la maladie, le sens de celle-ci répond à la définition de SYDENHAM : « Quelque contraire que soit au corps humain la cause d'une maladie, elle n'est rien de plus qu'un effort de la nature qui lutte de toutes ses forces pour restaurer la santé du malade, en éliminant l'élément morbifique ». Le *sens* du mal s'inscrit dans la perspective finaliste, caractéristique de l'être vivant. Le trouver ce n'est plus seulement nommer la maladie : c'est *l'interpréter*. Exemple : chez le même enfant, le foie est gros et douloureux ; les tests montrent une allergie au lait ; cet asthme signifie donc un trouble du métabolisme protidique ; l'organisme *manifeste son besoin* d'une nourriture appropriée = traitement diététique.

Au troisième degré, le sens est plus profond encore : le malade est vu comme un *être humain* qui aime, comprend et demande. Dans notre exemple, l'enfant est envoyé à la montagne ; il n'a plus de crise et, au bout de quelques temps, tolère le lait. Les parents louent alors un chalet pour y passer l'été avec lui ; et voilà que l'asthme repaît ! Mère anxieuse, surprotectrice ; enfant unique et très sensible. Le *sens* de la dyspnée est la réaction de l'enfant à l'angoisse maternelle. Le traitement est celui de cette angoisse plutôt qu'une séparation.

Dans un quatrième degré, le sens du mal s'insère dans une *perspective sociale*. Exemple : l'angoisse de la mère remonte à ses relations avec son mari, ou avec ses parents, ou avec sa sœur. Le sens de la dyspnée de l'enfant devient celui de cette névrose familiale (c'est un pléonasme !) et nous voici conduits à un traitement qui embrasse un groupe social ; l'enfant n'est donc pas seulement personne humaine, petit animal et machine complexe, il est membre d'une société.

A chacun des ordres auxquels appartient son être répond un ordre de signification de ses symptômes et, pour le médecin, un *ordre de recherche, d'attention, de méthode et d'action*, qui met en cause le même ordre, en lui-même.

En somme, ou bien le malade présente des symptômes corporels dont le sens est une maladie, mais celle-ci a un autre sens, celui d'une crise de son être, et la médecine est l'art d'interpréter le besoin dont le malade est le langage : alors le traitement essentiel, à côté de celui de l'entité morbide, répond à ce besoin : réglage nutritionnel, repos ou activité modifiée, éviction d'une agression.

Ou bien les symptômes sont une souffrance psychique, et le diagnostic comporte un traitement qui peut être corporel : mais la réaction maladroite d'alarme et de défense de l'être manifeste et cache à la fois son sens profond qu'il faut interpréter.

Ou bien le trouble corporel manifeste et cache un trouble névrotique intolérable bien que lui-même soit un masque : le langage du corps exprime une souffrance de l'âme : mais la déguise et la nie, ce qui en rend la clairvoyance doublement difficile.

Il faut que le médecin et le malade se bouchent les yeux et les oreilles pour que la médecine prétende n'être que la médecine du corps, mais refuse d'être celle de tout l'être. A vrai dire, malade ou médecin, ou les deux par complicité tacite, préservent, comme jalousement, cette cécité et cette surdité actives dans la plupart des cas. Que le médecin en soit guéri, que ses oreilles veuillent écouter et son regard regarder, et tout change pour son malade, pour lui-même, et pour leur relation désormais. Et cette relation même a une valeur sémantique, herméneutique et thérapeutique. Sémantique, parce qu'elle introduit le médecin dans des ordres de signification et d'être qui lui restaient fermés. Thérapeutique, puisqu'elle y introduit aussi le malade, et l'amène à découvrir ce qu'il ignorait du sens de son mal et de lui-même, puis, par là, comprenne ce en quoi il doit changer.

Seulement, toute investigation qui modifie le donné observé cesse d'être valable si le chercheur n'en est pas conscient ; bien plus, cette puissance d'action sur le malade peut lui faire ou du bien ou du mal.

La connaissance précise de la science médicale, exigeant de se tenir au courant et de s'adapter continuellement, est nécessaire, mais elle ne suffit pas : il manque une sagesse qu'apprend seule l'ex-

périence vécue, éclairée par la culture scientifique et générale. Sagesse du corps par la pratique de la vie saine, le contact, l'observation et l'amour de la création. Sagesse de l'esprit par la pratique des moyens de se connaître soi-même et de prendre conscience de ce qui se passe avec autrui.

Quand la vie est en cause, et davantage quand il s'agit d'une vie humaine, *tout a un sens* et rien n'en est dépourvu. Autrement dit, tout *demande* perception, réflexion et réponse. Ceci ne concerne pas seulement le médecin, mais tous ceux à qui se confie ou est confié le malade, et en particulier l'infirmière qui vit beaucoup avec lui et devant laquelle il est plus spontané que devant le médecin.

Est-ce tout ? Non, il y a encore l'essentiel. Si le sens de la maladie est lié à celui de la vie et de la mort, il faut pour le découvrir la clairvoyance que donne la vie intérieure. Savoir que la destinée de tout être humain a un sens et que Dieu le connaît, c'est regarder cet être à la lumière de la foi ; c'est l'écouter comme on écoute dans l'acte de prier. C'est avoir reçu l'assurance et l'expérience renouvelée que tout est message et grâce, même pour celui qui ne le sait pas ; mais dans la reconnaissance pour qui en a pris conscience en Christ.

Bien sûr, nul ne peut se prétendre être porteur de la pensée de Dieu, et le souvenir des délires mystiques nous incite à l'esprit critique en face des interprétations religieuses et simplistes. Ce dont il s'agit, c'est de rassembler toutes les données, de les remettre en place, et de poser autrement les questions, dans une perspective qui les fasse apparaître dans leur importance relative, et dégage ce qui est l'essentiel de ce qui le cache.

Une manière d'écouter le malade qui s'apparente à un esprit de prière, lui permet de trouver lui-même, plus ou moins tôt, ce qu'il cherche inconsciemment. Le malade peut ainsi être conduit à découvrir un nouveau sens à sa maladie, celui-là spirituel et qui fait partie du sens de sa vie ou de sa mort.

Tout cela comporte plus de silence intérieur que d'explications ou d'exhortations : mais parfois un mot, une très discrète allusion agissant comme le grain de cristal dans une solution sursaturée, exprime ce que pressentent ensemble le soignant et le soigné.

Et l'astrologie ? ⁽¹⁾

Il nous arrive que des patients, venus pour nous consulter, et sachant que nous nous efforcerons d'établir un diagnostic de leur tempérament, de leur vitalité et de leur caractère, nous apportent ou nous proposent pour l'y comparer une étude astrologique (...).

La connaissance de l'être humain par l'étude de son visage, de ses formes, de sa main et de son écriture, donne au public l'impression d'une divination prodigieuse. Or, il n'y a là aucun mystère ; il y a une loi de la nature vivante, qui fait que les tendances de l'esprit et de l'instinct, pour chacun, s'expriment dans les gestes et les formes de son être corporel. Ce qui est immatériel s'inscrit dans la matière, en la modelant. Inversement, ces manifestations matérielles évoquent par intuition et permettent de connaître, par observation et interprétation méthodiques, la réalité animique et spirituelle qui l'a faite ce qu'elle est.

Les sciences physiognomoniques, il faut le noter, ont toujours été le fait de spiritualistes (tels les anciens auteurs, hippocratiques et les occultistes) et, dans les temps modernes, de chrétiens, L'abbé MICHON est le créateur de la graphologie, le pasteur LAVATER de la physiognomonie, Paul CARTON, celui de la connaissance des tempéraments, dont avant lui n'existaient que des ébauches.

La science du caractère, des tempéraments et de la vitalité est véritable, car son exactitude se vérifie quotidiennement dans ses applications, c'est-à-dire dans le vaste domaine de la connaissance et de la conduite des hommes, à commencer par soi-même. La médecine, qui est l'art de diriger les êtres en vue de leur santé, ne peut se passer de tenir compte, consciemment ou non, de cette science raisonnée ou intuitive. Certains médecins comprennent enfin ce qu'ils peuvent gagner à l'étudier et à l'appliquer méthodiquement, c'est-à-dire scientifiquement.

L'astrologie n'a de commun avec les sciences physiognomoniques que de vouloir être connaissance de l'homme. Mais au lieu de partir de ce qu'il *exprime*, elle tient compte de données cosmiques, qu'elle estime *imprimer* leur influence sur lui au moment de sa naissance, ou, plus prudemment, avoir une correspondance avec cet instant. De plus, elle ne se contente en général par de *décrire* l'être humain, mais prétend aussi *prédir* les événements de sa vie. Chez

¹ Etude publiée dans *La Revue Naturiste*, 23^e année, 1^{er} trimestre 1952.

la plupart des gens qui s'intéressent à l'astrologie, ces deux buts sont mélangés, et le second les intéresse, trop souvent, bien plus que le premier.

On comprend que Paul CARTON, qui s'est donné tant de mal pour démêler, dans l'étude de la main, les réalités physiognomoniques, du fatras divinatoire (des diseurs de bonne aventure), ai été mal disposé à l'égard de l'astrologie.

« Les astres ne sont pas sans influencer les êtres à leur naissance. Actions et réactions, attractions et répulsions agissent dans le monde planétaire ! Il se peut qu'on soit né sous une bonne ou une mauvaise planète, c'est-à-dire que l'on soit exposé à certaines tendances spéciales. Mais cette science divinatoire est sujette à caution, à cause de sa technique mal réglée, variable d'un auteur à l'autre, et à cause des résultats décevants et inutiles qu'on peut en tirer. Il nous est passé en main de nombreuses études astrologiques, faites sur des personnes que nous soignons et connaissons de longue date. On pouvait y rencontrer certaines concordances manifestes avec la réalité de leurs tendances, mais jamais il ne nous a été permis d'y trouver des précisions ni conclusions utiles pour tracer une ligne de conduite pratique d'un traitemeent quelconque »².

Mais la première phrase de ce texte, et surtout une phrase et une figure reproduites dans *Diagnostic et conduite des tempéraments*³ et dans *La science occulte*⁴, montrent que Paul CARTON croyait possibles certaines relations entre les planètes et la personnalité.

Or, une étude de M. L. MILLAT⁵ apporte des précisions nouvelles en appelant notre attention sur les travaux les plus récents en astrologie. Et nous devons convenir que plusieurs portraits horoscopiques, très détaillés, que nous avons lus, sont remarquablement justes, précis et nuancés, et coïncident exactement avec ce que nous savons de leurs sujets, par leur vie, par leur comportement et par les études graphologiques et physiognomoniques les concernant, à la fois au point de vue de la vitalité, du tempérament, du caractère, des facultés intellectuelles et de l'orientation spirituelle.

Si une plus longue enquête confirmait cette relation, serait-ce à dire que l'horoscope doive faire partie de tout examen médical complet ? Non, certes. D'abord, il n'est pas facile de savoir exactement la date, l'heure et le lieu de naissance des sujets. Ensuite, l'établissement d'un horoscope demande plusieurs heures. Enfin, c'est pratiquement inutile. Les données de la morphologie, de la physiognomie, de la graphologie suffisent pour savoir tout ce qu'il faut.

² *La science occulte*, p. 219.

³ Page 25.

⁴ Page 88.

⁵ Etude présentée à la réunion d'*Etudes médicales cartonnaises*, concernant la doctrine de l'astrologie contemporaine au sujet des tempéraments et la coïncidence de ses diagnostica avec ceux de Paul CARTON.

Mais leur conformité avec les horoscopes nous apporterait deux notions précieuses. L'une est une confirmation des résultats acquis par ces sciences, d'autant plus frappante qu'elle est obtenue par une voie d'approche totalement différente. L'autre est une conclusion toute religieuse, infiniment exaltante. Cette relation précise entre la position des astres, à la naissance d'un être, et sa personnalité, quelle illustration vertigineuse de la prescience de Dieu ! Voici : la Volonté intelligente qui a créé les astres et réglé leurs mouvements, qui a appelé à l'être et maintient en existence l'ensemble de l'univers, aurait aussi, d'une même pensée, appelée chacun d'entre nous à être ce qu'il est, avec sa personnalité précise ! Chaque personne humaine serait vouée de toute éternité par la même pensée créatrice que les mondes stellaires !

A vrai dire, même en reconnaissant certaine vérité à l'astrologie, nous ne saurions croire à l'influence directe des astres sur les êtres. Pourquoi, comme le remarque un théologien français du XVI^e siècle, qui a consacré un traité à combattre l'astrologie divinatoire⁶, serait-ce le moment de la naissance qui compterait plutôt que celui de la conception (dès lequel sont déterminées les modalités de multiplication et de disposition des cellules qui formeront les divers éléments du corps et des humeurs) ?

Et puis, l'instant décisif de notre vie n'est-il pas, bien plus encore, celui de notre nouvelle naissance que celui de notre naissance ou de notre conception ? Or, le résultat de la libre initiative divine et l'adhésion de notre cœur, il échappe au déterminisme, même astral, s'il existe.

Ce qu'il y a d'émouvant dans cette relation que décrit l'astrologie entre le macrocosme (univers) et le microcosme (homme), c'est qu'elle donne une valeur unique au second, presqu'à l'égal du premier, et qu'elle porte l'esprit à remonter pour l'expliquer jusqu'au Créateur, dans l'adoration et la reconnaissance.

Mais la *Foi*, aussi, nous oblige à marquer les limites que nous ne devons pas permettre à notre esprit de franchir. L'astrologie ne doit pas servir à vouloir connaître le secret de notre avenir. Peut-être est-ce d'ailleurs impossible, et dans bien des horoscopes que nous connaissons, cela s'avère souvent faux, à moins que les prédictions ne soient si sibyllines qu'on y puisse mettre tout ce qu'on veut. Peut-être cependant est-ce partiellement possible ? Des Pères de l'Eglise, des théologiens, comme saint THOMAS D'AQUIN, et des savants du temps passé l'ont cru. En tout cas, ce n'est pas permis, du moins pour aucune religion théiste, et en particulier pour celles qui dépendent de la Révélation biblique. Certes, l'Ecriture est pleine d'avertissements prophétiques, qu'ils soient faits par des messagers divins (comme pour Abraham, le prêtre Zacharie et la Vierge Marie), par visions (Elie, Esaïe, saint Paul à Damas), par

⁶ Il s'agit de Jean CALVIN, *Advertissement contre l'Astrologie judiciaire*, 1549. (Note de l'Editeur.)

songes (Abraham, Isaac, Joseph le Patriarche, Daniel, saint Joseph deux fois, les Mages détournés d'Hérode, saint Paul appelé en Macédoine), par les *Urim et Thumim*, consultés solennellement en de graves conjonctures nationales par le Grand Prêtre (pour l'Ancien Israël), par charisme prophétique (Moïse, les prophètes de l'Ancienne Alliance et de la primitive Eglise). Tous ces avertissements sont des dons directs du Tout-Puissant, viennent de lui, quand et comme il veut; tous se limitent à la connaissance d'un fait particulier et ont pour objet l'accomplissement sur un point, dans un moment critique donné, du dessein ou de la volonté de Dieu.

Mais la divination, qui est une science autonome de l'avenir par laquelle l'homme prétend savoir, pour sa propre satisfaction, sa destinée, est formellement et durement interdite par l'Ecriture. Celle-ci ne nie pas l'existence des forces occultes, mais elle les tient pour démoniaques, même quand les pouvoirs de divination tombent justes. Jésus délivre de l'emprise diabolique les malheureux déments, même quand ils le saluent comme le Messie; saint Paul délivre de son pouvoir médiumnique, bien qu'elle eût proclamé la Mission de l'Apôtre, une pauvre servante, dont le maître exploite les dons. La culture de ces pouvoirs est une forme essentielle, universelle, du paganisme même; par conséquent, de ce dont l'Ecriture veut protéger le peuple des croyants.

Tous les textes bibliques sur l'astrologie divinatoire n'en parlent que pour la condamner⁷: « Il ne devra se trouver personne chez toi qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, aucun devin, aucun astrologue, aucun augure, aucun sorcier ni magicien, aucun spirite, ni évocateur; le Seigneur, ton Dieu, a en horreur ceux qui s'adonnent à ces pratiques » (Deut. 18 : 10). « Tu as gaspillé tes efforts parmi tant de conseillers. Qu'ils se lèvent donc et qu'ils te sauvent, ceux qui font la carte du ciel et observent les astres, qui font savoir chaque mois comment iront les choses... » (Es. 47 : 13).

Saint AUGUSTIN, après avoir été tenté par les divinations astrologiques, s'en repentit comme d'un péché, en deux passages significatifs de ses confessions⁸.

Saint THOMAS D'AQUIN, il est vrai, dans un passage de la *Somme*, cité par Paul CARTON, ne dénie pas toute vérité à l'Astrologie, mais il est surtout préoccupé de sauvegarder le libre arbitre en face des prédictions; ce qu'il fait en ne reconnaissant à l'Astrologie le pouvoir de prévoir que pour autant qu'elle donne une connaissance du

⁷ Tel est l'avis d'un prêtre distingué que nous avons consulté: « Sans doute, la Bible présente des traces de préoccupations astrologiques », comme il est dit; « mais bien loin de les prendre à son compte, l'auteur sacré les condamne ou les tourne en dérision... Si donc la Bible fait allusion à l'astrologie, comme à la nécromancie, comme à beaucoup d'autres mœurs des païens, ce n'est en aucune manière pour la couvrir de l'autorité divine. On peut donc citer des passages pour prouver que l'astrologie était pratiquée par les peuples païens en relation avec Israël, mais non pour laisser croire que c'était une pratique légitime du peuple de Dieu. »

⁸ Confessions IV, iii et VII, vi.

caractère. « On doit cependant reconnaître, ajoute-t-il, que les corps célestes exercent indirectement et par accident une certaine influence sur l'intellect et la volonté, parce que ces deux facultés reçoivent l'une et l'autre quelque chose des puissances inférieures qui dépendent des organes corporels... Mais la volonté ne suit pas nécessairement l'inclination de l'appétit sensitif. La plupart des hommes suivent les passions qui résultent des mouvements de l'appétit sensitif, et auxquelles les corps célestes peuvent coopérer; tandis que le nombre des sages qui résistent à ces mêmes passions est très restreint. C'est ce qui fait que les astronomes disent vrai, en beaucoup de circonstances, et peuvent prédire certains événements en général; mais ils ne le peuvent en particulier, parce que rien n'empêche l'homme de résister à sa passion par son libre arbitre. Aussi les astrologues disent-ils que l'homme sage règne sur les astres; ce qui signifie qu'il règne sur ses passions »⁹.

« Ces études » (de divination astrologique), dit Paul CARTON, « ne servent qu'à entretenir un fâcheux état d'esprit de curiosité malsaine, de moindre effort et de fatalisme, quand ce n'est pas de détraquement diabolique »¹⁰.

Qui désobéit se raye lui-même du peuple de Dieu. En effet, le recours à la divination procède de l'incrédulité et y conduit.

Il en procède, parce que croire, c'est avoir confiance en Dieu, savoir qu'il est le Maître du Destin, s'accorder à sa volonté, vouloir lui obéir; c'est savoir qu'il a donné et donne des enseignements, des signes et des inspirations très clairs à ceux qui ne veulent savoir que leur devoir et qui consultent les guides que lui-même leur désigne fort bien. Chercher à connaître son avenir par des moyens illicites et vouloir d'autres clairvoyances que celles nécessaires à la charité, c'est nier Dieu, vouloir se passer de lui.

Il y conduit, parce que cet acte d'incrédulité, de rébellion, de défiance envers Dieu entraîne un obscurcissement plus grand encore, une perte de toute clairvoyance, et que l'Esprit, comme « attristé », se retire. Au bout de tout cela, il y a la mort spirituelle.

Certes, il est permis de prévoir un peu la destinée de chaque être, en tant qu'elle est partiellement fonction de ce qu'il est; le connaissant bien, on peut prévoir certaines réactions auxquelles il est prédisposé. Mais il est interdit à l'homme d'aller plus loin. Dieu est et restera toujours souverain, pleinement libre, totalement suffisant pour tous nos besoins et pour nous avertir de ce qu'il nous faut savoir par les moyens qu'il a institués. Qu'il nous suffise de rester fidèles, sur ce sujet aussi, à la règle d'or de toute pensée religieuse : est seul vrai ce qui rend gloire à Dieu seul.

⁹ P. CARTON, *La Science occulte*, Tome II, p. 343.

¹⁰ *Ibid.*, p. 219.

La maîtrise du corps dans la perspective de l'homme nouveau *

Dans leur immense majorité, les hommes et les femmes de notre temps qui se pensent chrétiens sont convaincus que leur religion enseigne que la vraie personne est une âme immortelle distincte du corps qu'elle habite. Cette distinction les rend religieusement spiritualistes et pratiquement matérialistes. L'âme a ses aspirations, sa vie interne, sa destinée ; Le corps a ses désirs, les exigences de sa vie pratique, ses nécessités. Le « je » est tantôt l'un, tantôt l'autre ; l'un cherche ses satisfactions matérielles dans une existence plus ou moins raffinée, plus ou moins habile. A moins, si la vraie ou la fausse conscience morale souffre de cette dualité, que le corps ne nie l'âme ou que l'âme ne jette un interdit sur les joies du corps.

Oscar CULLMANN, en montrant comment cette division, héritée de la philosophie antique, a porté la chrétienté à remplacer la croyance à la résurrection par celle à l'immortalité de l'âme, a prouvé aussi combien elle s'était éloignée de la pensée biblique.

On comprend que cette conception dichotomique de l'âme et du corps ait pu trouver sa place dans la pensée catholique romaine, pénétrée d'aristotélisme, dans la pensée orthodoxe, imprégnée de platonisme ; il semble que le protestantisme, dont la pensée religieuse est censée être formée par la Bible, aurait dû en être exempt. Il n'en est rien : depuis le XVIII^e siècle, il s'est laissé diriger par la pensée humaniste ; il s'est identifié à un spiritualisme moraliste qui a éliminé de sa vie religieuse toute participation du corps et s'est figé dans la raideur ou le laisser-aller, la suractivité ou la laideur. Or, la Bible ne sépare jamais le corps de la personne : le corps, c'est la personne. Elle rejoint ici notre sentiment profond, car, comme le fait remarquer CALVIN, il faut se rappeler que la Bible parle toujours le langage de l'apparence sensible : il n'en peut être autrement puisqu'elle est un recueil de témoignages et non pas une collection de traités.

Le langage de l'apparence sensible, c'est celui du réalisme naïf : celui qui considère le monde extérieur et le corps humain comme des réalités. Comment pourrait-il en être autrement, puisque Dieu s'y manifeste, qu'il les a créés et qu'il y intervient ? Dans toute

l'Écriture, l'être humain fait « un » avec son corps, parce qu'il a, dans son intégrité, sa destinée d'obéissance ou de résistance à la volonté que Dieu a eue en l'appelant à la vie.

L'être humain de la Bible, comme l'être humain naturel, s'identifie à son corps. Il dit « je » pour son corps : « j'ai froid », « j'ai soif », « je me suis coupé », « je vais bien », « je suis malade », « je suis gros », « je suis trop petit », « je suis couché », je pèse tant »... Il se voit occupant une portion de l'espace réel, ayant un certain poids. Son corps, c'est lui ; ce n'est pas ni une substance surajoutée, ni une cage maudite.

L'Évangile n'a rien changé à la perspective biblique. Il dit que Zachée était petit, qu'il grimpait au sycomore, que Jésus guérissait des malades (quand il guérissait leur corps). Jésus lui-même ordonne de donner à manger à ceux qui l'avaient suivi dans un lieu désertique et à la jeune fille ressuscitée, comme si les corps étaient les personnes. Il ne parle pas du corps comme d'un vêtement qu'on prend et qu'on pose : « Le corps est plus que le vêtement ». Saint Paul précise, distingue le corps, esclave de la chair ou temple du Saint-Esprit, mais ne le sépare pas de la personne, dans le péché, dans la rédemption et dans la sanctification.

Ainsi, parler de la maîtrise du corps, c'est parler de la maîtrise de soi. Quelle est sa place dans la vie chrétienne ?

Il faut dire ce qui est : il n'est pas question de maîtrise de soi dans l'Évangile.

A la même époque, en Occident, les personnalités les plus nobles suivaient l'enseignement stoïcien qui fait de la maîtrise de soi le but essentiel de la vie humaine, et d'un haut orgueil son ressort le plus ferme. Les religions initiatiques soumettaient leurs adeptes à des épreuves d'endurance nerveuse et de concentration intellectuelle. Déjà, en Orient, le Yoga offrait depuis des siècles à l'ascète les moyens d'atteindre l'union mystique par des disciplines sévères du corps et de l'esprit ; le bouddhisme trouvait, dans une polarisation intellectuelle, systématique, la délivrance de toute apparence et de toute affection, qui conduit au néant sublime. Le confucianisme posait les règles du comportement conforme à la bienséance harmonieuse, en quoi devait se réaliser la sagesse. En Israël même, la minutie des prescriptions légales tenait la volonté en éveil dans la préoccupation de la sainteté personnelle. La secte des Esséniens cultivait les exercices d'ascèse. Partout, l'élite de l'humanité cherchait à éléver, surélever l'être par la tension de la volonté vers le bien, aidée par les disciplines corporelles.

Que Jésus, dans son enseignement, ne donne aucune place à la maîtrise de soi ne signifie pas qu'il se désintéresse de l'acte matériel : bien au contraire ; le verre d'eau donné à celui qui a soif, la nourriture à l'affamé, le vêtement à celui qui a froid, la visite faite au prisonnier, le pansement appliqué au blessé, l'offrande déposée par la veuve : voilà les exemples qu'il donne. Ces actes sont l'expression, le signe, la pierre de touche de l'amour. Mais Jésus

n'offre pas à la volonté humaine des moyens, corporels ou psychiques, pour se grandir, se rendre meilleur, se dépasser soi-même, atteindre à des révélations supérieures. Les actes manifestent ce qu'il y a dans le cœur de l'homme : ils ne le changent pas. En eux-mêmes, ils n'ont aucune valeur devant Dieu. Les plus héroïques peuvent être entachés de mal.

Pour l'Évangile comme pour les Prophètes, Dieu regarde, connaît et veut le cœur de l'homme. Le cœur, c'est dans l'être humain l'organe de la décision fondamentale, le centre de sa volonté, de son affection et de sa pensée, le sens de son orientation. C'est ce tréfonds de soi-même qui est en harmonie avec Dieu, avec sa parole, sa volonté, son amour et sa sagesse, ou qui refuse de l'être. « Garde ton cœur plus que toute autre chose, car c'est de lui que jaillissent les sources de la vie. » (Proverbes 4 : 23.) Jésus revient plusieurs fois sur cette pensée : « Du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, la cupidité, les méchancetés, la fraude, la débauche, le regard envieux, la calomnie, l'orgueil, le dérèglement de l'esprit. Toutes ces mauvaises passions sortent du dedans et souillent l'homme ». (Marc 7 : 21-23). « L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, mais le méchant tire le mal de son mauvais trésor, car de l'abondance du cœur la bouche parle. » (Luc 6 : 45).

Aussi les ordres de Jésus-Christ ne sont-ils pas des actes de la volonté, des mouvements du corps, mais des pensées du cœur. *Aimer* : « tu aimeras le Seigneur ton Dieu ; tu aimeras ton prochain ; aimez-vous les uns les autres ; aimez vos ennemis ». *Croire* : « croyez en Dieu, croyez aussi en moi ». *Avoir confiance* : « ne crains point ; n'ayez pas peur ; ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus ; ne vous mettez pas en souci pour le lendemain ». *Pardonner* : « pardonnez, et l'on vous pardonnera ». *Se repentir* : « si vous ne vous repentez pas, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux ». *Chercher* : « cherchez et vous trouverez ». *Ecouter* : « prenez garde à la manière dont vous écoutez ».

Ainsi, Jésus ne croit pas que le bien s'accomplisse par des actes simplement volontaires, par le fait qu'ils sont exécutés, même consciencieusement. Il ne croit pas non plus qu'on change le cœur par les actes, par l'attitude. « Un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. » On ne change pas l'arbre en modifiant les fruits.

Tout ce que nous a appris la psychologie des profondeurs illustre en cela l'enseignement de Jésus. Nous savons bien les ravages accomplis par les dévouements qui représentent la compensation des ressentiments cachés ; la malfaiseance des cadeaux faits par fausse délicatesse, en réalité pour ne rien devoir à celui qu'on gratifie ; les méfaits de la continence toute extérieure, faite d'orgueil, de fausse culpabilité, de crainte ou de mauvaise conscience ; les conséquences destructrices des suicides inconscients et des remords qui n'aboutissent pas au repentir ; les tyrannies malsaines des passions accapareuses déguisées en abnégation...

Plus que tout, Jésus craint, démasque, dénonce, condamne l'*hypocrisie*, c'est-à-dire le désaccord entre les actes et le penchant du cœur. C'est pourquoi, pour lui, haïr est comme tuer, convoiter comme prendre, nourrir un désir comme l'assouvir.

Si les ordres de Dieu, pour Jésus-Christ, concernent les pensées du cœur, il n'y a pas de place pour le perfectionnement par les pratiques ascétiques, pour les disciplines du corps. Ainsi, dit saint Paul, « l'exercice du corps est utile à peu de chose ».

Mais qui peut changer ses propres sentiments, ses intérêts, ses passions ? Qui peut changer son propre cœur ?

Les exigences du Seigneur sont-elles donc des exigences impossibles, irréalisables ? Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. L'acte exprès de Dieu, c'est un miracle ; et, pour changer un cœur, il faut un miracle de Dieu ; pour croire, il faut un miracle de Dieu. Ce miracle, cet acte créateur de Dieu, c'est la nouvelle naissance. Elle engendre, par le Saint-Esprit, un être nouveau : semblable à un petit enfant neuf, ouvert, humble et confiant dans le sentiment qu'il dépend de Dieu comme un nourrisson dépend de sa mère.

Les actes de l'enfant de Dieu sont des actes de reconnaissance et d'amour. Les fruits, l'expression, les preuves, les témoignages de cet amour devant Dieu et devant les hommes. « Que votre lumière luisse devant les hommes, afin qu'ils voient vos œuvres bonnes et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux », dit Jésus à ses disciples (Matth. 6 : 16).

Jésus a tenu pour acquises les pratiques extérieures de la piété et il a lui-même accompli la plupart d'entre elles : jeûne, lavage des mains, attitudes accompagnant la prière, offrande, repos du sabbat. Mais il montre le mal qu'elles font quand elles ne procèdent pas du cœur. Il n'est pas question qu'elles soient une préparation corporelle à la grâce : elles en sont la conséquence. Dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament, la Loi est l'œuvre de la grâce.

Les disciples, et surtout Paul, ont donc été fidèles à l'esprit de leur Maître en tirant, progressivement, mais assez vite, les conséquences de cette doctrine : après les avoir d'abord observées et exigées, ils ont bientôt abandonné les prescriptions corporelles de la Loi mosaïque.

Mais, au cours des siècles, à l'enseignement évangélique, se sont incorporés les traits universels du paganisme, qui est la religion spontanée et générale du cœur humain et des sociétés humaines ; avec la superstition, revient la tendance à créer des *tabous*, des interdictions protectrices ou punitives ; avec le désir d'acheter la bienveillance divine par le sacrifice et l'effort, c'est-à-dire avec la doctrine du mérite qui s'ensuit, revient la tendance à la mortification ; avec la recherche des émotions mystiques, revient la science des entraînements ascétiques qui y conduisent ; avec l'incertitude

de la grâce souveraine, on voit revenir le besoin d'un sacerdoce doué de pouvoirs mystérieux et les prescriptions qui affermissent la dépendance à son égard.

Les Réformateurs ont été fidèles à leur principe de retour à la tradition évangélique, apostolique, représentée par le Nouveau Testament, en remettant l'accent sur la réserve de cette tradition à l'égard de la participation du corps à la vie chrétienne. Leurs successeurs ont accentué cette tendance négative jusqu'à un spiritualisme qui refuse au corps toute participation à la vie religieuse.

Or, nous avons vu, au début de cette étude, que cette négation du corps est entièrement contraire à l'enseignement apostolique. « Nous attendons, dit Paul, l'adoption, la rédemption de notre corps. Ne savez-vous pas que vos corps sont des temples du Saint-Esprit ? Que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, soient gardés irrépréhensibles pour l'avènement de notre Seigneur. »

La nouvelle naissance n'est pas celle d'une vie spirituelle enfermée dans un corps *inchangé*. Si le corps ne participe pas à ce renouvellement, il le gêne, il l'empêche de se réaliser et de se manifester. Le corps est l'expression de l'âme. Les mouvements de celle-ci le meuvent ; les poussées intérieures du cœur le modèlent. Gestes et formes du corps, expressions et traits du visage sont liés à la personnalité, à ses sentiments, à ses pensées, à ses volontés. Si le corps n'est pas transformé par Dieu, c'est que l'être ne l'est pas. A tel point que l'on peut douter d'une réalité intérieure si elle ne transforme pas la physionomie.

Le corps est le moyen d'action de l'être. C'est par lui que l'homme nouveau œuvre, aide, parle, lit, écrit, agit, donne, et crée, comme c'est par lui que l'homme irrégénéré fait le mal et ajoute à la souffrance du monde. Si l'amour ne se réalise pas par le corps, s'il ne le conduit pas à une attitude, à un regard, à un acte, à un don, c'est qu'il n'est pas vérifique et qu'il reste narcissique. Si le mouvement du cœur vers un être ne sait pas devenir action, c'est qu'il est désir d'être aimé plus que sincère et généreuse affection ; c'est qu'il n'est pas l'œuvre du Saint-Esprit.

Le corps est le moyen de communication entre les êtres. Cela est si vrai que Dieu lui-même, pour faire connaître sa volonté aux hommes, s'incarne dans des paroles qui frappent l'oreille, dans une lumière qui éblouit, dans des lettres qui touchent les yeux, et dans un corps humain qui a habité parmi les hommes, qui a été élevé sur la croix, qui a été enseveli, qui est ressuscité. Le corps de chaque chrétien rend témoignage de la vie qui l'anime : c'est-à-dire de la foi, de l'espérance et de l'amour. C'est lui qui attire, convainc et attache les êtres, que Dieu donne à chaque chrétien à aimer, à persuader, à garder. Si la vie intérieure ne rayonne pas, si elle n'est pas contagieuse, c'est qu'elle n'est pas celle du Saint-Esprit.

Le corps est le *lieu* de l'adoration. Il participe à la prière. Il prie avec tout l'être quand celui-ci appartient à Dieu. Il va vers le sanctuaire, celui de l'église ou celui de la chambre ; il se recueille,

il se courbe ou se lève, il se tait ou articule les mots de la prière, ou il chante. Si son attitude contredit celle de l'âme, il la gêne et l'alourdit.

Le corps est l'œuvre admirable de Dieu, qui l'a formé et le maintient, par l'action continue et providentielle de la vie. Le corps appartient à Dieu. Il fait partie des biens qu'il a confiés à l'homme, aux parents d'abord, puis à la personne même, des biens qu'il confie de nouveau pour son service au corps renouvelé, *en gérance*. Cette idée de gestion, qui revient dans tant de paraboles, nous donne la clé de ce que le chrétien doit à son corps et ce qu'est ce corps pour lui : la monture que le roi confie à son héraut, la machine que le maître confie à son ouvrier, la voiture que l'ami confie à son ami.

En prendre soin, en assurer le bon état, lui donner son meilleur rendement, le préserver de ce qui l'abîme, en éviter l'usure inutile, mais s'en servir avec intelligence et avec respect, c'est cela la maîtrise de soi dans la perspective de la vie nouvelle. Cela comporte une œuvre d'hygiène, de sagesse du corps, que négligent un ascétisme malsain, un activisme forceené, une gourmandise tyrannique, une sensualité impérieuse, un laisser-aller désordonné, l'esclavage des manies, les emportements de l'irritabilité, les nourritures mal comprises, l'excitation par l'alcool, le manque d'aération, d'exercice ou de repos, la contagion des habitudes absurdes, l'ambition épuisante, l'usure nerveuse inconsidérée, l'agitation vaine.

Le soin du corps s'étend à celui d'autrui : chacun est responsable de la vitalité, de la santé, de l'intégrité du corps de son prochain, dans une mesure plus ou moins grande.

Le soin du corps est d'autant plus nécessaire qu'il vit dans le temps et que, par conséquent, son usure est irréversible. On ne peut pas retrouver le temps et la vie gâchés, comme on peut retrouver l'argent. C'est pourquoi il faut donner la primauté à la vie sur l'argent ; ou bien voir dans l'argent le travail, la souffrance, la joie, le temps et la vie qu'il représente, qu'il a pris et qu'il peut donner ; le personnaliser, y voir comme un prolongement du corps humain ; Léon BLOY l'appelait le sang du pauvre.

La maîtrise de soi, considérée comme la gérance d'un bien appartenant à Dieu, comporte certes une part de dressage. On entretient, on améliore, on rend alerte et efficace l'instrument qui est à Dieu. On le fait pour le corps des êtres dont on a la charge, en vue du jour où Dieu les appellera à son service : l'exemple ici fait plus que l'exhortation. Etre maître de soi, c'est être le serviteur de Dieu. A lui seul soit la gloire !

La sécularisation de la cure d'âmes *

Cure d'âmes : l'expression a le défaut de n'être pas biblique. Dans l'Ecriture sainte, le mot « âme » traduit (même au travers du grec *psukhē*) le mot hébreu qui signifie plutôt vie animale, élan vital, que ce que nous désignons maintenant par *âme* (surtout au pluriel), c'est-à-dire la personnalité en ce qu'elle a de religieux. L'Ecriture sainte emploie le mot cœur pour désigner ce noyau central de l'être humain, cet organe de la décision religieuse qui reçoit ou refuse Dieu, qui s'y soumet ou lui résiste. Faire de la cure d'âmes, c'est donc prendre soin des cœurs humains ; c'est traiter en particulier tous les cœurs abîmés par le péché pour leur permettre de retrouver la santé perdue. C'est adapter à chacun les moyens de l'aider à recevoir l'offre de son salut.

L'exemple de la cure d'âmes, Jésus nous l'a donné ; car il n'a pas seulement prêché aux foules ou aux groupes de ses disciples, il a pris soin d'agir en particulier sur certaines personnes. L'ordre de prendre soin des cœurs, il l'a donné à ses disciples en disant à Pierre : « Quand tu seras converti, affermis tes frères ». (Luc 22 : 32). Certes, aucun être humain ne peut accomplir la cure d'âmes telle que le Seigneur l'a faite. Sa connaissance immédiate et parfaite des êtres (Jean 2 : 25), son autorité unique (Matth. 7 : 29), étaient l'expression de sa nature divine. Mais les autres traits de son action sur les cœurs sont ceux de toute cure d'âmes.

D'abord, envers qui s'exerce-t-elle ? Envers un cœur malade et qui se sent tel ; un cœur souffrant, inquiet, qui cherche et qui pose la seule question vitale : « Que dois-je faire ? ». A tout cœur qui la lui pose, le Seigneur répond toujours. C'est le jeune homme riche (Matth. 7 : 29) et docteur de la loi (Luc 20 : 25) qui demandent : « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? » ; c'est Nicodème qui vient chercher l'enseignement du Maître (Jean 3 : 1). Jésus prend même au sérieux les questions de ses ennemis, et profite du trouble caché que révèle cette hostilité envers sa personne sainte pour amorcer leur cure d'âmes. Tels les pharisiens qui l'interrogent au sujet de l'impôt (Matth. 22 : 17), ou sur l'exécution d'une femme adultère (Jean 8 : 2).

Ainsi interrogé, le Seigneur répond par un conseil. Au jeune homme riche, il conseille de distribuer ses biens et de le suivre ; au doc-

teur de la loi, de faire comme le Samaritain ; à Nicodème, il annonce qu'il faut naître de nouveau ; aux pharisiens, au sujet de l'impôt, il dit de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ; et devant la femme adultère : « Que celui qui est sans péché lui jette le premier la pierre ». Chaque fois, le conseil de Jésus est en réalité une question qu'il pose à la conscience de celui qui le questionne. Chaque fois, celui-ci, transpercé par cette simple question, est forcé de prendre conscience de l'interdit qui pèse sur lui. Ce n'est pas que Jésus brandisse objurgation, reproche ou menace. Chaque fois, une simple phrase amène l'homme à se savoir connu comme il ne se connaissait pas lui-même, et détruit l'image qu'il se faisait de sa personne. Chaque fois, les faux problèmes sont dispersés et la seule question capitale est posée ; chaque fois, « la pensée du cœur est dévoilée » (Luc 2 : 35) : à l'un, son amour de la richesse, à l'autre, sa confiance dans sa science théologique, aux autres, leur passion politique à laquelle ils voulaient annexer Dieu, aux autres encore le mélange de sentiments immondes qui animaient les défenseurs de la vertu quand ils suppliciaient la jeune femme impure. Jésus se montre comme le libérateur qui révèle au captif son esclavage, c'est-à-dire son péché, et l'en délivre, comme le médecin qui dit au malade le diagnostic de son mal et l'en guérit.

Comme lorsqu'il était sur la terre, le Seigneur accomplit toujours des cures d'âmes. Par l'action conjointe de sa Parole, qui est lui-même, et de son Saint-Esprit, il touche les cœurs et les révèle à eux-mêmes en se révélant à eux. Il peut faire cela seul, directement ; en fait, il se sert des hommes pour se révéler aux hommes. Même lorsque la lecture de la Bible ou d'un passage de la Bible a été l'agent de la conversion, cette Bible, ce passage, comment l'a-t-on rencontré ou reçu, si ce n'est d'une manière ou d'une autre, à travers l'Eglise ? « Dieu n'a nul besoin que nous lui soyons témoins ou avocats pour maintenir sa cause ; mais c'est autant d'honneur qu'il nous fait, nous employant à chose si précieuse et digne », écrit Jean CALVIN aux prisonniers de Paris. Dieu appelle en effet ses enfants à être porteurs de sa Parole et témoins de son Fils auprès des cœurs, à soigner les cœurs souffrants et à le faire avec la délicatesse et la ferveur de la charité ; et, pour rendre leur message efficace, il les dirige et les inspire par son Saint-Esprit. Le Saint-Esprit s'incarne en ceux qu'il a fait naître de nouveau, et c'est à travers eux, comme par un relais, qu'il se manifeste aux autres hommes. Le ministère de la cure d'âmes, c'est cela même. En ceux qu'il choisit pour cela, et, à travers eux, Jésus renouvelle sa cure d'âmes : il n'y en a pas d'autre ; c'est pourquoi elle garde toujours les mêmes caractères.

Ainsi, la cure d'âmes est le soin des cœurs malades ; et un cœur malade est un cœur qui porte en soi un interdit. Traiter ce cœur, c'est d'abord lui faire prendre conscience de cet interdit dont il est prisonnier, puis l'amener à reconnaître ce qui peut, ou plutôt Celui qui peut l'en délivrer, c'est-à-dire le guérir, Celui qui peut lui dire dans sa souveraine autorité : *Va et fais ceci. La guérison, c'est la*

possibilité d'*aller* et de *faire*, au lieu de rester immobile ou de tourner en rond, impuissant devant telle décision à prendre, telle transformation à opérer, telle action à accomplir, pourtant vitales.

La confession auriculaire est tout autre chose que la cure d'âmes. L'aveu des fautes dont le pénitent est conscient, a bien des chances de ne pas toucher l'essentiel, car la clairvoyance intérieure n'est pas chose commune. Les confessionaux reçoivent l'aveu des défaillances sexuelles, des actes de colère, de certaines pensées d'envie, bien plus que la reconnaissance des plus profonds interdits. Les uns cachent les autres comme les feuilles cachent la branche. Plusieurs prêtres l'ont reconnu au premier congrès des psychanalystes catholiques. Nous avons demandé à divers amis, ecclésiastiques, s'ils avaient souvent entendu des pénitents s'accuser d'être avares. Après réflexion, tous nous ont répondu : « Jamais ». Pourtant, nous savons bien que les plus bigots n'échappent pas à ce vice national ! Les quêtes en font foi, où les donateurs se moquent de Dieu. « Tant par la faute des pénitents que par celle des confesseurs », écrit le P. Grou, « il y a toujours eu très peu de confesseurs qui fussent en même temps directeurs. »

La cure d'âme évangélique est appel à la conviction du péché, à la conversion, à la vie nouvelle. Elle vise au déclenchement d'une crise salutaire, comme la crise purificatrice qui termine certaines maladies. N'est-elle que cela ? Se différencie-t-elle, par ce caractère critique, de la construction, de l'édification patiente et progressive que constituerait la *direction spirituelle* ? L'une serait-elle l'appel personnel à la conversion, l'autre, la tutelle pastorale des fidèles ?

Oui et non.

Non, parce qu'une telle distinction ne correspond pas à la réalité vivante. D'abord, la conversion n'est pas forcément l'œuvre d'un instant. Dieu, par ses jugements, par des coups d'arrêt, n'y a-t-il pas déjà préparé la personnalité ? Jésus prend ainsi soin de ses disciples après qu'ils aient répondu à son premier appel, pour les porter à la conversion complète ; non pas tant d'ailleurs pour les conduire à leur propre perfection, que pour les préparer à la mission qu'il leur destine. La manière dont il agit avec Pierre est caractéristique à cet égard, telle qu'on la suit tout au long de l'Évangile en maints épisodes ; et, pourtant, c'est à la fin de cette formation, à la veille de la crucifixion, que le Seigneur dit à son disciple : « *Quand tu seras converti...* » Après cela, il y a encore le regard bouleversant qu'il pose sur celui qui vient de le renier ; mais les larmes de celui-ci sont amères : elle ne sont encore que le remords. Il faudra la triple demande, « *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?* », pour que le cœur de Pierre, mis à nu, s'attendrisse, se donne et se renouvelle.

Et puis, même en ceux qui ont compris l'appel de Dieu et qui lui ont sincèrement répondu, le péché, c'est-à-dire la convoitise et la peur, accomplit toujours des contre-attaques pour maintenir et

créer des interdits, des maladies de l'âme. Certes, elles ne sont plus mortelles, car un cœur converti est un cœur dans lequel la puissance de guérison est à l'œuvre. Mais quelque certaine que soit la victoire de Jésus-Christ, la vie du chrétien reste un combat où cette certitude reste précisément l'arme décisive. Ainsi l'Eglise, dans sa prédication publique comme dans sa cure d'âmes, appelle et rappelle incessamment les coeurs à leur conversion en vue de l'éducation du corps du Christ.

« Je vous exhorte, frères », écrit Paul aux Romains, « par les compassions de Dieu, à offrir vos corps en offrande vivante, ce qui est votre adoration logique. Ne vous conformez pas au présent siècle, mais soyez transformés par le renouvellement de votre pensée, afin que vous discerniez la volonté de Dieu ». Telle est la base de ce que l'on pourrait appeler la cure d'âmes de persévérence, dans la perspective évangélique. Devant telle difficulté, tel désir, le cœur hésite à persévéérer dans le *oui* donné à Dieu. Il n'y voit plus clair, entraîné, envoûté, contaminé par les pensées et les passions ambiantes, par le « siècle » présent autour de lui ; il se met à penser comme si Dieu n'était pas tout-puissant et tout-amour, ou tout simplement comme s'il ne savait plus que Dieu est. Il a cessé d'adorer. Il ne comprend plus combien la volonté divine est bonne, agréable et parfaite ; il ne peut ni la faire, ni même la discerner. Débarroi spirituel et errance morale sont liés ; la seconde est l'expression du premier.

C'est pourquoi la cure d'âmes doit si souvent se poursuivre ou plutôt se renouveler. Ce n'est pas qu'il y ait dans la cure d'âmes évangélique de *direction de conscience* proprement dite : celle-ci suppose un certain code moral dont le directeur applique les articles au dirigé ; d'où l'évolution vers la casuistique. En réalité, les fautes morales du chrétien sont un *symptôme* d'une « rechute » spirituelle, d'une maladie de la foi ; et leur remède n'est pas dans une prescription de conduite imposée du dehors, mais dans le recours aux pures sources de la conduite morale : la foi en Dieu et la vie en Christ, d'où proviennent une pensée juste et un cœur aimant. Dans toute crise de l'âme chrétienne, la cure est d'abord le réveil de la reconnaissance, par le rappel des compassions de Dieu, c'est-à-dire de l'œuvre de sa grâce ; c'est le retour à l'adoration vraiment raisonnable qui en découle, c'est-à-dire l'acquiescement à nouveau, l'offrande renouvelée de l'être à son Auteur. C'est la pensée rectifiée, l'intégrité du jugement ainsi restaurée, la volonté de Dieu discernée et reconnue comme n'étant ni dure, ni inacceptable, ni discutable ; mais bonne, agréable et parfaite. La cure d'âmes comporte donc le discernement des esprits. Les pensées et les sentiments qui sont à la base des flottements, des tentations, des révoltes, des fautes, sont dévoilés. Le diagnostic fait, le traitement est toujours le même : l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ.

Mais à la question que nous posions plus haut nous pouvons répondre *oui* si la direction spirituelle signifie autre chose que cette continuation de la cure d'âmes évangélique : en particulier si elle

prétend conduire les hommes (et surtout les femmes) par des exercices qui les amènent à mériter et à posséder, par leurs efforts, des états successifs, de plus en plus élevés, de plus en plus spirituels, de plus en plus divins. Œuvre prométhéenne, la divinisation du *soi* expose au vertige et veut un guide initié : hiérophante, *gourou* ou prêtre. Qu'elle réalise l'œuvre la plus haute des mystères païens, de l'occultisme ou du *yoga*, ou qu'elle s'ajoute et se mélange à la Révélation biblique dans l'enseignement et l'influence d'une Eglise chrétienne, cette ascension de l'homme est autre chose que la cure d'âme, c'est-à-dire le simple soin du cœur malade, malade de s'aimer seul : malade de ne pas reconnaître l'amour et la grandeur de Dieu, jusqu'à ce qu'il accepte d'être guéri par Jésus-Christ.

D'ailleurs, la cure d'âmes n'est pas forcément *direction*. Le mot *cure* signifie soin et guérison : cela suppose un soignant et un soigné, mais cela n'implique pas forcément que l'un ait sur l'autre une autorité permanente, liée à sa position hiérarchique. La cure d'âmes peut parfois rejoindre aussi, tout en s'en distinguant, le témoignage chrétien et l'amitié chrétienne, comme elle rejoint d'autres fois, en s'en distinguant, la direction spirituelle et la direction de conscience.

* * *

L'Ancien Testament annonce et signifie ce que l'Evangile réalise. On y trouve donc des récits qui évoquent la cure d'âmes dont Jésus donnera le type parfait. Joseph, afin de pouvoir sauver ses frères qui, après l'avoir vendu, osent dire, et sincèrement, comme en un cri du cœur, « nous sommes d'honnêtes gens », les conduit par ses questions et ses actes à prendre conscience de leur iniquité, et à s'en repentir (Gen. 42). Nathan, par l'histoire du riche qui prend au pauvre son unique brebis, amène David à prendre conscience de son crime, et à accepter le jugement du prophète : « Tu es cet homme-là » (II Sam. 12.) Elysée, par un conseil très simple, conduit Naaman à abandonner son orgueil et à reconnaître l'Éternel (II Rois 5).

Les épîtres particulières de Paul sont des instructions pastorales (sauf celle écrite à Philémon et qui est un simple acte d'amitié) plutôt que des lettres de cure d'âmes. Par contre, dans les grandes épîtres, et surtout dans la seconde épître aux Corinthiens, qui réalisent une prédication collective mais adressée à une collectivité particulière, on trouve les données essentielles de la doctrine chrétienne, telles qu'on peut aussi les appliquer à la cure d'âmes.

Dans le livre des Actes, les circonstances qui entourent les conversions particulières ne sont guère relatées que lorsqu'elles sont miraculeuses. Toutefois la parole de Philippe à l'officier éthiopien : « Comprends-tu ce que tu lis ? », peut être tenue comme le premier terme d'une cure d'âmes (Actes 8 : 30).

La cure d'âmes a été un des grands moyens d'édification de l'Eglise ancienne. Les pères (en particulier **BASILE**, **GRÉGOIRE DE NA-**

ZIANCE, Jean CHRYSOSTOME, et surtout AUGUSTIN) nous ont laissé maintes lettres de véritables cure d'âmes.

Après AUGUSTIN, pendant mille ans, un grand silence. Pendant le Moyen Age, la discipline, la messe et les sacrements doivent suffire au peuple chrétien solidement encadré par la hiérarchie ecclésiastique. Qu'a-t-il besoin de cure d'âmes ? Dans l'assentiment général à l'autorité du dogme et du clergé, la conception même de la conversion personnelle s'est perdue, ou plutôt, la plénitude de la vie chrétienne ne se conçoit que sous la forme de la vie chrétienne conventuelle, à tel point que les expressions *vie religieuse*, *entrer en religion* se rapportent à elle seule. A ceux seuls qui ont choisi la voie de la perfection chrétienne dans les ordres conventuels s'applique, pour les y conduire, cachée au sein des communautés, la direction spirituelle.

La Réforme a re-créé la cure d'âmes, en supprimant la distinction de la vie religieuse et de la vie dans le siècle, en affirmant que la vie chrétienne peut et doit se réaliser dans toute condition, en appelant tout cœur humain à la décision de servir Dieu, en donnant ainsi pour mission au pasteur de faire pâtre chaque brebis du troupeau. CALVIN l'a portée d'emblée à sa plus haute expression. Cette affirmation étonnera bien des gens ; même parmi les chrétiens réformés, c'est croyance commune que l'identité entre soin personnel des âmes et catholicisme romain.

Pourtant la vérité historique, illustré par J.-D. BENOÎT dans son livre *Direction spirituelle et Protestantisme*, est la suivante : bien avant FRANÇOIS DE SALES qui est considéré comme le maître et l'initiateur du soin des âmes, BUCER avait publié un traité *De la vraie cure d'âmes*¹ conçue comme le service pastoral par excellence et CALVIN l'avait pratiquée jusqu'à sa mort, portant secours aux coeurs en détresse par-delà les frontières, mettant au service de sa cure d'âmes l'ardeur, l'autorité et le génie de sa vocation pastorale, de sa pensée et de son style.

Pour Jean CALVIN, le souci des « pauvres consciences » et le sentiment de la valeur de chaque être aux yeux de Dieu sont joints à une pensée qui se veut toujours objective et qui peut l'être parce qu'elle est biblique et théocentrique : pétrie de la Bible, rapportant tout à la gloire de Dieu. C'est cette objectivité fervente qui a fait du père des Eglises Réformées ce maître de la cure d'âmes que nous révèle son immense correspondance, plutôt que LUTHER, dont le tempérament subjectif l'a entraîné à des erreurs aussi graves que la lettre encourageant la noblesse à la répression sanglante de la révolte des paysans, et que la consultation autorisant la bigamie du landgrave Philippe DE HESSE.

« En CALVIN », dit justement J.-D. BENOÎT dans son beau livre sur *Calvin, Directeur d'âmes*, « le théologien ne cesse jamais d'être

¹ Von der wahren Seelsorge und dem rechten Hirtendienst, Strasbourg, 1538.

pasteur, c'est-à-dire jeté à plein dans la vie concrète ; il ne dépose jamais sa sollicitude pour les âmes et leurs problèmes réels alors même qu'il écrit les pages les plus profondes de sa théologie ; et le pasteur ne cesse jamais d'être théologien, et d'en appeler aux principes, alors même qu'il est aux prises avec les situations les plus poignantes ». Les principes, ici, ce sont les origines et les bases de la foi chrétienne : l'Écriture sainte et son message, Dieu souverain et sauveur.

CALVIN a fait plus que de restaurer la cure d'âmes pastorale : il a créé la cure d'âmes mutuelle dans l'Eglise, par l'organisation de la discipline. Là où celle-ci se réalise dans l'esprit de l'Evangile, elle n'a pas seulement l'aspect négatif d'une censure : par les visites, la prière, elle n'est autre chose que le soin de tout cœur en danger mis sur le cœur de la paroisse entière, qui entoure le pécheur de sa sollicitude, afin que la grandeur de celle-ci lui témoigne celle de sa faute, et l'amène à s'en repentir et à guérir.

Le catholicisme romain a été mis en demeure, par le succès de la cure d'âmes calvinienne, de reconnaître la vocation laïque et d'en prendre soin. Il a fait plus que cela : il l'a soigneusement et minutieusement organisée en l'encadrant dans la hiérarchie sacerdotale, et l'a transformée en *direction spirituelle et morale* ; il lui a donné son triple caractère ascétique, mystique et autoritaire. On peut dire avec J.-D. BENOÎT que la direction spirituelle est une semence réformée déposée en terre catholique, et qui y a poussé avec une exubérance envahissante, mais en prenant dans ce nouveau milieu des caractères bien différents. CALVIN est mort en 1564 ; en 1608 FRANÇOIS DE SALES publiait l'*Introduction à la Vie Dévote*. Toutes sortes de congrégations sont devenues des écoles de direction spirituelle. C'est depuis le début du XVII^e siècle que l'ordre des Jésuites a pris sa plus grande influence. A l'*invasion mystique* décrite par BRÉMOND s'est ajoutée, ou plutôt combinée pendant le temps de la Contre-Réforme, la *mode des directeurs*, mode mondaine, car la direction s'est surtout exercée à l'égard des personnes de la classe dirigeante. Qu'elle soit ou non de la main de Blaise PASCAL, l'addition qui semble postérieure à son *Mémorial* de la mention *soumission à mon directeur* est significative.

Mais, devenue de plus en plus la culture exquise de certaines personnalités de choix par les retranchements ascétiques et l'attrait des émotions mystiques, avec à la fois une complaisance pour la préoccupation du soi comme de sa perfection personnelle, et une mise en tutelle des consciences empêtrées dans la casuistique, la direction n'a bientôt presque plus rien de commun avec la cure d'âmes évangélique. Bien au contraire elle restaure avec tous ses caractères le pharisaïsme que le Seigneur a combattu. Elle a excité l'indignation et la verve de PASCAL dans ses *Provinciales* et celle de LA BRUYÈRE dans un passage terrible des *Caractères*. Elle s'est exténuée dans les stratosphères du quiétisme avec Mme GUYON et

FÉNELON, dont on ne sait plus lequel dirigeait l'autre, avant de disparaître subitement dans le désert spirituel du soi-disant « siècle des Lumières ».

Car voici que brusquement le paysage religieux change avec le XVIII^e siècle. Fatigués par l'effort ascétique que réclamait cette collaboration de la volonté humaine avec celle de l'Eglise et avec la Grâce sacramentelle, à quoi tend la direction catholique, les cœurs s'indignent et se révoltent contre le joug posé par l'Eglise sur les consciences, les pensées, les familles et la société, et proclament l'autonomie de la raison humaine avec les Encyclopédistes du cœur humain avec ROUSSEAU, et de la volonté humaine avec KANT. Par contagion, ce mouvement finit par s'infiltrer dans la théologie protestante et la dissout.

Sans doute, la piété évangélique persiste ça et là, et, avec elle, la cure d'âmes ; la piété catholique se maintient et avec elle les grands directeurs (tels les Pères GROU et DE CAUSSADE). Il faut attendre le Réveil Evangélique et le Renouveau Catholique pour que reparaisse le soin chrétien des cœurs. Encore n'a-t-il que rarement ce but de guérison de l'âme malade qui caractérise la cure d'âmes évangélique, et qui est celui du mouvement de la Croix-Bleue.

Peu à peu l'habitude a été perdue dans le monde moderne de faire appel au pasteur et au prêtre pour leur demander conseil. C'est, parmi la grande majorité des protestants, la solitude spirituelle, la plus souvent volontaire et cependant parfois angoissée ; parmi la grande masse catholique, sauf une très petite élite, la religion confinée à la célébration des cérémonies et au catéchisme, c'est-à-dire aussi l'isolement de l'âme.

La société a d'ailleurs perdu peu à peu, depuis la Révolution en France, depuis la fin du XIX^e siècle en Angleterre et en Amérique, son encadrement ecclésiastique. Le pasteur ou le curé ne sont plus le père officiellement reconnu de la population du village ou du quartier ; ils ne sont que le berger du petit troupeau des chrétiens pieux.

Dès lors, qui prend soin des âmes en souffrance ? Où trouvent-elles des conseillers qui se déclarent prêts et compétents pour les conduire et les soulager ?

Dans la profession médicale et parmi les systèmes de culture humaine.

* * *

Ceux-ci, en fait, se sont offerts les premiers. Ce furent d'abord ces succédanés de religion que représentent les diverses formes d'occultisme : mélange variablement dosé de rationalisme et de mystère, de culture spirituelle ou morale et d'orgueil, d'érudition et de charlatanisme, de vérités profondes et de naïvetés.

Depuis le XVII^e siècle, franc-maçonnerie et illuminisme, au XIX^e siècle, spiritisme, théosophie et anthroposophie ont ainsi at-

tiré les esprits détachés de la religion mais inquiets, leur offrant des systèmes où ils pouvaient trouver, par le jeu des initiations, une sorte de direction des moins initiés par les plus initiés. Pour eux, l'homme est censé progresser par ses propres moyens vers l'intronisation du Dieu immanent, qu'il porte en soi, qu'il est sans le savoir, et que les initiations lui révèlent être. C'est bien l'envers de la cure d'âmes évangélique. Ces cultures spirituelles, basées sur la perfectibilité innée de l'homme et la négation de l'esclavage du péché s'avèrent ne donner, à leurs adeptes en Occident, ni clairvoyance intérieure, ni solidité morale, ni paix profonde, ni rayonnement. D'ailleurs, plantes exquises et aristocratiques qui ne vivent qu'en serres chaudes, elles dégénèrent une fois transplantées hors du climat indien où seulement elles se reproduisent.

Les esprits que le bric-à-brac occuliste, l'exotisme théosophe et le démonisme spirite n'attiraient pas ont cherché dans les systèmes de simple culture mentale (*New Thought*, *Pelmanisme*, etc.) une méthode et des maîtres de psychothérapie. Ils ont pu y trouver de l'aide, une réflexion sur leur propre comportement, une mise en ordre de leurs jugements, une prise de conscience de certaines difficultés psychologiques qui leur ont fait souvent découvrir l'existence de la vie intérieure.

Mais tout cela ne peut constituer une *cure d'âme* ; la première condition manque. Une étude de l'homme, basée sur l'assertion de sa perfectibilité personnelle, de sa volonté foncière et de sa liberté, ne peut évidemment lui donner la clairvoyance de soi-même. Quant à la seconde condition, l'œuvre rédemptrice du Dieu tout-puissant, il n'en est pas question, parce que l'optimisme quant à l'homme n'en fait pas sentir le besoin.

Au cours des XIX^e et XX^e siècles, la science médicale fait des progrès inouïs, et prend dans la vie humaine une influence croissante. Il est normal, dès lors, que les médecins, à leur tour, s'occupent des maladies psychiques et que les âmes souffrantes s'adressent à eux. A partir de la fin du XIX^e siècle, les médecins sont devenus leurs principaux conseillers. Or, à cette époque, la plupart des médecins sont, ou se croient incroyants. C'est beaucoup grâce à eux que le mécanisme transformiste établit son prestige dans le monde, au point qu'on l'a appelé *matérialisme médical*. Même les médecins qui restent, dans leur vie personnelle, religieux, et dans leur philosophie, spiritualistes, ont pour la plupart une conception toute matérialiste de la médecine. Cette tendance les porte à considérer que le psychisme est une fonction du système nerveux, et par conséquent du corps : dans cette perspective le diagnostic causal et le traitement d'un désordre psychique sont ceux de la maladie corporelle sous-jacente ; et l'on étudie particulièrement les cas où il en est ainsi ; on insiste sur le déterminisme matériel des troubles psychiques et en particulier sur l'importance de l'hérédité. Le soin des âmes s'oriente vers une thérapeutique matérielle.

Mais voici que les médecins psychiatres sont conduits par leur expérience clinique à observer l'origine psychogène des maladies psychiques et même de certains troubles morbides du corps. Ils montrent que le psychisme est fait de ce que les émotions, les sentiments affectifs, les passions et la volonté du sujet, sous l'influence de son entourage et des circonstances de sa vie, l'ont fait. Ils préconisent des traitements psychiques. Chose curieuse, c'est autour d'un neurologue comme CHARCOT, qui fut maître de BERNHEIM et de FREUD, que ce mouvement se forme, et les convictions philosophiques de ces médecins restent en général tout aussi matérialistes que celles des autres.

De la première tendance sont nées toutes sortes de théories et de traitements. Elle conduit à agir sur le système nerveux soit directement, soit par des traitements s'adressant à des troubles somatiques, eux-mêmes considérés comme ayant une influence sur le système nerveux : médicaments hormonaux, par exemple. La médecine matérialiste croit volontiers ces traitements curatifs. En fait, la plupart n'agissent que sur les mécanismes physio-pathologiques secondaires, et sont en réalité symptomatiques : ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas utiles, temporairement. Plus efficaces, même au point de vue psychique, sont les traitements ordinaires de la santé générale, ceux qu'il faudrait faire en tout cas, même si le psychisme était sain. Soigner un psychopathe s'il est diabétique pour son diabète, s'il est anémique pour son anémie, s'il est cardiopathe pour sa circulation, c'est l'aider à se rééquilibrer à tous points de vue.

Pour modifier le psychisme en agissant directement sur le cerveau, on se sert soit de chocs provoqués par une crise épileptique artificielle, ou un coma artificiel obtenus grâce à des excitations électriques ou des médicaments, soit d'un très long sommeil, soit d'une opération chirurgicale sur les centres nerveux. Les traitements psychothérapeutiques sont si longs et si épuisants pour le médecin, si décevants aussi, et les médecins se sont sentis si souvent désarmés devant les psychopathes et surtout en présence des anxieux, qu'ils se sont jetés sur les traitement de choc. Pourtant ceux-ci ne sont inoffensifs ni pour le corps, ni pour l'esprit ; ils sont aveugles, et agissent surtout dans les cas qui tendent à guérir seuls ; ils ne font que hâter la guérison, une guérison trop souvent temporaire. Leurs effets rappellent un peu ce qui arrive quand une montre arrêtée repart après avoir été secouée ou cognée. Ce genre de traitement n'est donc pas vraiment causal, mais il rend parfois de grands services et il peut être un devoir de l'appliquer avec discernement, en particulier chez les anxieux qui sont près du suicide. Les longs sommeils provoqués qui mettent le cerveau longtemps au repos complet constituent un traitement plus logique, mais on ne peut prétendre qu'ils touchent vraiment à la cause du trouble.

La psychochirurgie comporte deux types de traitement : les uns suppriment une affection neurologique à retentissement psycho-

gène ; il s'agit plutôt de neurochirurgie, traitement en tout cas nécessaire d'une maladie organique et mortelle qui secondairement entraîne des troubles mentaux. Les autres consistent simplement à sectionner les connexions entre le lobe frontal et les centres de la base, du thalamus et de l'hypothalamus. On réussit ainsi à empêcher la souffrance et les émotions d'arriver à la conscience. Le but est de rendre le sujet qui est anxieux, surtout s'il est dangereusement impulsif, ou souffrant de douleurs rebelles, incapable de prendre conscience de sa souffrance. Une telle tentative est bien la plus « sécularisée » et la plus matérialiste des cures psychiques ! Il vaut donc la peine d'en faire brièvement l'étude critique en nous référant aux travaux du professeur H. BARUK, médecin-chef de la maison nationale de Charenton. Le professeur BARUK est non seulement un grand psychiatre français, mais aussi un Israélite qui a un jour trouvé la foi au Dieu vivant, et dont la pensée depuis lors, même en médecine, est inspirée par la doctrine de l'Ancien Testament.

La leucotomie est une opération qui n'a pas de caractère d'urgence ; elle s'applique à des malades qui ne sont pas en danger de mort. Elle peut pourtant entraîner la mort. Un auteur a publié le résultat de recherches anatomiques sur cent vingt cerveaux humains opérés, donc sur cent vingt personnes qu'il a tuées en les opérant. Certes, on ne leucotomise, en principe, que les malades incurables ; mais personne ne peut être sûr qu'un malade soit incurable : BARUK décrit le cas d'un peintre célèbre qui, après avoir été trois ans privé de parole, poussant des grognements de bête sauvage, déchirant ses draps et mangeant ses matières, se mit à parler un matin, et guérit totalement en quinze jours. En suivant cent quatre-vingt-sept cas de schizophrénie condamnés à la chronicité par les maîtres les plus éminents, BARUK et ses élèves ont observé cinquante cas de guérison complète et prolongée. D'ailleurs, la leucotomie échoue souvent : le sujet est parfois plus insociable qu'avant. Elle peut entraîner des complications telles que l'épilepsie et l'hémiplégie. Si on suit les sujets longtemps, on s'aperçoit que beaucoup d'entre eux, classés comme guéris dans les statistiques, ont dû être internés parce que leurs impulsions sont revenues pires qu'avant, ou qu'ils sont devenus totalement indifférents, inertes et apathiques. Enfin et surtout, elle a pour but de séparer la pensée et la sensibilité, ce qui ne peut se faire sans répression de la conscience morale. Elle fait des êtres diminués, suggestibles, indifférents, égoïstes, sans inquiétude morale : *déshumanisés*. Dans un article prônant l'opération, WERTHEIMER accepte le jugement de HUTTON sur ces opérés : *L'âme est partie*. Cure d'âme radicale, évidemment, et belle conquête de la science ! D'une personne atteinte d'une maladie fonctionnelle, qui peut toujours être réversible, on fait un infirme atteint d'une lésion organique définitive, et, désormais, privé de ce qui fait l'essentiel de la personne humaine.

La leucotomie a été interdite le 9 décembre 1950, comme inefficace et créant des lésions irréversibles, par le ministère de la santé publique de l'U.R.S.S. Elle a été dénoncée comme inhumaine et

contraire à l'esprit de la Bible par un Israélite. Nous, chrétiens réformés, n'avons-nous rien à dire ?

Les moyens corporels d'action sur le psychisme ne sont pourtant pas tous d'inspiration matérialiste. L'homme, tel que nous le montre la Bible, est à la fois corps, vie et pensée. Tout son être participe inséparablement à l'obéissance et à la désobéissance, au péché, à la régénération et à la résurrection. Toute la réalité de l'âme doit se manifester en actes matériels, toute action du corps influence l'être intérieur. Opposer *l'âme*, siège des inspirations élevées, au *corps*, siège de la concupiscence, n'est pas biblique. Ce qui s'oppose, c'est la *chair*, c'est-à-dire notre être instinctif, faussé par le péché, et l'*Esprit*, c'est-à-dire celui que Dieu met en nous par sa grâce. Les Réformateurs ont avec raison rejeté l'ascétisme qui cherche à affaiblir le corps considéré à tort comme ennemi de l'âme, et qui croit faire de la mortification un mérite. Cependant, écarter tout cet ascétisme mobide n'est pas nier la nécessité d'une sainte discipline corporelle ; et l'on peut dire que la propreté, la sobriété et la chasteté sont caractéristiques du peuple vraiment protestant et surtout réformé. L'ivresse, les excès de table, l'agitation surmenante traduisent un désordre intérieur, mais aussi l'entretiennent. Il est aussi impossible de rendre sobre un buveur sans le convertir que de le convertir sans lui faire renoncer à l'alcool. Or, la prescription d'une hygiène appropriée, c'est-à-dire d'une saine discipline du corps, est, pour une école médicale dont la tradition se maintient en Europe depuis HIPPOCRATE, l'essentiel de la médecine. En voulant modifier les habitudes de vie des patients, celle-ci combat leurs penchants qui les ont faites ce qu'elles étaient : gourmandise, sensualité, ambition, agitation, désordre, paresse. Cette école médicale s'est trouvée amenée à devoir les connaître et pour cela à étudier les caractères. L'unité de l'être humain fait que ses tendances intérieures, comme elles orientent ses habitudes, modèlent son corps et s'inscrivent dans ses gestes : c'est pourquoi, toute une caractérologie a comme base l'étude des *formes* du corps et surtout de ses parties les plus caractéristiques, celles par quoi l'être s'exprime le plus : visage et main ; et l'observation des *gestes* (ceux qui s'inscrivent dans l'écriture ou dans certains tests). Tout l'homme exprime l'homme. Un médecin radiographe, le docteur MAINGOT, dit même leur caractère à ses patients stupéfaits pendant qu'ils sont derrière l'écran, en se basant sur les mouvements de leur diaphragme !

Or, cette médecine hippocratique, qui prend l'homme comme un tout pour l'amener à la santé par l'observation d'une discipline conforme aux besoins de sa nature, change, par là-même, la disposition intérieure des êtres, à ce point que son protagoniste et doctrinaire contemporain, le docteur P. CARTON, — lui-même revenu à la foi après avoir trouvé sa doctrine médicale —, a été le plus grand convertisseur du siècle. C'est par centaines qu'il a amené des infidèles à la foi chrétienne. Son influence était beaucoup faite, et

les médecins qui s'inspirent de sa méthode en font aussi l'expérience, de ce qu'après avoir examiné ses malades il pouvait les décrire à eux-mêmes. L'être qui se sent connu et compris, est prêt à se livrer. Nous ne pouvons négliger cette forme d'action médicale qui, tout en recherchant la santé corporelle et en faisant appel à des prescriptions corporelles, a bien des caractères d'une cure d'âmes, quand elle est liée au témoignage chrétien du médecin.

* * *

Venons-en maintenant aux pratiques médicales qui cherchent à agir sur le psychisme lui-même, c'est-à-dire par *psycho-thérapie*. Toutes ont leur origine dans l'Ecole de la Salpêtrière, c'est-à-dire dans l'œuvre de CHARCOT et de ses élèves. Chose étrange, les médecins ont commencé par retrouver et mettre en pratique le vieux procédé des charlatans et des sorciers : la *suggestion*, avec ou sans hypnose, par laquelle on se saisit de la volonté et du jugement d'un être pour lui substituer les décisions et les pensées qu'on veut lui suggérer. La suggestibilité des êtres humains est infinie. La réclamation, la propagande, la mode n'en sont que l'exploitation monstrueuse. Mais ces changements n'ont aucun des caractères de la cure d'âmes. Loin de révéler l'être à soi-même pour le libérer, on anéantit sa personnalité en l'aveuglant.

Il ne faut pas confondre la suggestion avec l'autorité morale, qui est la puissance propre de la vérité : celle-ci s'impose même sans démonstration quand elle est affirmée fortement par une personnalité qui la vit. Dans le premier cas, le sujet accepte une pensée et subit une volonté humaine ; dans le second, il reconnaît la vérité vécue et prend une décision personnelle. L'auto-suggestion elle-même, sous sa forme de répétition stéréotypée, n'est en somme que la multiplication volontaire d'une suggestion acceptée. Tout autre chose est le choix vigilant des pensées auxquelles on permet l'accès dans sa propre conscience ; c'est une saine et nécessaire discipline, surtout quand elle est jointe à la prière.

La dernière venue des méthodes psychothérapeutiques, l'analyse psychologique ou *psychanalyse* a des rapports bien plus étroits avec la cure d'âmes, parce que, comme elle, la psychanalyse veut amener le psychopathe à prendre conscience de ce qui est en lui et qui l'empêche de trouver l'harmonie intérieure.

Les fondateurs de la psychanalyse ont été frappés des carences de la psychologie classique. L'observation des êtres montre que leurs actions, leurs émotions, leurs affections, leurs craintes, leurs pensées connues d'eux-mêmes sont inconséquentes entre elles. L'influence du corps, telle que les médecins l'ont décrite depuis CABANIS, leur a vite paru une pauvre explication. L'étude de l'automatisme psychologique et du subconscient, par P. JANET, leur a ouvert la voie.

C'est l'inconscient qui détermine l'être : non pas la masse des faits psychiques omis par l'attention et qu'elle peut retrouver, mais celle des émotions oubliées activement (bien qu'inconsciemment) parce qu'intolérables. Et pourtant, quelle multiplication de la souffrance entraîne cette fuite devant elle !

Il faut prendre garde de ne pas confondre ce *refoulement* avec la *répression* par laquelle la volonté surmonte certains désirs ou répulsions que la conscience morale condamne, et qui, consciente, n'est *jamais* un refoulement (se cacher un sentiment à soi-même dispense de se l'interdire, et, inversement, si on se l'interdit, c'est qu'on le connaît bien).

Ces émotions refoulées peuvent former des *complexes*, systèmes occultes entraînant automatiquement la personnalité, quand elle est mise en émoi par certaines images électives, à réagir d'une manière stéréotypée, comme le corps réagit d'une manière dramatique et parfois dangereuse aux produits auxquels il est devenu allergique. Quand ils sont en cause, les motifs qui meuvent la personnalité sont doubles : les uns, pénibles et vrais qu'elle ignore, les autres, acceptables et faux qu'elle se forge. Les refoulements affectifs complexogènes ont lieu dans l'enfance ou dans la jeunesse restée infantile, parce que les émotions enfantines ont une intensité qui s'émousse avec la maturité.

L'inconscient contient donc une charge émotionnelle refoulée, sous pression et contenue (plutôt mal que bien !) par une sorte d'instinct de défense contre le choc émotionnel, que FREUD a appelé *censure* ; celle-ci ne permet que des expressions méconnaissables, dépréciées ou symbolisées des souvenirs et des tendances enfouies. Ainsi, l'être n'est pas mû par les motifs qu'il croit ; pour être acceptable à soi-même il n'a pas les sentiments qu'il croit avoir, il n'est pas ce qu'il croit être, ce qu'il veut croire être, ce qu'il veut qu'on le croie être. Il vit en compromis constant entre ses impulsions instinctives et une série de tabous qu'il prend pour sa conscience.

Ses sentiments affectifs sont ambigus aussi : narcissiques, égo-centriques, le portant à se sentir frustré, à mélanger ses affections de ressentiments, puis à s'en vouloir et à s'en punir. Cette ambiguïté entraîne un malaise intérieur d'où naissent les comportements bizarres, les inconséquences graves, les psychonévroses, et (ceci bien que FREUD ait écrit un livre pour dire exactement le contraire) l'incrédulité.

La psychanalyse s'efforce de voir clair dans ce monde obscur de l'inconscient, par ces ouvertures que sont les actes manqués, les rêves et les associations d'idées spontanées, et il faut reconnaître que ses recherches ont créé toute une psychologie, si pénétrante qu'elle est comme la découverte d'un monde nouveau, à l'intérieur de l'âme humaine.

Est-ce un monde si nouveau ? Ou bien est-ce l'exploration d'un monde redécouvert ?

L'homme incapable de se défaire de ses impulsions et de ses phobies, ou de leur commander, l'homme d'autant plus esclave de ses tyrans intérieurs qu'il les ignore, l'homme torturé de contradictions obscures, l'homme rusant avec soi-même, se mentant à soi-même, pour avoir de soi une image qui le satisfasse, l'homme sans clairvoyance, sans libre-arbitre, n'est-ce pas l'homme de ce monde déchu, l'homme irrégénéré, tel qu'il apparaît à la lumière de l'Ecriture sainte, telle que le montre saint Paul, tel qu'il est décrit par LUTHER contre ERASME, tel que la doctrine réformée le voit ?

Car ce qui est au fond du *complexe*, c'est tout de même l'amour de soi, ou, si l'amour d'autrui est en jeu, un amour captateur, égo-centrique. Les sentiments de peur, d'envie, d'humiliation, de frustration, qui sont au fond des émotions formatrices de complexes et des complexes eux-mêmes, sont en réalité issus du péché fondamental : l'intérêt pour soi-même, soi-même centre de l'univers et sens de toute chose, l'incrédulité forcenée, la défiance de Dieu, qui est le premier et le seul péché qu'annonce la doctrine biblique.

La psychologie nouvelle n'est donc pas un scandale pour les chrétiens réformés. Si elle a paru impie à tant de personnes, dans les milieux protestants, c'est que le modernisme prévalant était, le sachant ou non, d'inspiration kantienne, et qu'en montrant que l'homme prenait si souvent comme voix de sa conscience certaines injonctions de l'inconscient dont l'origine était secrète sinon inavouable, la psychanalyse réduisait en pièces leur Dieu, celui au nom duquel on jugeait la Bible, celui devant le tribunal duquel on prétendait citer le Dieu vivant.

En montrant l'homme radicalement esclave et aveugle, les découvertes de la psychanalyse étaient également suspectes à l'Eglise de Rome. Il s'en fallut de peu, dit-on, que la psychanalyse fût condamnée au moment du Congrès de psychanalystes catholiques qui s'est tenu à Rome à Pâques 1958. En tout cas, le discours du Pape aux congressistes contient des réserves qui illustrent cette opposition. Il commence par une définition de l'âme où nous retrouvons à peu près ce que l'Ecriture appelle cœur. « Ce qui constitue l'homme, c'est principalement l'âme, forme substantielle de sa nature. C'est d'elle que découle en dernier lieu toute la vie humaine ; en elle s'enracinent tous les dynamismes psychiques, avec leur structure propre et leur loi organique ; c'est elle que la nature charge de gouverner toutes les énergies, pour autant que celles-ci n'aient pas encore acquis leur dernière détermination. De ces données ontologiques et psychiques, il s'ensuit que ce serait s'écartier du réel que de vouloir, en théorie ou en pratique, confier le rôle déterminant du tout à un facteur particulier, par exemple à l'un des dynamismes psychiques élémentaires, et installer ainsi au gouvernail une puissance secondaire. Ces dynamismes peuvent être *dans l'âme*, *dans l'homme*, ils ne sont pas l'homme. Ils sont des énergies, d'une intensité considérable peut-être, mais la nature en a confié la direction au poste central, à l'âme spirituelle, douée d'intelligence et de volonté, capable

normalement de gouverner ces énergies. Que ces dynamismes exercent leur pression sur une activité ne signifie pas nécessairement qu'ils la contraignent. On nierait une réalité ontologique et psychique en niant à l'âme sa place centrale. »

Le chef de l'Eglise Romaine poursuit en affirmant l'autonomie de la volonté humaine et son libre-arbitre : « Il n'est donc pas possible, lorsqu'on étudie la relation du moi aux dynamismes qui la composent, de concéder sans réserve en théorie, l'autonomie de l'homme, c'est-à-dire de son âme, mais d'ajouter aussi que, dans la réalité de la vie, ce principe théorique apparaît le plus souvent tenu en échec ou tout au moins minimisé à l'extrême. Dans la réalité de la vie, dit-on, il reste toujours à l'homme *la liberté d'accorder son consentement interne à ce qu'il accomplit, mais non point celle de l'accomplir*. A l'autonomie de la volonté libre se substitue l'hétéronomie du dynamisme instinctif. Ce n'est pas ainsi que le Créateur a façonné l'homme. Le péché originel ne lui enlève pas la possibilité et l'obligation de se conduire lui-même par l'âme. » Dans la phrase que nous avons soulignée, il est caractéristique que le Pape fasse dire à ceux qu'il censure, les psychanalystes, et présente comme l'expression d'une erreur dangereuse, exactement la pensée de saint Paul dans l'épître aux Romains : « J'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien. »

Le Pape fait écho ainsi à la doctrine du Concile de Trente : *Si quis liberum hominis arbitrum post Adæ peccatum amissum et extinctum esse dixerit, aut rem de solo titulo, immo titulum sine re... anathema est.* L'Eglise de Rome ne peut évidemment pas acquiescer à une description psychologique de l'homme qui illustre corruption totale et serf-arbitre.

Ce n'est pas, certes, nous, chrétiens réformés, que la psychanalyse gêne en cela. Mais nous n'avions pas besoin d'elle pour savoir quelle était la condition présente de l'homme ! La Révélation nous l'avait annoncé.

On peut pardonner à la psychanalyse les exagérations systématiques du pansexualisme freudien et son jargon déplaisant. Science clinique véritable, elle ajoute à la connaissance des tendances innées, c'est-à-dire du terrain foncier que donnent les sciences de la caractérologie, celle des agents pathogènes semés et de leurs effets, c'est-à-dire des déterminations émitives et des mécanismes infra-psychiques qu'elles provoquent. Il faut reconnaître qu'elle permet même, souvent, de déceler les connexions psychologiques des maux de l'âme, et même, parmi ceux-ci, de l'incrédulité qui ouvre la place à tous les autres : incrédulité totale, c'est-à-dire athéisme, ou refus d'une partie de la vérité religieuse.

Quand elle n'est pas le fait de la simple ignorance, l'incrédulité est toujours le signe de quelque incapacité psychologique, complexuelle. Telle est notre expérience, maintes fois vérifiée : l'incapacité de croire est liée à des complexes psychologiques. Nous avons

donc trouvé avec intérêt la confirmation de notre expérience exprimée avec grand talent par nos confrères Charles ODIER dans plusieurs de ses livres, et surtout René LAFORGUE, notre ami, l'élève familier de FREUD, et le maître de la psychanalyse française, dans son exposé fait à Pâques 1958 au Congrès de psychothérapie et de psychologie clinique de Rome, avec sa haute compétence et sa subtile pénétration. Il y a là une description clinique, très détaillée et vivante, d'un type défini d'incapacité psychologique de croire chez les femmes et d'un autre type chez les hommes, de la genèse de leur infirmité et de la véritable renaissance qu'ils traversent quand ils en sont délivrés. Les données de la clinique psychanalytique peuvent donc être une aide précieuse, comme une sorte de « mordant », dans le premier acte de la cure d'âmes, celui par lequel le cœur est découvert et le nœud de sa résistance à la vérité mis en lumière. Notre confrère et frère en Christ Paul TOURNIER, qui a consacré un livre aux rapports de la cure d'âmes et de la psychothérapie, l'affirme avec l'autorité de son expérience et la flamme de sa foi chrétienne.

Ceci dit, il est injuste d'ajouter que l'apport de la psychanalyse à la cure d'âmes se borne à l'investigation psychologique. Ses traitements ne sont pas toujours sans danger, et leur efficacité est souvent moins qu'évidente. Ces dangers sont de deux ordres, dépendant d'ailleurs beaucoup de la valeur et de l'orientation spirituelle du psychanalyste.

Le premier danger est l'immoralisme. Pour permettre au patient l'expression spontanée de tout ce qui lui passe par la tête devant le médecin, celui-ci doit paraître ne rien réprover. Il doit se faire plus que pleinement compréhensif : totalement neutre. Mais le médecin et le patient confondent parfois l'amoralisme, attitude *apparente* d'investigation, et l'amoralisme, doctrine de pensée et de conseil. De plus, sachant que bien des interdictions intérieures qui torturent ses malades sont le fruit d'une fausse conscience (ou *surmoi*) qu'il faut dissoudre, le médecin oublie parfois l'existence, la permanence et l'importance, comme élément de la personnalité, même la plus dégradée, de la vraie conscience morale. Lui et son patient confondent parfois le *surmoi* et la conscience morale, et cherchent à détruire l'un et l'autre. Ils confondent fausse culpabilité et vraie responsabilité, remords et repentir. D'où les conseils d'actes contraires à la loi morale comme certaines cruautés et certaines expériences sexuelles qui, loin de libérer l'âme de son angoisse injustifiée, créent un malaise intérieur parfaitement légitime.

Le second danger est le même que celui de la plupart des directions spirituelles : la complaisance dans l'introspection, dans l'intérêt porté à sa propre personne, qui éloigne de la vie les âmes compliquées. « Sans s'en rendre compte, dit Paul TOURNIER, sous prétexte d'éclairer leur connaissance d'elles-mêmes, elles fuient, par cette analyse de détails, la véritable reprise de conscience qui les ramènerait à la vie : la découverte de l'interdit majeur qui fausse leur mentalité, révolte contre Dieu, rancune contre un homme, orgueil

ou impureté. Leur analyse s'éternise, elle prend le caractère d'une guerre de position où l'on a sans cesse des victoires tactiques et jamais de victoire stratégique, si l'ouverture d'un « second front », un bouleversement spirituel ne vient apporter l'élément de décision. »

Les deux éléments originaux du traitement psychanalytique sont le *défoulement* et le *transfert affectif*. L'un et l'autre ne sont que des étapes. Que le *transfert* soit autre chose et s'installe sous forme de passion, voire d'idolâtrie, est même son grand danger. N'oublions pas aussi que les bouleversements affectifs engendrés par la psychanalyse peuvent être négatifs et engendrer de vives agressivités. Le psychanalysé, qui se déclare enchanté de son traitement, délivré, est souvent déchargé parce qu'il peut accuser autrui (ses parents souvent) de sa souffrance ; il se croit mieux et libre : son entourage sait qu'il va plus mal, parce qu'il est empoisonné de revendications, de cruauté et de cynisme. Cet état d'agressivité, souvent paranoïde, est dans la doctrine psychanalytique une étape transitoire : mais il arrive qu'on n'en voie pas la fin !

Quant au *défoulement*, sa valeur est de conduire à la sincérité, mais il n'est pas vrai que de connaître exactement ses esclavages suffise à en délivrer, la preuve en est que les investigations psychologiques sont si souvent in-terminables, au sens littéral du mot. Elles sont sans fin, parce que le déblayage qu'elles effectuent n'aboutit pas à une construction positive.

La psychanalyse ferait volontiers sienne une partie d'une parole du Seigneur : « Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira... », mais cette phrase n'est vraie que complète, avec son premier membre : « *Si vous demeurez en ma Parole...* », qui s'explique par cette autre parole : « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruits ».

« La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir... », dit PASCAL, et il imagine ce dialogue entre Jésus-Christ et l'homme :

« Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.

— Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

— Non, car Moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir ; et ce que je te le dis est un signe que je te veux guérir. »

La psychanalyse, une psychanalyse en quelque sorte convertie, peut servir à la partie préparatoire de la cure d'âmes : « Une tendance refoulée empoisonne l'âme et trouble ses réactions, tandis que la grande humiliation que constitue toujours le défoulement », dit Paul TOURNIER, peut ouvrir la porte « à une véritable expérience de la grâce ». Et nous rappelons, avec notre confrère RICHARD, que « refouler veut dire, non pas renoncer à une pensée ou à un désir, mais le râvaler et l'enterrer, ce qui est un faux oubli ». Encore

faut-il admettre que cette révélation de l'homme à soi-même, qu'il est si important parfois que la psychanalyse ait commencée et avancée, n'est jamais accomplie que par le Saint-Esprit, en Jésus-Christ.

Révéler l'homme à soi-même n'est pas une cure d'âme, mais lui exposer la doctrine chrétienne ne peut pas être appelé cure d'âme. L'union des deux conditionne la cure d'âme. On croit trop souvent, dans les milieux évangéliques, que la cure d'âmes consiste à asséner des versets bibliques : même soigneusement choisis et logiquement appropriés ils restent inefficaces, tant que le mur où s'enferme l'âme n'a pas été percé par le fait qu'elle s'est sentie connue, tant qu'elle n'est pas amenée sous ce choc à se découvrir elle-même.

Est-ce à dire que Dieu ait besoin, pour guérir un cœur, de la science humaine, psychanalyse ou caractérologie ? Evidemment non : une telle pensée serait blasphématoire. D'abord, Dieu n'a même pas besoin de confier à un homme le soin d'un cœur pour le sauver. Il a pu terrasser Paul sur le chemin de Damas, se montrer à lui et lui parler. Il peut mettre un homme au contact d'une de ses paroles, par un message de l'Ecriture sainte, lu ou entendu, par exemple dans une liturgie. Il a mille moyens de le briser et de se révéler à lui. Mais il lui plaît dans sa puissance et dans sa bonté, de se servir des hommes pour sauver les hommes. Il bénit ses disciples en leur disant : « Vous serez mes témoins ». Pour accomplir son œuvre au travers des hommes, a-t-il besoin de la science humaine ? Pas davantage. Aussi l'intuition, guidée par le Saint-Esprit, c'est-à-dire par la prière, puisque c'est à la prière de ses enfants que Dieu le leur donne, peut-elle découvrir avec acuité et précision le démon qui tient une âme captive, et mettre dans sa bouche ou sous sa plume les paroles qui amèneront cette âme à être délivrée par Jésus-Christ. Même un médecin, comme Paul TOURNIER, pour qui la cure d'âmes est la thérapeutique essentielle, n'a guère d'autre méthode.

Mais l'Esprit souffle où il veut, quand il veut. Dieu, qui a donné aux hommes une intelligence capable d'édifier une science exacte du monde créé, veut qu'ils s'en servent humblement et laborieusement pour le connaître, pour contrôler leurs intuitions, et pour être les serviteurs de leur Dieu en même temps que celui de leurs prochains.

De même que Dieu, qui est la source inépuisable de tous biens, se sert des médecins et de leur science médicale pour guérir le corps et veut que les hommes utilisent ce don qui vient de lui, plutôt que d'exiger toujours un miracle ; de même, il lui plaît, pour guérir les cœurs et les intelligences, de se servir des cœurs et des cerveaux humains aidés par la science de l'âme. C'est mépriser les moyens mis à notre disposition par Dieu que refuser de se mettre au courant des principales acquisitions des sciences du corps et de l'âme humaine, qui confirment en somme les données de la Révélation, et permettent parfois de les traduire en langage de notre temps. C'est

négligence et prétention que renoncer à se faire appuyer par des médecins qui aient la connaissance et l'expérience de ces sciences quand on est devant un cas obscur.

C'est pourquoi ceux que Dieu charge de la cure d'âmes peuvent et doivent utiliser consciencieusement quand besoin en est, avec un sage esprit critique, l'aide des sciences médicales et anthropologiques, de l'hygiène corporelle et mentale, des connaissances qu'ont apportées la caractérologie et la psychanalyse, pourvu toutefois que l'homme se rappelle que Dieu en est l'origine et qu'il lui en rende la gloire qui lui est due ; et pourvu surtout qu'il n'oublie à aucun moment que le Saint-Esprit de Dieu donne seul, comme et quand il faut, à ceux qui l'invoquent dans le recueillement et la prière, le discernement des esprits, l'intelligence des signes, la clairvoyance religieuse et l'inspiration des paroles qui sont les vrais et nécessaires outils de l'action de Dieu, par les hommes, sur les cœurs.

Que l'Esprit de Dieu soit seul efficace, seul créateur, cela est vrai surtout en ce qui concerne la deuxième partie de la cure d'âmes, qui en est l'essentiel : le contact du cœur avec Jésus-Crist, qui, seul, peut le guérir. Là encore, pour accomplir son œuvre dans les cœurs, il aime à se servir des hommes : et c'est le mystère de la communication aux hommes par les hommes, celui du témoignage. Celui-ci est une forme du ministère de la Parole. Dire à celui qui connaît son esclavage les paroles par quoi Dieu l'en délivre ; trouver les pensées et les mots (et les trouver dans la Parole de Dieu, même si l'on n'en répète pas les termes) qui feront leur œuvre révélatrice, c'est une sorte de miracle, inexplicable à celui qui en est le dispensateur, et qui l'étonne toujours, d'autant plus qu'au moment même, il n'en est pas averti. Il demande une transparence qui est l'effet d'une pensée centrée sur Dieu, nourrie de sa Parole, d'un cœur ému de charité, d'une volonté soumise, d'un humble et vrai oubli de soi, d'une attention intérieurement silencieuse, écoutant intérieurement ce qui jaillit de la prière. Jésus-Christ rend vivant le témoignage qui lui est rendu, parce que c'est son œuvre, parce que la sève qui monte du cep dans le sarment, et qui produit des fruits, c'est sa vie, c'est lui-même. Et les fruits gorgés de cette sève sont, pour les cœurs qui la reçoivent, vie et guérison : la guérison qui dénoue les complexes, dissout les ressentiments et les phobies, fait disparaître les problèmes psychiques comme rosée au soleil, change les remords en repentir, unifie et harmonise le cœur en lui permettant de répondre *Oui* à Celui qui le cherche pour le conduire à la vie éternelle.

Jusqu'au jour où le Seigneur sera tout en tous, tous les cœurs humains, même convertis, restent pécheurs, conservent un recoin secret où l'égoïsme est rangé et se cache. Tous ont toujours besoin de cure d'âme, et, plus que tous, ceux qui sont appelés à l'exercer, c'est-à-dire tous les enfants de Dieu. Car ce qui fait la vraie cure d'âmes, c'est l'esprit qui l'anime, non la qualification ecclésiasti-

que de la personne qui en est chargée. Normalement, elle est la vocation des pasteurs, et il faut se garder des confusions de vocation ; mais tous les chrétiens peuvent être appelés par Dieu à l'exercer, soit directement, soit par le pasteur lui-même qui peut et doit associer à son œuvre les personnes capables de l'informer ou de l'aider. En unissant aux pasteurs, dans la cure d'âmes, les psychologues, les éducateurs, les médecins et tous les membres d'une église vivante, Dieu manifeste sa puissance et sa bonté. Il répartit ainsi ses dons parmi ses enfants, ce qui est la réalité du sacerdoce universel, par quoi il donne à qui il veut, quand il veut, le pouvoir de prendre soin des cœurs, et de les lui apporter en offrande, en acte d'adoration et de sanctification.

Le jeûne religieux *

Le jeûne tient une place dans toutes les religions humaines. Les ascètes hindous s'imposaient et s'imposent de longs jeûnes. Les païens le font parfois. Les Musulmans se privent de boire et de manger du lever au coucher du soleil pendant le Ramadan, et les fakirs se livrent à des jeûnes prolongés.

L'abstinence limitée à certains aliments est plus générale encore. Les Brahmanes s'abstiennent de viandes et de poissons. Les Sikhs de toute autre viande que la chèvre; les Musulmans de porc et de boissons fermentées.

Parmi les chrétiens, les Catholiques d'Occident se privent de viande le vendredi. Pendant le Carême et aux veilles de fête, ils réduisent le repas du soir alors que les chrétiens orientaux s'abstiennent de viande, de poissons, de beurre, d'œuf et d'huile. Plusieurs ordres religieux s'abstiennent de viande, mais non de poisson; certains dont les Trappistes, sont végétariens pendant l'hiver, jusqu'à Pâques.

Quel est le sens religieux de ces prescriptions ? Sans doute, il suffit au croyant, pour leur obéir, de les tenir pour sacrées, sans qu'il ait besoin d'autre justification; mais toute religion rencontre autour d'elle et dans son sein des doutes, devant lesquels, par l'apologétique et la controverse, elle est appelée à rendre compte de ses affirmations. En comprendre le sens est devenu un devoir.

Pourquoi le jeûne ? D'abord parce qu'il s'apparente au *sacrifice*, qui est l'élément central de tout culte. Dans le jeûne, comme dans le sacrifice cultuel, l'homme religieux se prive de quelque chose à quoi il attache du prix, pour approcher son Dieu et pour lui plaire.

Or, *sacrifier*, qui signifie d'abord *rendre sacré, consacrer*, a pris dans les religions humaines le sens négatif de détruire, et même de tuer en l'honneur du dieu : sacrifice d'un objet, d'une vie animale, ou même d'une vie humaine. La logique de cette conception conduit en effet aux sacrifices humains, aux abominations des religions idolâtres, dont on trouve la trace sanglante sur les quatre continents, dans les deux tragédies d'Iphigénie en Aulide et en Tauride, dans les traditions de la Germanie et de la Gaule, chez les Phéniciens et les Carthaginois qui jetaient dans la bouche des idoles ardentes leurs propres enfants comme leur bien le plus précieux, dans les rites de l'Amérique précolombienne, et récemment encore chez les coupeurs de têtes de l'Insulinde, sur les bûchers indiens des veuves et parmi certaines ordalies de l'Afrique noire.

* *Le Christianisme au XX^e Siècle*, 14 et 28 novembre 1957 et *La Revue naturaliste*, 3^e trimestre 1957.

L'analogie va plus loin. Dans le sacrifice cultuel, l'offrande, produit de la récolte ou victime animale (sinon humaine), sanctifiée par la prière, est brûlée sur l'autel. Dans les jeûnes religieux, l'homme vivant brûle en quelque sorte une partie des réserves nutritives de son corps, en faisant de cet acte une offrande liée à la prière.

Le sacrifice de jeûne est d'autres fois une *souffrance volontaire* que le croyant s'inflige comme pénalité, comme *expiation*, comme paiement pour les fautes commises. Il s'apparente alors à un mérite, à quoi la douleur offerte donnerait droit devant la justice divine et qui compenserait un péché. Dans une conception analogue, le jeûne, comme parfois un vœu, peut aussi appuyer une demande faite au dieu en lui marquant le prix qu'on y attache.

En certaines religions, le but du jeûne est *d'affaiblir le corps* considéré comme l'origine des tendances mauvaises, grossières et basses, par opposition à l'esprit qui y serait en quelque sorte enfermé par une espèce de malédiction. Mortifier le corps, c'est-à-dire lui infliger une sorte de mort, est alors destiné à se dématérialiser, et par là à se purifier en se spiritualisant.

L'idée de *purification* peut être à la base des prescriptions alimentaires partielles : certains aliments étant chargés de souillures, soit par leur nature matérielle, soit par les influences psychiques qui s'y attachent. Tel était le cas, pour les Juifs, des « bêtes immondes et des viandes consacrées aux idoles ».

Le jeûne est de même tenu comme un *moyen d'entraînement*, pour purifier le cœur et fortifier la volonté. L'ascèse corporelle prend alors un aspect positif d'exercice propre à obtenir la clairvoyance, la ferveur ou l'exaltation religieuse ; le jeûne fait partie des moyens générateurs d'états mystiques.

Dans les sectes imprégnées d'occultisme et de magie, le jeûne est enfin considéré comme un moyen important de polariser les forces psychiques afin d'accroître l'influence et la puissance d'une personnalité ou d'une collectivité, religieuse ou non, pour le bien et pour le mal.

Il est difficile de trouver dans l'Écriture Sainte ces conceptions. Le culte chrétien, comme le définit saint Paul dans l'épître aux Romains, est l'offrande de *soi*, offrande d'obéissance et d'amour faite à Dieu : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable » (Rom. 12 : 16-2).

Les synonymes étymologiques du mot sacrifice, employés par nos versions : consécration, sanctification, s'appliquent mieux à cette offrande de soi. Celle-ci n'a de réalité et de valeur que *par les compassions de Dieu*, c'est-à-dire par la vertu du sacrifice du Seigneur dans l'Incarnation et sur la Croix et par la vie nouvelle que le Christ met en ceux qui croient en Lui et qui leur permet de communier à Sa vie, à Sa mort et à Sa résurrection. C'est dans cette

perspective que nous devons examiner les diverses conceptions du jeûne.

Déjà les prophètes avaient montré qu'il n'avait *par lui-même* aucune valeur de paiement et de rachat aux yeux de Dieu, car Dieu regarde au cœur, c'est-à-dire non à l'acte de jeûner, mais seulement à l'humilité et à la charité qui devraient l'avoir inspiré : « Est-ce là un jeûne qui me plaise, le jour où l'homme se mortifie ? Courber la tête comme un jonc, s'allonger sur le sac et la cendre, est-ce là ce que tu appelles un jeûne, un jour agréable au Seigneur ? Ne savez-vous pas quel est le jeûne qui me plaît ? Oracle du Seigneur Eternel : rompre les chaînes injustes, délier les liens du joug, renvoyer libres les opprimés, briser tous les jougs, partager ton pain avec l'affamé, héberger les pauvres sans abri, vêtir celui que tu vois nu et ne pas te dérober devant lui qui est ta propre chair. Alors ta lumière poindra comme l'aurore, ta blessure sera vite cicatrisée, ta justice marchera devant toi et la gloire du Seigneur derrière toi. Alors si tu cries le Seigneur répondra à tes appels, il dira : « Me voici. » (Es. 58.)

Ecouteons encore Jérémie :

« Et l'Eternel me dit : « N'intercède pas en faveur de ce peuple pour son bonheur, même s'ils jeûnent, je n'écouterais pas leurs supplications, même s'ils présentent holocaustes et oblations, je n'aimerais pas ces gens. »

Dans la perspective de l'Evangile, ce refus est encore plus radical. Aucun jeûne ne peut ajouter aucune expiation, à celle qui a été accomplie sur la Croix, ni donner des droits aux dons de Dieu qui sont des actes de sa pure honté.

L'idée d'ininitié entre le corps et l'âme n'est pas non plus une idée chrétienne, ni celle qui fait consister le salut et l'immortalité dans l'évasion de l'âme hors du corps : « Nous attendons, dit saint Paul, l'adoption, la rédemption de notre corps. Ne savez-vous pas que vos corps sont le temple du Saint-Esprit... Que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, soient gardés irrépréhensibles pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ ». La résurrection à laquelle le corps participe est autre chose que l'immortalité de l'âme. Les paroles de Jésus sur la vie éternelle annoncent une réalité plus forte que les discours, d'ailleurs si sublimes, de Socrate, dans le *Phédon* de Platon.

Le Nouveau Testament parle encore moins du jeûne que l'Ancien. Il est vrai que Jésus lui-même a jeûné 40 jours, d'après saint Luc et saint Matthieu. A-t-il voulu donner par là un exemple à suivre ? Le texte évangélique dit plutôt le contraire : « Jésus fut conduit au désert par l'Esprit pour être tenté par le diable. Il jeûna 40 jours et 40 nuits ; après quoi il eut faim. Et le tentateur, l'abordant, lui dit : Si tu es le fils de Dieu, ordonne que ces pierres se changent en pain ». (Mat. 4 : 1-8.)

Il semble en effet que le grand jeûne ai été, avec la solitude, un moyen extraordinaire employé par l'Esprit-Saint pour mettre

Jésus lui-même dans la tentation dont il fallait qu'il triomphât. L'effort terrible auquel s'est soumis notre Seigneur a donc servi, non à le rapprocher de Dieu, mais à l'en éloigner un moment : pas assez pourtant, pour que, cramponné aux paroles de l'Ecriture Sainte, il n'ait triomphé du Tentateur.

Il semble qu'ensuite, durant son ministère public, à la différence de Jean-Baptiste, Jésus n'ait plus accompli de grand jeûne, non plus que ses disciples, au grand scandale des pharisiens et des disciples de Jean.

« Jean est venu, en effet, ne mangeant, ni ne buvant comme tout le monde, et on dit : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant comme tout le monde, et vous dites : Voilà un amateur de bonne chère, un buveur de vin, un ami des publicains et des pécheurs. A la sagesse, justice est rendue par tous ses enfants. » (Mat. 11 : 18-19 et Luc 7-34.)

« Les disciples de Jean et les pharisiens jeûnaient. Ils vinrent lui demander : « Pourquoi les disciples de Jean et les pharisiens pratiquent-ils le jeûne, tandis que tes disciples ne le pratiquent pas ? » Jésus leur répondit : « Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux ? Tout le temps que l'époux est avec eux, ils ne peuvent jeûner. Des jours viendront où l'époux leur sera enlevé ; ils jeûneront dans ces jours. Personne ne coud un morceau d'étoffe neuve à un vieux vêtement : autrement, le morceau neuf emporte une partie du vieux vêtement qu'il recouvre, et fait une plus grande déchirure. » (Marc 2 : 18-22.)

Jésus lui-même a très peu parlé du jeûne. Il l'a mentionné, comme un usage religieux établi, pour condamner les jeûnes entachés d'ostentation ou d'orgueil : « Quand vous jeûnez, ne prenez pas, comme les hypocrites, un air accablé ; ils se font des visages tout défaits afin que leur jeûne attire les regards. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense ! » (Mat. 6 : 16.) Le pharisiен priait ainsi en lui-même : « O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, je jeûne deux fois par semaine. » (Luc 18 : 12.)

On cite parfois une parole relatée par certaines versions : « Cette espèce de démon ne sort que par la prière et par le jeûne. » Mais, d'après les anciens manuscrits, sauf deux, en particulier d'après le plus ancien de tous, le *Sinaïticus*, la mention du jeûne manque dans saint Marc, et la phrase entière dans saint Matthieu. Ainsi, ni la Bible de Jérusalem, ni celle du Centenaire, ni la version d'Ostervald révisée, ne les reproduisent.

D'ailleurs, le mot jeûne est absent des meilleures versions dans la plupart des passages des Actes et des Epîtres où dans les autres versions, le mot *jeûne* est lié à celui de prière. Corneille dit : « Il y a maintenant trois jours, j'étais (*en jeûne* et) en prière chez moi, à la neuvième heure. » (Actes 10 : 80.) « Ne vous refusez pas l'un à l'autre, si ce n'est d'un commun accord, afin de vaquer (*au jeûne* et) à la prière, puis reprenez la vie com-

mune, de peur que Satan ne profite, pour vous tenter, de votre incontinence. » (I Cor. 7 : 5.)

On pourrait donc se demander s'il reste quelque chose du jeûne, dans la religion de Jésus. Pourtant, le fait même que les deux mots restent liés dans deux autres passages authentiques du livre des Actes (13, 8 et 14, 23), montre que la tradition qui les joint remonte aux temps très anciens de l'Église.

Dans les deux passages où Jésus se réfère au jeûne, tel qu'on le pratiquait autour de lui, il lie, comme l'Ancien Testament, le jeûne à la tristesse. Le jeûne est en somme dans l'Écriture Sainte l'expression de la *contrition*. De même qu'une vive réjouissance se traduit volontiers par un banquet, la grande détresse porte naturellement à se détourner de la nourriture. Saint Paul, après la vision de Damas, horrifié d'avoir persécuté les chrétiens et aveugle, ne peut manger ni boire pendant trois jours. L'homme qui a honte de soi devant Dieu, celui qui se repent d'avoir nui à son prochain, l'homme mise en présence d'une grande souffrance humaine, s'en voudrait de l'oublier trop vite en se laissant aller à l'euphorie de la bonne chère. Le jeûne à quoi Théodore de Bèze a incité les Genevois quand parvint l'affreuse nouvelle de la Saint-Barthélemy avait ce sens.

Le corps, en exprimant un sentiment, y participe. Lié à la prière, quand celle-ci porte à Dieu la détresse ou la repentance, le jeûne fait partie des gestes religieux : il fait participer le corps à la vie de la foi. Il manifeste la sincérité et la profondeur des pensées.

Il y a des jours graves où l'on ne peut pas, où l'on ne doit pas oublier la tristesse qu'ils apportent. Ces jours-là, le jeûne a sa place dans la vie chrétienne. Mais cette place ne peut être qu'exceptionnelle, parce que l'Écriture fait un devoir au chrétien d'être « *toujours joyeux* ». Dans presque toutes les épîtres, saint Paul y parvient, et parfois avec insistance : « Soyez toujours joyeux, réjouissez-vous ; oui, je vous le dis, réjouissez-vous. » Discrète, parce que tel est l'ordre formel de Jésus.

Le jeûne prend aussi un autre sens. Dans un monde où la nourriture et la boisson tiennent une place si grande dans la vie de tant de gens, où chacun se croit perdu s'il n'a pas sa viande et son vin sur table, il est bon de mettre à l'épreuve et d'affirmer sa propre liberté à l'égard des habitudes et des servitudes.

A vrai dire, les jeûnes absous et prolongés peuvent déséquilibrer gravement la santé physique et même psychique de certaines personnes. Nous en avons vu maints exemples : et l'on a toujours tort devant Dieu de gâcher inutilement la santé qu'Il donne à chacun pour l'accomplissement de sa vocation particulière.

Certes, de longs jeûnes peuvent être bienfaisants pour certaines natures très pléthoriques ; ils doivent alors être conduits comme une véritable cure, qui a ses dangers.

C'est pourquoi, en général, le jeûne, s'il est total, doit être bref. La suppression d'un repas, ou l'abstention de nourriture pendant

toute une journée, ne peut faire aucun mal à la santé, bien au contraire. Tout au plus, quelques sujets nerveux se sentent-ils mal à l'aise s'ils n'ont pas pris leur petit déjeuner, surtout s'il fait froid et qu'ils prennent de l'activité. Bien entendu, quand on jeûne, si l'on a soif, il faut boire une boisson aqueuse, non fermentée ni alcoolique.

Il en est des *abstentions partielles* comme des jeûnes brefs. Elles peuvent s'imposer à la conscience devant Dieu, comme des disciplines bienfaisantes et nécessaires, bien qu'elles ne soient pas spécifiées dans l'Ecriture.

L'abstention périodique de certains aliments, en usage dans l'Eglise catholique et dans celle d'Orient, rappelle au fidèle que Dieu est le Maître *aussi* de leurs habitudes alimentaires, donc de leur corps, comme de leur cœur.

La vie chrétienne peut conduire à certaines abstentions permanentes. Certes, le christianisme a rejeté assez vite, bien qu'avec quelques hésitations, tous les *tabous* alimentaires. Mais beaucoup de chrétiens sentent qu'ils doivent se décider à renoncer sagement, tout d'abord aux aliments et aux boissons qui leur sont contraires, et même à la fumée du tabac quand elle leur nuit, car ils sont comptables devant Dieu de leur santé comme de tous les biens dont il les a fait gérants. Il est non seulement absurde, mais coupable, de mourir prématurément d'une cirrhose parce que buveur, d'un cancer bronchique parce que fumeur, d'une hémiplégie parce que gros mangeur. La gourmandise, le laisser-aller, l'indiscipline, les habitudes malsaines, l'esprit d'imitation, sont des servitudes du cœur, des déviations de la pensée, et par conséquent l'expression du mal destructeur, à l'œuvre dans l'homme et dans le monde.

Le chrétien doit parfois s'abstenir joyeusement de ce qui représente une tentation pour son prochain ; c'est manquer à l'amour que de fumer ou boire devant celui qui cherche à en perdre l'habitude, et c'est surtout délicatesse de cœur que d'adopter les dispositions et le régime de son commensal.

Il y a plus, la conscience chrétienne peut imposer à certains de ne plus rien avoir de commun avec une coutume dont on sait quel mal elle fait dans le monde, et dont on pense qu'elle est un agent puissant de l'œuvre satanique.

La décision de s'abstenir de toute boisson contenant de l'alcool (Croix-Bleue) va jusque-là. Il peut y en voir d'autres analogues, à quoi chacun peut se sentir appelé.

On pourrait croire que le refus de se joindre aux habitudes de tout le monde, que la privation d'une sorte de communion avec le prochain, dans les rites de boissons et de repas, représente une mise à part et une gêne au contact humain, dans la vie sociale. L'expérience montre qu'il n'en est rien, et que, bien au contraire,

ces disciplines, si elles expriment une obéissance à Dieu et s'affirment discrètement, sont une force et un témoignage. Elles provoquent une question, qui les pose toutes, en vérité. Elles manifestent, non pas un renoncement, mais une libération. La vie de Raymond DE PERROT, « *un soldat chrétien* », en est un exemple typique admirable.

La forme moderne du jeûne religieux, c'est l'*abstention des excitants* : telle est la conclusion à laquelle conduit une longue réflexion sur ce sujet. C'est une forme du jeûne qui loin de nuire à notre corps qui appartient à Dieu, épargne ses organes, correspond à une sage administration de nos forces vitales et nerveuses et aide à trouver et à garder un bon équilibre psychique. Elle est un acte de foi, car pour recevoir l'entrain, la clarté intellectuelle, la sérénité, la ferveur, elle conduit le cœur à placer sa confiance non en des artifices matériels, mais en Dieu seul.

D'une façon générale, les *excitants* représentent, à quelque degré, une sensation de puissance personnelle obtenue à bon compte ! Ils sont par là-même à la base d'une illusion, d'un mensonge, d'un gaspillage de forces, d'un déséquilibre psychique, parfois d'une exaltation passionnelle qui conduit à l'agressivité, à la colère, à la sensualité. Ces effets doivent nous les rendre tous suspects d'être les ennemis de notre vie spirituelle. On juge l'arbre à ses fruits, dit Jésus.

Chacun sait que certains repas rendent lourd, grossier, sensuel, et qu'on ne peut parler de choses sérieuses à un homme pris de vin ; celui-ci ne doit pas s'approcher de la Table Sainte : c'est là probablement le sens originel du jeûne eucharistique.

La civilisation a ajouté aux excitants que connaissait l'humanité : excès de vin et de viandes, toutes sortes d'inventions qui conduisent à l'esclavage de l'homme : alcool distillé, tabac opium, haschich, cocaïne, aphrodisiaques et drogues diverses dont se sert l'esprit du mal, à l'égard desquelles l'abstention est un signe et une condition de la liberté chrétienne. Les excitants ont tous cette propriété commune de devenir très vite des besoins, de faux instincts, des désirs impérieux et obsédants, des faux-dieux à quoi on sacrifie temps, argent, famille, vie intérieure...

Les déviations des instincts corporels sont l'expression des servitudes du cœur, et le refus de s'en délivrer, manifeste une évasion devant les exigences simples et concrètes de Dieu, à qui notre corps, à l'image de notre cœur, doit appartenir sans réserve.

On ne peut pas offrir son corps à Dieu, à Dieu seul, si celui-ci est enchaîné par le besoin d'un excitant. On ne peut pas aider non plus son prochain à se libérer d'une telle sujexion pour s'offrir à Dieu !

Le jeûne ainsi compris est donc un acte, non de crainte, mais d'amour, auquel le chrétien est appelé afin qu'il manifeste sa liberté à l'égard du « Prince de ce monde » dans sa soumission à Son Seigneur.

Y A-T-IL UN MYSTICISME RÉFORMÉ ? *

Pour un grand nombre de nos contemporains le *mysticisme* est la forme la plus intéressante, la seule intéressante, de la religion. Or, on reproche souvent au christianisme protestant, et particulièrement au calvinisme, de manquer de mysticisme et d'être froid ; et ce reproche est à la base de certaines conversions confessionnelles.

Est-il exact que le christianisme réformé, authentique, ne soit pas mystique ? S'il ne l'est pas, est-ce vraiment un défaut ? ou, s'il l'est, de quelle manière l'est-il ?

Le romantisme décadent, et surtout le symbolisme en littérature, ont mis les mots *mystique* et *mysticisme* à la mode. On les emploie d'ailleurs dans un sens étendu et vague. On parle d'une mystique de la démocratie, de la paix, de la nation. Nous ne prendrons ces mots que dans leur sens proprement religieux.

Le mot *mystique* est d'origine païenne (*Le myste*, c'est l'initié aux mystères sacrés). La chose qu'il représente l'est-elle aussi ? Il est absent de la Bible. On ne le trouve dans aucune concordance. La conception qu'il recouvre est-elle étrangère à la Révélation de Dieu ? Le mot *mystère* est cependant, une fois, dans l'Evangile et plusieurs fois dans l'œuvre de saint Paul. A-t-il trait à une réalité spirituelle qu'on pourrait appeler le mysticisme évangélique, et que contient-il ?

Il faut poser ainsi la question, d'abord, pour savoir s'il y a un mysticisme réformé, car la doctrine réformée n'est autre chose que la fidélité au sens de l'Ecriture dans laquelle nous avons reconnu une fois pour toutes que Dieu nous révèle ce qu'Il veut nous faire savoir. Fidélité à ce que l'Ecriture *veut dire* tel que cela apparaît quand on examine les textes honnêtement, dans leur ensemble, sans idée préconçue, sans rien y ajouter ni en supprimer, sans en infléchir la signification. Il faut voir ensuite si, en fait, il y a un mysticisme dans la piété de CALVIN et de ceux qui se considèrent comme ses disciples.

Littré définit ainsi le mysticisme : « *croyance religieuse ou philosophique qui admet des communications secrètes entre l'homme et la divinité, ou qui prête un sens caché aux livres saints, aux choses de ce monde* ». Larousse donne une autre définition qui complète celle de Littré : « *Doctrine philosophique ou religieuse d'après laquelle la perfection consiste en une sorte de contemplation qui va jusqu'à l'extase, et unit mystérieusement l'homme et la divinité* ».

* Conférences prononcées en 1935 à la Société Calviniste, Bulletin de la Société Calviniste de France, numéros 36 et 37, décembre 1935.

En somme le concept de mysticisme contient quatre éléments qui le définissent :

1. *une communication divine de l'âme avec l'objet de sa piété.*
2. *La perception du sens caché des livres saints ou de la vie.*
3. *Une méthode qui conduit l'âme à sa perfection.*
4. *Une source de phénomènes psycho-physiologiques extraordinaire.*

Pour y voir clair dans le monde touffu des mysticisms de toutes sortes, nous les classerons selon la conception de Dieu et de l'homme qui est à leur base. Nous distinguerons donc trois types.

I. Anthropocentrique : L'homme est autonome et par conséquent porte au fond de lui-même le sens de sa vie et les moyens d'en atteindre le but, autrement dit de s'assurer son propre salut.

II. Synergiste : Il y a un Dieu personnel, mais l'homme peut mériter de s'élever et de s'unir à lui; son salut résulte de sa collaboration avec Dieu.

III. Théocentrique : Dieu est pleinement souverain.

Il ne peut y avoir qu'un seul mysticisme réformé, s'il y en a un : celui dans lequel le vrai Dieu, le Dieu de la révélation biblique et évangélique est le *seul* objet de la piété de l'homme, qui se reconnaît tel que la Parole divine le révèle aussi à lui-même.

I. — *Le mysticisme anthropocentrique* a pour but de dégager les pouvoirs cachés de l'homme afin de le conduire à un état tel qu'il puisse échapper aux apparences, dépasser sa raison même, atteindre ce qu'il y a de permanent, d'essentiel ou de parfait, au fond de lui-même, (« *his better self* »), connaître la source « de son être », et comprendre ainsi le sens de sa vie et de toutes choses, dans un sentiment d'illumination, de liberté, de sérénité, de supériorité et parfois d'extase, qui lui donne l'impression de s'élever au divin. Vous serez comme des dieux, promet l'initiation.

Tous les mysticisms anthropocentriques mettent en œuvre les mêmes méthodes pour obtenir ces états spéciaux où l'homme éprouve l'ivresse de dépasser son propre moi (car l'être humain est au fond le même partout et toujours) ; mais chacun en utilise un jeu plus ou moins complet.

On obtient un état de tension extrême du système nerveux par les veilles, les privations, les macérations, la prolongation ou la répétition de certaines attitudes ; ou encore dans un entraînement infernal, par des drogues, des bruits, des danses, des chocs nerveux de toutes sortes, comme en produit la vue et l'odeur du sang, ou l'horreur des sacrifices humains... La préparation corporelle à l'obtention des états mystiques va jusqu'aux confins de la magie blanche... ou noire.

On arrive à un état de fixité de l'attention et de polarisation intense de l'intelligence, par des répétitions de formules ayant un certain pouvoir d'autosuggestion, par des litanies poétiques qui bercent l'esprit dans une certaine attitude mentale, par la récitation de phrases à retentissement magique, troublant et mystérieux, et par des méthodes de concentration, de méditation ou de contemplation des symboles sacrés.

On porte ces états à un degré d'exaltation *extatique*, par la longue solitude et le silence, ou *frénétique*, par l'entraînement collectif, la musique et les chants ou les cris.

On peut aboutir ainsi au développement extraordinaire des facultés métapsychiques de l'homme, suivant qu'on est plus ou moins bien doué pour cela : médiumnité, prémonition, télépathie, clairvoyances spéciales, visions ou même miracles ; on peu acquérir tels ou tels des pouvoirs « surnaturels » qui ont été étudiés et classés, au XIX^e siècle, par la *Society for Psychical Researches*, par le colonel de ROCHAS, par le Docteur GELEY, et tant d'autres chercheurs.

Tout cela est vieux comme l'humanité. C'est l'ancienne Yoga indienne (du mental ou de la volonté) et tout ce qui a bu à sa source mystique dans l'antiquité et de nos jours. C'est cela qui fait l'attrait de tous les occultismes, de la franc-maçonnerie (spiritualiste) et de la théosophie du siècle dernier. Il y a de cela dans le Zohar juif comme dans la science des Fakirs ou la théosophie néo-platonicienne. C'est toujours l'idée de salut par la gnose, que le christianisme authentique a rejeté par une réaction salutaire, dès son origine, et dont le dernier avatar est ce mélange de conceptions bouddhistes et d'optimisme américain, affublé de terminologie chrétienne, qui s'appelle la *Christian Science*. Ce mysticisme est la tentation perpétuelle, l'aboutissement logique de toutes les religions immanentistes, par quoi elles rejoignent le panthéisme d'une part et l'athéisme d'autre part. Il y a du mysticisme dans les états de transe panthéistes, exaltés par Walt WHITMAN, par la comtesse de NOAILLES et par les auteurs anglosaxons qui s'exerçaient à la « conscience comique », comme il y a du mysticisme dans la théosophie. Le mysticisme peut exister et porter tous ses fruits, soit que l'homme adore la nature pour s'y abîmer, soit qu'il s'adore lui-même pour y ramener tout l'univers.

La religion du mysticisme peut même fort bien être athée. Les esthètes qui divinisaient l'art ont bien aussi leur mysticisme sans Dieu, et l'atmosphère de Bayreuth vers 1890, était certes mystique, quand les wagnériens avaient le sentiment enivré de pénétrer religieusement, en communiant par la magie des sons et des symboles, dans les réalités les plus profondes de l'être conçu selon SCHOPENHAUER (c'est-à-dire toujours la pensée indienne...). Enfin le bouddhisme, pour qui le but supérieur et la vraie réalité est le néant sublime, qui est un athéisme radical, fait dépendre le salut d'une conception intellectuelle, d'une gnose, d'une ascèse et d'une révéla-

tion extatique et peut produire tous les états les plus prodigieux du mysticisme.

Ce qu'ont apporté et laissé de valable les travaux de l'Ecole de la Salpêtrière et la personnalité de COUÉ, quel qu'ait été l'excès de leurs généralisations, c'est d'avoir montré qu'il n'y avait pas même besoin de religion pour produire des phénomènes psychophysiologiques étonnans.

II. — *Le mysticisme synergiste* c'est l'union de deux êtres, la pénétration de l'un dans les mystères de l'autre. L'homme se rapproche de l'objet de sa piété, qui est une autre personne, et s'élève ou s'identifie à elle, avec ou sans son aide. Le mysticisme reste pour une bonne part ce qu'il est dans le cas précédent, c'est-à-dire une forme raffinée de culture humaine, mais il s'y ajoute un élément affectif. Ce qui unit deux êtres, c'est l'amour. S'efforcer d'atteindre l'être divin, c'est alors exalter son amour pour lui jusqu'à ce qu'il s'empare de tout l'être ; c'est s'entraîner à faire de lui l'objet de sa passion, par la contemplation aimante de ses images, l'évocation vibrante des scènes où il joue un rôle ; c'est orienter vers lui tous ses élans et tous ses besoins affectifs, par la culture des transferts. On arrive ainsi à créer entre l'âme et l'être à qui s'adresse sa piété une vie d'intimité passionnée, un véritable roman d'amour, vécu, avec ses rencontres, ses aveux, ses extases, ses froideurs, ses absences, ses retours, ses abandons, ses réconciliations, ses pardons... La vie mystique a désormais un attrait brûlant comparable à celui qui fait rêver et attache aux passions de l'amour ordinaire les jeunes gens.

D'ailleurs, l'amour déifié par le romantisme, et la religion imprégnée de sentimentalité par le mysticisme, souvent alternent, parfois combinent leurs attirances, chez une même personne de tempérament passionné.

Ce genre de mysticisme n'est pas l'apanage des mystiques chrétiens, tant s'en faut ! La vieille Inde est encore sa mère, et l'a appelée *Bakti-yoga*. L'objet de son amour peut être n'importe quel avatar divin : Krishna, Vishnou, ou d'autres, pour les Indiens ; Adonis, Orphée ou Osiris dans l'antiquité méditerranéenne ; Ali et Hussein pour les Persans ; tout près de nous, la noire déesse Kali, pour cette grande personnalité mystique qu'était RAMAKRISHNA ; ce peut être une simple sainte, comme pour ce prêtre dont ESTAUNIÉ décrit le roman¹. Dans tous les cas, les procédés d'entraînement et

¹ Il est significatif que le père Asin PALACIOS, dont une importante étude est citée par M. BARUZI dans son dernier livre, ait pu se demander si saint JEAN DE LA CROIX n'avait pas reçu d'un mystique musulman, Ibn Abrâs, de Ronda (mort en 1394), par l'intermédiaire des Maures convertis, bien des éléments de sa doctrine mystique.

d'exaltation sont les mêmes ; les sentiments décrits, les mêmes ; l'orientation de la vie à laquelle est conduit le mystique, la même ; les grâces, les phénomènes extraordinaires et les dons obtenus, les mêmes : extases suaves ou crucifiantes, visions, touches divines, lévitation, abstinences prolongées et bien d'autres, dont les exemples remplissent, avec ceux de phénomènes diaboliques aussi étonnantes, plusieurs volumes du livre de GÖRRES sur la mystique.

Dans toutes les religions, les grâces sensibles sont l'attrait du mysticisme affectif. Sans doute est-il enseigné qu'elles ne doivent pas être un but, et qu'il y a des aridités aussi excellentes que les effusions : mais ce sont celles-ci que désirent généralement ceux que ces mysticisms attirent.

Un autre caractère qui leur est commun, c'est qu'ils portent à fuir tout ce qui arrache l'âme à son dialogue intérieur avec l'être divin qu'elle aime. La vie est en trop dans ce tête-à-tête mystique : vie professionnelle, vie sociale, vie familiale, vie pratique : autant de gêneurs dont on cherche à se délivrer ou s'abstraire, pour se consacrer à ce qui devient l'essentiel de la religion et de toute l'existence : ce dialogue captivant d'adoration et de tendresse. Qu'il y ait eu des réalisateurs parmi les personnalités mystiques les plus hautes, les plus saintes, les plus géniales (et les plus exceptionnelles), n'empêche que la tendance à l'égocentrisme dévot ne soit bien fréquente quelle que soit la divinité aimée.

Les deux types de mysticisme que nous avons décrits sont presque toujours plus ou moins mélangés. Tous deux s'évertuent à développer certaines facultés plus ou moins latentes de notre nature, et constituent des modes de culture humaine. BARRÈS, jeune, savourant l'ivresse de la culture raffinée de son être le plus intime, n'a-t-il pas découvert avec enthousiasme que la méthode d'Ignace DE LOYOLA, transposée, pouvait merveilleusement servir son dessein de faire vibrer son solipsisme ? D'ailleurs l'amour lui-même, l'amour-passion, est bien, comme le même auteur le disait alors, la personification, en quelqu'un qui s'y prête un peu, des qualités que nous recherchons cette saison-là. Il est bien plus la projection sur un autre être d'une force qui est en nous et a besoin de se placer, qu'il ne dépend de la personne aimée, puisqu'il peut vivre pendant beaucoup d'années de l'illusion qui constitue une partie de son essence même : dans le mysticisme-passion, peut-être sont-ce parfois les besoins affectifs de l'homme, c'est-à-dire sa nature intime encore qu'il transpose sur le mode divin. Parfois, c'est d'une manière tout à fait consciente pour les initiés, cachée pour les profanes, que les deux mystiques se ramènent l'une à l'autre : lorsque la divinité n'est que la personification symbolique d'une partie plus ou moins profonde de l'être humain. En développant ce qui est en nous, même pour nous éléver à Dieu, c'est toujours nous-même et nos puissances inconnues que nous découvrons et que nous exaltions. Ces

deux mysticismses sont d'ailleurs des états, des successions d'états de plus en plus parfaits; l'un et l'autre pratiquent l'oraison, qui consiste à se mettre dans un état donné. Enfin l'attrait du merveilleux n'est pas non plus étranger à leur succès: dans l'un comme dans l'autre, les phénomènes extraordinaires sont plus ou moins considérés comme le sommet de la vie mystique, l'aboutissement et la récompense d'un long entraînement, et le gage de la plus haute perfection.

Nous ne voulons pas dire que, pour conduire les peuples et les âmes, Dieu ne puisse et ne veuille pas se servir, quand et où il lui plaît, de toute mystique (de l'intelligence, de la volonté ou de l'amour), comme de l'art, de la science, des sentiments de conscience sociale, ou de toute forme de culture humaine. Mais, en tant que chrétiens réformés, nous refuserons d'admettre que ces mysticismses, dont on ne trouve pas trace dans l'Evangile (on pouvait s'y attendre puisqu'ils sont basés sur des doctrines de Dieu et de l'homme étrangères à la révélation biblique), qui s'appliquent indifféremment et avec un égal succès à Dieu, au Christ ou à des idoles, soient la forme la plus excellente de la vie religieuse. Cela nous donne un sentiment de profanation. Ce n'est pas le vrai Dieu qui est ainsi adoré, et ce n'est pas ainsi qu'il nous a dit de l'adorer.

L'invasion du christianisme par le mysticisme oriental, transmis par le synchrétisme néoplatonicien, avait été repoussée quand l'Eglise primitive a rejeté le gnosticisme. Il s'est infiltré au V^e siècle par les ouvrages du PSEUDO-DENYS l'ARÉOPAGITE (*De divinibus non-minibus, De mystica theologia*) qui ont introduit dans la théologie chrétienne ce mot de *mystique* dont la fortune a été si grande. Ce bien commun à toutes les religions, cette exaltation des facultés religieuses de l'homme, ce synchrétisme mystique, éternel et universel, les Réformateurs à leur tour, l'ont écarté, s'efforçant de le démêler de la théologie et de la vie chrétiennes auxquelles il s'était enchevêtré, de dégager l'arbre du lierre grâce à la Parole de Dieu, et selon elle, au nom de la souveraineté absolue de Dieu.

Chaque fois que le protestantisme, influencé par l'innéisme cartésien et le volontarisme kantien a tendu à chercher Dieu dans les aspirations humaines et à faire de l'homme s'élevant à Dieu l'auteur de son propre salut, il n'a plus été sûr de Dieu, il a eu peur de sa pauvreté spirituelle, il s'est senti dans un désert glacé, et il a jeté un regard d'envie sur la mystique méditative, l'occultisme et le ritualisme, d'une part, et sur le mysticisme contemplatif et affectif, d'autre part.

III. — *Le mysticisme théocentrique.*

Mais le Dieu des prophètes et de Jésus est un Dieu souverain. Tels que sa Parole écrite ou incarné nous révèle à nous-mêmes,

« nous sommes incapables par nous-même de faire le bien ». C'est Dieu qui nous sauve par le don de son Fils.

La religion qui croit cela est-elle sèche, faite de croyance aride et de rigidité morale ? Ou bien peut-on dire qu'elle comporte les éléments d'un mysticisme c'est-à-dire :

- 1° Un contact direct de l'âme avec Dieu,
- 2° une clairvoyance des choses invisibles,
- 3° une méthode de sanctification,
- 4° des grâces extraordinaires ?

Si cet ensemble mérite le nom de mysticisme, le christianisme réformé, comme le christianisme évangélique qu'il cherche à être fidèlement, est plus mystique qu'aucune autre religion. Mais ce mysticisme là, celui d'une âme qui sait qu'à Dieu seul revient toute gloire, il vaut mieux, pour éviter toute confusion, le désigner par le nom que lui ont donné Jésus et les apôtres : **LA FOI**.

§ 1. La foi est une expérience vivante et intime de Dieu. Le Christianisme réformé ne pense pas que la foi soit un produit de la nature humaine, l'aboutissement d'une démonstration intellectuelle ou d'un entraînement religieux. A son origine, il y a toujours un contact direct avec Dieu. Nous restons aveugles devant l'existence tant que Dieu lui-même, par un acte de son amour, n'a pas déchiré le voile qui nous empêche de le voir là où Il est c'est-à-dire partout, en nous-même, dans l'univers (« les cieux racontent la gloire de Dieu ») et surtout dans sa Parole. C'est la main de quelqu'un marchant derrière nous sans que nous le sachions, soudain posée sur notre épaule, qui nous fait nous arrêter et nous retourner pour le regarder. Cette émotion religieuse, cette évidence, que Dieu la renouvelle ou non, l'homme ne peut plus l'oublier, même s'il la renie, car il a reconnu celui qui donne à sa vie et à son être un sens, une orientation et une réalité.

Ecoutons CALVIN pour savoir si la piété réformée, quand elle touche ces réalités qu'on pourrait appeler mystiques, est aussi froide et sèche qu'on lui en fait la réputation.

« Il nous faut principalement noter la bonté de Dieu en ce qu'il se donne si familièrement à connaître, que les aveugles même le peuvent toucher.

« ...Combien qu'il n'y ait anglet au monde qui soit vide de quelque témoignage de la gloire de Dieu, toutefois il n'est besoin que nous sortions hors de nous pour l'empoigner. Car il émeut tellement en chacun de nous au-dedans par sa vertu que notre stupidité et bêtise est comme monstrueuse, de dire qu'en le sentant nous ne le sentons pas. »

...Il ne faut point chercher Dieu par longs circuits ni détours ou difficiles chemins, car chacun le trouvera en soi-même *pourvu qu'il le veuille entendre*.

Cette connaissance qui git en pratique et expérience, est beaucoup plus certaine que toutes spéculations oisives ; car l'âme fidèle reconnaît indubitablement et, par manière de dire, touche à la main la présence de Dieu, là où elle se sent vivifiée, illuminée, sauvée, justifiée, et sanctifiée.

Institution I, xiii, 13.

Mais le contact même de Dieu ne nous sert à rien, ne fonde pas notre foi, ne dirige pas notre vie, si nous ne Le connaissons pas ; et c'est par sa Parole qu'Il donne à connaître aux hommes ce qu'ils ont besoin de savoir de lui.

« Sans l'Evangile nous sommes inutiles et vains, sans l'Evangile nous ne sommes chrétiens, sans l'Evangile toute richesse est pauvreté, sagesse est folie devant Dieu, force est faiblesse, toute justice humaine est damnée de Dieu. Mais par la connaissance de l'Evangile nous sommes faits enfants de Dieu, frères de Jésus Christ, combourgeois des saints, citoyens du royaume des cieux, héritiers de Dieu avec Jésus Christ, par lequel les pauvres sont faits riches, les faibles puissants, les fols sages, les désolés consolés, les doux certains, les serfs affranchis. L'Evangile est parole de vie et de vérité. C'est la puissance de Dieu au salut de tous croyants, et la clef de la science de Dieu... »

...Il n'y a qu'une voie à vie et salut, c'est la foi et certitude des promesses de Dieu, qui ne se peut avoir sans l'Evangile, par l'ouïe et l'intelligence duquel la foi vive est baillée, avec certaine espérance et parfaite charité en Dieu, et amour ardente envers son prochain ».

Préface du Nouveau Testament.

C'est en nous donnant son Esprit que Dieu se fait reconnaître par nous dans sa Parole ; et c'est par sa Parole qu'il nous permet de contrôler si la voix intérieure qui parle à notre conscience est bien son Esprit.

« Car le Seigneur a assemblé et accompli comme d'un lien mutuel la certitude de son Esprit et de sa Parole : afin que notre entendement reçoive icelle Parole en obéissance, y voyant reluire l'Esprit qui luy est comme une clarté pour luy faire contempler la face de Dieu ; afin aussi que sans crainte de tromperie ou d'erreur nous recevions l'Esprit de Dieu, le recoignoissant en son image, c'est-à-dire en sa Parole ».

Institution I, ix, 3.

« Ja qu'en sa propre majesté l'Ecriture ait de quoi être révérée, néanmoins elle commence à nous vraiment toucher quand elle est scellée en nos coeurs par le Saint-Esprit pour ce que nous sentons là une expresse vertu de la divinité à montrer sa vigueur, par laquelle nous sommes attirés et enflammés à obéir sciemment et volontairement, néanmoins avec plus grand efficace que de volonté ou science humaine... »

...C'est donc une telle persuasion, laquelle ne requiert point de raisons,... un tel sentiment qu'il ne se peut engendrer que de révélation céleste. Je ne dis autre chose que ce qu'un chacun fidèle expérimente en soi, sinon que les paroles... ne sont suffisantes pour le bien expliquer ».

Institution I, vii, 26.

C'est surtout en nous révélant Jésus-Christ que la Bible nous révèle Dieu. Contact encore vivant, de plus en plus intime, qui nous fait connaître à nous-mêmes et nous conduit à Dieu par la Croix, car Jésus-Christ est notre Juge, en même temps qu'il nous conduit à Dieu, par la croix, car Jésus-Christ est notre Sauveur.

...« Par un tel esprit de Christ, promis à ses élus, nous ne vivons plus, mais Christ en nous, et sommes par esprit assis entre les célestes, en tant que monde ne nous est plus monde, toutefois que conversions en icelui, mais étant contents en tout, soit pays, lieux, conditions, habillements, viandes et telles autres choses. Et sommes confortés en tribulation, joyeux en tristesse, glorieux en vitupère, abondants en pauvreté, échauffés en nudité, patient ès maux, vivants en mort.

Voilà ce qu'il nous faut en somme chercher en toute l'Ecriture. C'est de bien connaître Jésus-Christ, et les richesses infinies lesquelles sont conquises en lui, et nous sont par lui offertes de Dieu son Père...

...Qu'est-ce que nous saurions demander davantage pour la doctrine spirituelle de nos âmes que de connaître Dieu, pour être transformés en lui et avoir son image glorieuse imprimée en nous, pour être participants de sa justice, pour être héritiers de son royaume, pour le posséder en la fin pleinement ? Or est-il que dès le commencement il s'est donné, et encore présent plus clairement se donne à contempler en la face de son Christ... Faut que notre entendement soit arrêté à ce point, d'apprendre en l'Ecriture à connaître Jésus-Christ tant seulement afin d'être droitement par lui conduit au Père, lequel contient en soi toute perfection. Voilà où est enclose toute la sapience que peuvent les hommes comprendre, et doivent apprendre en cette vie, à laquelle ni ange, ni homme, ni mort, ni vivant ne peut ajouter ni diminuer... »

Préface du Nouveau Testament.

Dieu souverain et Père, Sauveur par Jésus-Christ, voilà le Dieu que le Saint-Esprit nous fait connaître dans la Bible, par la foi, et à qui il donne notre volonté et notre cœur. Car « l'assentiment que nous donnons à Dieu est au cœur plutôt qu'au cerveau, et d'affection plutôt que d'intelligence ». Parce que la foi est un contact réel de Dieu, et pour qu'elle puisse devenir une vraie connaissance, et qu'elle soit vraiment la foi il faut qu'elle soit le don de nous-mêmes à Dieu, l'abandon de notre vie entre les mains du Père tout puissant.

§ 2. Parce qu'elle cherche à connaître la volonté de Dieu pour l'accomplir, la foi est l'initiation à un mystère, la compréhension

du sens, caché aux incrédules, non seulement de l'Ecriture sainte, mais aussi de toute la réalité, qui est aussi, en quelque sorte, une parole de Dieu. Sans la foi la Bible reste lettre morte; ou bien l'homme lui prête mille sens aussi ingénieux qu'inopérants.

Jésus lui-même a employé une fois le mot *mystère* pour désigner ce qui reste caché aux incrédules, et dont son Esprit révèle le sens au plus humble de ceux qui le suivent. « Il vous a été donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu; mais pour eux cela ne leur a pas été donné. Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a » (Matth 13 : 9). « Je te loue Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de parce que tu l'as trouvé bon. » (Matth 9 : 25.)

Saint Paul emploie plusieurs fois le mot *mystère* pour signifier les vérités de l'Evangile qui ne peuvent être comprises que dans et par la foi.

Mais la foi est aussi l'intelligence du sens religieux de toutes choses. Sans elle, on peut dire que l'homme ne comprend rien à rien. Mais quand, touché des compassions de Dieu, il lui a offert son corps en sacrifice vivant, ce qui est son culte raisonnable, il cesse de se conformer au siècle présent, car il est transformé par le renouvellement de son intelligence, *afin de discerner quelle est la volonté de Dieu*². Savoir, par l'assentiment de toute notre personnalité, que Dieu est souverain, et que nous sommes à lui, c'est savoir reconnaître sa providence. « Hasard, fortune, aventure, sont mots payens, dont la signification ne doit entrer en un cœur fidèle. » Nous savons donc que Dieu dirige notre vie. Nous savons qu'Il nous prépare pour la parole que nous recevons au culte et qu'il prépare le culte pour la parole qu'Il veut nous donner; nous savons qu'Il nous envoie le message qu'il! nous faut pour comprendre et faire sa volonté, dans notre lecture biblique, dans notre prière, dans la réciprocité des rencontres qu'Il combine, dans les événements qui ouvrent ou qui barrent notre route, dans les maladies et les guérisons, les épreuves et les délivrances. Toute la vie est ainsi éclairée, quand la foi nous donne cette clairvoyance intérieure que Jésus compare à l'œil qui transmet la lumière au corps entier, et sans laquelle tout en nous et autour de nous n'est que ténèbres. Dans l'Ecriture et dans notre vie tout est ténèbre pour qui ne croit pas Dieu souverain; tout est inondé de clarté par la foi qui remet tout à Dieu. Toutes choses concourent au bien de ceux qui l'aiment, de ceux qu'Il a choisis, et comme poursuivis jusqu'à ce qu'ils se donnent à lui; nous sommes donc à Dieu. Voilà les certitudes vécues que donne et sans cesse confirme la clairvoyance de la foi : certitude de confiance et assurance renouvelée de l'amour de Dieu, aussi claire, plus claire même quand c'est la souffrance qui nous vient de sa main, que quand c'est la joie !

² Romain 12 : 1.

« *Espérance ne confond point, pour autant que l'amour de Dieu est espandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* ». (Rom. 5 : 5).

Quoi que nous soyons pressés, et qu'il semble d'heure en heure que nous devions être accablés, nous ne laissons pas toutefois de sentir l'amour et bénignité de Dieu envers nous, qui est une consolation merveilleuse et beaucoup plus grande que si toutes choses nous venaient à souhait.

Car il faut que toutes choses servent au bon plaisir du Créateur qui d'une amour paternelle qu'il nous porte, (comme saint Paul le répètera encore au huitième chapitre) modère tellement, et, par manière de dire, assaisonne tous les exercices de la croix, qu'ils servent à notre salut. Cette connaissance de l'amour de Dieu envers nous est précédée du saint Esprit qui la fait descouler dedans nos cœurs. Car ce sont choses cachées et aux oreilles et aux yeux et à l'entendement de l'homme, que les biens lesquels Dieu a préparés à ceux qui Le servent. Il n'y a que le saint Esprit qui les puisse manifester et faire sentir. Au reste, le mot *est espandue*, est merveilleusement signifiant et de grand poids. Car il signifie que la révélation de l'amour de Dieu envers nous est si abondante, qu'elle remplit nos cœurs. Or étant ainsi espandue par toutes les parties, non seulement elle adoucit la tristesse et adversité, mais aussi, comme une bonne sauce, elle fait que nous trouvons les tribulations plaisantes et aimables...

La vraie source de toute patience est, que les fidèles sont assurés et bien persuadés que Dieu les aime, et n'ont point seulement quelque léger goût de cette persuasion, mais en ont, par manière de dire, leurs cœurs tout abreuvés ».

Commentaire sur Romains 5 : 5.

C'est surtout par la Parole de Dieu que la foi reçoit sa confiance et sa consolation dans l'épreuve.

« Ce livre nous enseignera et dira à porter la croix, qui est une vraie épreuve de notre obéissance, à savoir d'autant que, renonçant à nos propres affections, nous nous soumettons entièrement à Dieu, et le laissons tellement nous gouverner et disposer notre vie, que les misères qui sont les plus rudes et amères à notre nature nous deviennent douces, d'autant qu'elles procèdent de lui ».

Préface du livre des Psaumes.

La foi qui montre toute la vie illuminée par les dons incessants de Dieu ne peut donc être séparée de l'amour. C'est parce que le chrétien réformé est certain de la souveraineté de Dieu et parce qu'il reconnaît sa Providence, qu'il est sûr de son amour efficace. Il lui est donc impossible de ne pas être éperdu de reconnaissance envers son Père céleste, dont l'affection vigilante l'entoure incessamment, en tout et partout. La foi peut d'autant moins être abstraite de l'amour pour le Sauveur, qu'elle sait que Jésus-Christ est victime volontaire, totalement volontaire ; dans le sacrifice de son incarnation comme dans celui de sa passion, puisqu'Il est Dieu. On ne peut donc pas opposer la foi au mysticisme, en la distinguant de l'amour.

Ce qui est vrai, et qui fait accuser la foi réformée de froideur, c'est que l'amour de l'âme pour Dieu y garde un caractère viril, discret et pur de tout mélange sentimental. C'est l'amour plein de respect et d'admiration du fils pour un père parfait, l'amour fidèle et loyal du sujet pour un roi parfait, l'amour dévoué et obéissant jusqu'à la mort du soldat pour un chef parfait, l'amour plein de vénération et d'enthousiasme du disciple pour un maître parfait, l'amour plein de référence et d'attention du serviteur pour un maître parfait, l'amour plein de crainte et d'adoration d'une créature pécheresse pour son saint Créateur : ce n'est jamais l'amour d'une fiancée pour son fiancé, d'un amant pour sa maîtresse. La foi réformée a toujours eu une horreur instinctive et profonde des effusions, des attendrissements, des pâmoisons, des caresses mystiques et des voluptés spirituelles. Tout ce qui sent le transfert des sentiments (et même le langage) de la vie amoureuse dans la sphère religieuse lui donne un sentiment pénible de malaise, de répulsion et de profanation. Il n'y a rien de tout cela dans l'Evangile. Dans le Nouveau Testament, l'Epouse représente toujours l'Eglise, et jamais l'âme individuelle, comme dans l'Ancien elle personifie la nation élue (ou, prophétiquement, l'Eglise). Telle est aussi l'interprétation traditionnelle du *Cantique des Cantiques*. Jean-Baptiste s'appelle « l'ami de l'Epoux ». Jésus compare ses disciples aux amis de l'Epoux, et les âmes aux invités ou aux cortèges des jeunes filles, conviés à ses noces³. Entendre parler de l'amour de Dieu avec un trémolo dans la voix, ou en penchant tendrement la tête, ou comme en esquissant un baiser, cela même froisse à l'instant la piété de celui dont la foi reconnaît pourtant sans cesse dans la Bible et dans sa vie les actes de l'amour du Dieu souverain.

La foi ne nous donne pas d'autre initiation ni illumination que celle-ci : comprendre, au fur et à mesure de nos besoins, quelle est la volonté de Dieu à notre égard.

« La fin pour laquelle il a été dit qu'il nous convient être revêtus d'un entendement nouveau, c'est assavoir afin que renonçant à toutes conceptions et désirs procédant tant de nous que des autres, nous regardions sans cesse à la seule vocation de Dieu, *de laquelle l'intelligence est la vraie sagesse...* Il est nécessaire que notre entendement soit renouvelé à ce que nous puissions éprouver quelle est la volonté de Dieu...

L'affection donc et curiosité de savoir superflue, ne consiste pas seulement à l'endroit des choses superflues, et desquelles la connaissance est inutile : mais aussi en celles desquelles autrement l'intelligence est profitable, quand nous ne regardons pas jusques où s'estend le don que nous avons reçu, mais par témérité et audace outrepassons la mesure d'intelligence que Dieu nous a

³ Esaïe 54 : 5, 61 et 62 ; Jean 3 : 29 ; Matth. 9 : 15 ; 25 : 2 ; Ez. 5 : 22-32 ; Apoc. 19 : 7 ; 21 : 2, 9. Dans 2 Cor. 11 : 2, saint Paul parle à une Eglise.

donnée : laquelle importunité et présomption Dieu ne laisse point demeurer impunie. Car on voit le plus souvent en quelles rêveries s'entortillent ceux qui par folle ambition s'eslèvent outre les limites que Dieu leur avoit établis. Le sommaire, ou la substance du propos est, que cela est une partie de notre sacrifice raisonnable quand chacun apporte un esprit doux et docile, *pour se laisser conduire et gouverner à Dieu comme il luy plaira*. Au reste, comme ainsi soit qu'en opposant la foy au jugement humain, il nous destourne de nos inventions, il ajoute quant et quant expressément *la mesure*, afin que les fidèles s'entretiennent avec humilité, se contentant de la portion de grâce qu'ils ont reçue ».

Commentaire sur Romains 12 : 2-3.

§ 3. La foi est un moyen de sanctification : il n'y en a même pas d'autre.

Il ne s'agit pas d'une succession d'états à atteindre ou à dépasser en suivant des voies définies. Il ne s'agit pas d'une personnalité à cultiver, d'une âme à perfectionner, d'un MOI à éléver ou à surélever jusqu'à Dieu, même avec son aide. *Il s'agit d'une vocation à remplir.*

Tout nous vient de Dieu : l'appel et la réponse, puis, jour après jour, instant par instant, la charge qu'Il nous confie, la place qu'Il nous donne à tenir, le sacrifice qu'Il nous propose et les moyens de faire ce qu'il nous demande : le « pain quotidien ». Etre saisi par la foi c'est n'être plus que vocation, c'est-à-dire consécration, abandon, attention et obéissance.

La volonté de Dieu, par la grâce de Jésus-Christ, prend la place de celle de l'homme. « Ce n'est plus moi qui vit, c'est Christ qui vit en moi » dit saint Paul.

Si c'est là un mysticisme, il est dans la vie, bien incarné ; il se nourrit de la vie. La nourriture du Christ, c'est de faire la volonté de son Père qui est dans les cieux : c'est aussi celle de celui en qui Il fait sa demeure. La foi vit de ce que Dieu lui donne à accomplir par la réalité dont Il entoure chacun de nous.

Ce « mysticisme » est social, parce que la vocation de chacun et la réaction de chacun sur les autres, et d'eux sur lui, font partie de l'ensemble du plan de Dieu à l'égard des hommes.

Il est souple, parce que Dieu décide seul, et qu'Il sait faire connaître, juste en temps voulu, sa décision ; on ne peut donc rien décider par avance ; on ne peut se prescrire à soi-même aucun ascétisme prémedité, aucun sacrifice arbitrairement choisi, sinon par vocation obéissant à Dieu, et toujours révocable par Dieu, dans un esprit de charité (par exemple dans les épîtres de S.-Paul les prescriptions relatives à la vie conjugale, aux viandes sacrifiées, ou, dans le même esprit les engagements de la Croix Bleue), ou par respect des biens confiés par Dieu (tels que : santé, bonnes conditions de travail, possessions matérielles).

Par la vocation, la foi échappe au danger de l'égocentrisme, dans lequel dégénère facilement toute vie religieuse qui n'est plus que conservation intérieure et soin de la spiritualité. La foi sait que « nous sommes enclins au mal », que nos aspirations, notre raison et notre conscience même sont infectées par notre égoïsme ; elle sait que nous avons toujours tendance à ériger en direction de Dieu les désirs plus ou moins cachés de notre cœur. Elle met notre vie intérieure sous le jugement du Christ : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés ». Le contrôle de nos pensées, de nos projets et de notre conduite : c'est leur confrontation avec les situations données, avec la réalité matérielle et sociale ; avec le point de vue de nos amis, parce qu'ils sont pour nous un don royal de Dieu et qu'ils n'ont pas les mêmes raisons que nous de se faire illusion, et, surtout, avec la Parole de Dieu.

« Ici les prophètes... appellent ou plutôt tirent chacun de nous à examiner soi-même afin que rien, de tant d'infirmités auxquelles nous sommes sujets et de tants de vices desquels nous sommes pleins, ne nous demeure caché. C'est certes un excellent et singulier profit, quand, toutes cachettes découvertes, le cœur est produit en lumière, bien purgé de cette méchante infection d'hypocrisie ».

Préface du livre des Psaumes.

Le contrôle nous est nécessaire non seulement parce que nous devons craindre de prendre nos inspirations pour des ordres de Dieu, mais aussi parce que d'autres fois, par esprit de scrupule, nous nous en méfions trop. Dans les moments de graves décisions où l'on ne sait plus, où l'on n'ose plus, la confrontation de ce qui nous paraît l'ordre de Dieu, avec l'Ecriture, avec les réalités, avec l'avis de nos amis, dégage notre foi, d'autant qu'elle sait que les passages de l'Ecriture, les réalités et les amis qui nous entourent, ne sont pas là par hasard, puisqu'il n'y a pas de hasard, mais par la Providence de Dieu.

La foi sait qu'elle vit au jour le jour de la grâce de Dieu, et c'est là son assurance et sa sagesse. Elle connaît et accepte sa pauvreté spirituelle, car elle sait que, quand elle connaît sa faiblesse, c'est alors qu'elle est forte. Il n'y a pas, pour elle, de capital spirituel.

Il n'y a pas d'état de plus ou moins grande sainteté, parce que « le diable est toujours autour de nous, comme un lion rugissant », et que si la grâce de Dieu nous manque un seul instant, nous nous trouvons soudain, et presque sans savoir comment cela nous arrive, tombés dans l'absurdité, la houle ou même le sang. Sans doute, Dieu ne laisse pas se perdre ceux pour qui Il a tant fait ; ce qu'Il a commencé, Il l'achève mais Il nous lâche parfois pour nous avertir en nous humiliant, quand nous oublions par orgueil que nous dépendons entièrement de Lui. « Le contraire du péché, dit KIRKEGAARD, ce n'est pas la vertu, c'est la foi. »

Comme la foi est loin d'être une méthode de perfectionnement, une culture de révélations sur le mystère divin, une délectation de

son amour, obtenues en fuyant la vie et les hommes ! La foi n'a que faire de tout cela :

« Quiconque, en premier lieu, s'adonnera à craindre Dieu, et étudiera à savoir quelle est sa volonté, s'exerçant surtout à la pratique de ce que l'Ecriture nous enseigne, puis, secondement, appliquera son esprit à ce qui est de sa vocation, ou pour le moins à choses bonnes et utiles, n'aura point le loisir de se transporter en l'air pour voltiger entre les nues, sans toucher ni ciel ni terre ».

Traité contre l'Astrologie judiciaire.

Non, certes, que la solitude, le silence, la méditation, l'adoration et la prière n'aient pas leur place essentielle dans la vie de la foi qui a besoin sans cesse de revenir à Dieu. Mais la prière elle-même est liée à la vocation. Tel doit prier longtemps, tel doit, pour un temps, se contenter de courts regards vers Dieu.

Pour le mystique qui ne croit pas Dieu souverain, la prière est un exercice spirituel, une réflexion religieuse, une autosuggestion ou un état religieux (contemplation, oraison), qui polarise l'âme dans une attitude mystique. Elle fait partie d'un ensemble de moyens propres à intensifier certaines facultés de l'être humain. Telle qu'elle, c'est chose utile et belle, sans doute.

Pour la foi, et pour la foi seule, la prière est vraiment un acte, parce qu'elle est l'œuvre de Dieu par notre vocation et dans notre vocation, par notre vie et dans notre vie. La foi prie pour écouter Dieu, parce qu'elle sait que tous les problèmes que Dieu nous pose pour nous et nos prochains, c'est Lui qui nous offre les indications qui les clarifient ; et que, dès qu'ils sont posés devant Lui, ils sont résolus par son Esprit. La foi prie pour reconnaître en tout son Dieu, parce qu'elle sait que rien n'est sans Lui ; et c'est pour cela qu'elle se sent pressée de lui rendre grâce.

La foi prie pour demander. Si quoi que ce soit échappait à la souveraineté de Dieu, Il cesserait d'être le maître des causalités, et par conséquent des exaucements : la prière serait hésitante et vaine. Mais la foi, qui sait que Dieu crée en nous la prière et l'exaucement, ose prier avec confiance parce que Dieu le veut, et comme Il le veut. De même que Dieu, qui peut guérir un malade sans nous, veut pour nous et pour lui qu'il soit guéri par nos soins ; de même, Il veut que nous agissions par nos prières. Il veut qu'en priant nous voyions les choses comme elles sont, et nous-mêmes comme nous sommes, c'est-à-dire ne subsistant que par Lui. Le père qui apprend à ses enfants à dire « s'il te plaît » et « merci », ne le fait pas pour lui-même, mais pour eux.

La prière de la foi est un acte de foi, un combat et une victoire de la foi.

« La vraie prière et vive procède premièrement d'un sentiment de notre nécessité, puis après d'une assurance certaine de la promesse...

Et non seulement cela, mais aussi qu'au milieu des ébranlements, craintes, et tremblements, nous nous efforçons toutefois à prier, jusqu'à ce que nous sentions quelque allégement qui nous apaise et contente. Car jà que défiance ferme la porte à nos prières, sachons toutefois qu'il n'est pas question de nous laisser surmonter et abattre toutes fois et quantes que nos cœurs sont vacillants ou agités d'inquiétude, mais pour nous évertuer jusqu'à ce que la foi vienne finalement à sortir de ces combats victorieuse ».

Préface du livre des Psaumes.

§ 4. La foi ne nie pas les miracles, ni l'existence, quand et où Dieu le veut, des grâces extraordinaires. Elle sait que Dieu est tout puissant, et elle trouve dans l'Ecriture, maints exemples de miracles et de révélations. Mais dans l'Evangile et dans la primitive Eglise, les miracles et les grâces sensibles ne sont pas, comme dans la mystique plus ou moins anthropocentrique, l'aboutissement d'un long entraînement, le sceau et le signe de la plus haute perfection⁴. *Ils sont liés à la vocation.* C'est bien plutôt au début de la vie dans la foi que Dieu les donne chaque fois qu'il veut créer, ou réformer, ou confirmer d'une manière éclatante la foi dans le cœur de ses serviteurs. C'est au début de la vie de l'Eglise que Dieu se manifeste par des miracles et des révélations.

Il fonde l'Eglise par la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte. C'est au début de la prédication des apôtres qu'ils accomplissent des miracles éclatants. Par son apparition à son frère (ou parent), Jacques, le Ressuscité décide de sa vocation et donne un chef respecté à l'Eglise de Jérusalem. Par une révélation extraordinaire, Il soutient saint Etienne, le premier martyr. Par la vision de saint Pierre, au sujet de Corneille, Il fonde l'Eglise universelle.

L'extase dont saint Paul parle, dans sa 2^e Epître aux Corinthiens n'est pas l'aboutissement d'une vie mystique, le sommet de sa vie religieuse. Elle a eu lieu, dit-il, il y a 14 ans ; il n'en a donc plus eu depuis l'époque de sa conversion. Dieu lui a donné les grâces sensibles nécessaires à la vocation qu'Il lui destinait et celles-là seulement.

« Car il fallait que lui (saint Paul) qui devait être exposé à tant de difficultés, qui eussent été assez suffisantes pour abattre mille cœurs, fut confirmé d'une façon singulière ; afin qu'il ne succomberât en lieu quelconque, mais qu'il persévérait constamment, sans se laisser vaincre. Pensons un peu combien et quels ennemis a eu sa doctrine : puis, après de combien de divers moyens et assauts

⁴ Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur !... qui entrent dans le Royaume des cieux, mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en Ton nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en Ton nom ? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en Ton nom ? Alors Je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus... (Mat. VII, 21-22.)

elle a été assaillie. Lors nous ne nous ébahirons plus pourquoi il a *plus ouy de paroles, qu'il n'a été licite de déclarer. Au reste, recueillons de ceci une admonition très utile, de tenir moyen en savoir.* Nous sommes de nature enclins à curiosité. Parquoi laissant là la doctrine qui sert à édification, ou pour le plus la goûtant légèrement et par acquit, nous nous transportons après des questions frivoles et inutiles. Avec cela il a puis après de l'audace et témérité : en sorte que nous faisons point de difficulté de déterminer des choses qui nous sont inconnues et cachées. De ces deux sources nous est sortie la plus grande partie de la théologie scolastique ; et tout ce que ce bavard de Dionysius (quiconque il soit) a osé controuver des hiérarchies célestes. Et pourtant il faut que nous soyons d'autant plus sobres et modestes, en sorte que nous n'appétons point de savoir autre chose, sinon ce que le Seigneur a voulu révéler à son Eglise. Mettons-là les bornes et limites de notre savoir ».

Commentaire sur 2 Cor. 12 : 4.

Les charismes prodigieux que Dieu a donnés aux jeunes Eglises, ont assez vite disparu, selon la prophétie de saint Paul qui n'y tenait pas beaucoup. La foi, quand elle est fondée, et l'Eglise, une fois établie, vivent des grâces que Dieu donne toujours avec la vocation, quand celle-ci est reçue et mise en œuvre avec la ferveur sans réserve de l'ardente charité. Les plus grands miracles et les plus précieux dons de Dieu ne sont pas toujours les plus éclatants. Dans les existences consacrées à Dieu, transformées par Lui, dans la vie de son Eglise, sans cesse et partout, la foi les reconnaît et elle en rend grâce à Dieu, dont elle ne cesse d'admirer et d'adorer la toute-puissance et la bonté. C'est ainsi que, selon sa promesse, le plus simple culte, ou mieux encore le sacrement de la Sainte Cène, révèlent à la foi, quand Dieu le veut, sa grandeur et son amour.

J'admoneste les lecteurs... qu'ils s'efforcent de monter plus haut que je ne les puis conduire. Car moi même toutes fois et quantes qu'il est question de cette matière, après avoir tâché de tout dire, je vois bien qu'il s'en faut beaucoup que je n'atteinde à l'excellence. Et combien que l'entendement ait plus de vertu à penser et estimer que la langue à exprimer néanmoins iceluy même est surmonté et accablé d'une telle grandeur. Par quoi il ne me reste autre chose en la fin que de tomber en admiration devant ce mystère, auquel à droitement penser l'entendement ne peut suffire, comme la langue aussi n'est pas capable de le déclairer.

Institution IV, xvii, 7.

Si la foi est vraiment la seule forme de mysticisme qui soit purement et spécifiquement évangélique, l'Eglise réformée (réformée selon la Parole de Dieu) n'en a besoin d'aucune autre, et ne doit pas en cultiver d'autre pour être fidèle à la vocation que Dieu lui a confiée auprès des âmes. Elle ne manquera de rien : par la foi elle reçoit tout.

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue.

- a) à prix réduit, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants;
- b) gratuitement aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc...;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des *dons* peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : *Commandes* : 10, rue de Villars, 78-Saint-Germain-en-Laye.

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, 78-Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 25 F. Abonnement de solidarité : 50 F ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 16 F.

ALLEMAGNE : Dr. L. COENEN, 56, Wuppertal 2, Krautstrasse, 74. Postscheckkonto Köln 71336.

Abonnement D.M. 17,— ; Etudiants : D.M. 12,—.

BELGIQUE : M. le pasteur Paulo MENDES, Place A.-Bastien, 2, 7000 Mons-Ghlin. Compte courant postal 270-0003550-140.

Abonnement : 220 francs belges. Abonnement de solidarité : 400 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 150 francs belges.

ETATS-UNIS. CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 6 — Abonnement de solidarité : \$ 15 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : Dr David HANSON, Milverton Lodge, 3, Ottawa Place Chapel Allerton, Leeds LS7 4L G.

Abonnement : £ 2,50, Student sub. £ 1,75.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma. C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 2.500.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lires : 1.600.

PAYS-BAS : Mme F. J. A. de Roo-PANCHAUD, 128, Cort Van der Lindenstraat, « Lolde Vue », Hoogezaand (Groningue). Giro : 1.3765.60.

Abonnement : Fl. 16. Abonnement de solidarité : Fl. 30 ou plus.

Etudiants : prix réduit : Fl. 11.

PORTUGAL : Rui Antonio RODRIGUES, Avenida Dr Augusto da Silva Martins 17. Rossio ao sul do Tejo.

Abonnement : 100,— \$.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 60,— \$.

SUISSE : M. R. BURNIER, Beauséjour, 16. 1003, Lausanne. Compte postal : 10.6345.

Abonnement : 19 francs suisses. Abonnement de solidarité : 40 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit : 12 francs suisses.

AUTRES PAYS : 27 F

PUBLICATIONS DISPONIBLES

1^o Au siège de *La Revue Réformée*, 10, rue de Villars, 78100 Saint-Germain-en-Laye, (France). C.C.P. Pierre MARCEL, 3456.23, Paris. 15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue

	F
<i>Dans quel sens la Bible est-elle la Parole de Dieu ?</i> Rapport de la Commission biblique désignée par l'Episcopat Luthérien Suédois	10,—
<i>Ta Parole est la Vérité</i> , Conférences du Congrès de Théologie Evangélique de Paris 1968	12,—
Rudolf GROB, <i>Introduction à l'Evangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H. Hoffmann	7,—
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i>	7,—
<i>Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)</i>	5,—
Jean de SISMONDI (1773-1842). Précurseur de l'Economie Sociale	6,—
Jean CALVIN : <i>La Nativité</i> :	
1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph	6,—
2. Le Cantique de Marie	6,—
3. Le Cantique de Zacharie	6,—
4. La Naissance du Sauveur	6,—
Les quatre fascicules ensemble	18,—
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	6,—
Théodore de BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> , Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud	15,—
Herman DOOYEWEERT, <i>La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i>	10,—
John MURRAY, <i>Le Divorce</i>	10,—
Auguste LECERF :	
<i>La Prière</i>	6,—
<i>Des moyens de la Grâce</i>	8,—
<i>Le Pêché et la Grâce</i>	6,—
Pierre MARCEL :	
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i>	10,—
<i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce</i>	20,—
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	7,—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	3,—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	3,—
2 ^o A la Librairie Protestante, 140, Bd Saint-Germain, Paris, 6 ^e (Tarif Librairie)	
Pierre MARCEL :	
<i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé	12,—
<i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle	10,—
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , ou Confession de La Rochelle. Format de poche, « Les Bergers et les Mages »	3,20
Jean CALVIN :	
<i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	10,—
<i>Petit Traité de la Sainte Cène</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	4,20
<i>Institution de la Religion Chrétienne</i> , 4 volumes, « Labor et Fides ».	
Tome I	35,—
Institution, Tome II	46,—
chrétienne, Tome III	73,—
Tome IV	94,—
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , « Labor et Fides » relié	113,—
<i>Commentaire sur l'Evangile de Jean</i> , « Labor et Fides » relié	106,—
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , « Labor et Fides » relié	62,—
<i>Colossiens</i> , « Labor et Fides » relié	
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens</i> ,	68,—